

L'ÉVANGELISATION  
DES  
INDIGÈNES PAR LES INDIGÈNES  
DANS  
LES ILES CENTRALES DU PACIFIQUE  
(DE TAHITI A LA NOUVELLE CALÉDONIE)

PAR  
LÉON MARCHAND

Bachelier ès-Lettres



MONTAUBAN  
ORPHELINS IMPRIMEURS

1911



*A ma Famille*

*A la Société des Amis des Missions de la*

*Faculté de théologie de Montauban*

*Témoignage de profonde reconnaissance*



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
BIBLIOGRAPHIE .....	7
PRÉFACE .....	9
INTRODUCTION GÉNÉRALE (Le pays ; les habitants)....	12
Conquête des îles Centrales du Pacifique par l'Evangile	29
<b>Chapitre I<sup>er</sup>.</b> — Période héroïque ou de conquête...	29
§ 1. — <i>Première étape</i> de cette marche en avant .....	29
<i>a</i> Temps de préparation, ou le Mission- naire seul à l'œuvre .....	29
<i>b</i> Débuts de la collaboration entre le missionnaire européen et les indi- gènes convertis ou conquête de Tahiti et du groupe des îles de la Société par l'Evangile .....	38
§ 2. — <i>Deuxième étape</i> : les îles de la Société deviennent pour le christianisme un centre de rayonnement .....	48
<i>a</i> Les îles Hervey évangélisées .....	54
<i>b</i> Les îles Tonga évangélisées .....	67
<i>c</i> Les îles Samoa évangélisées .....	74
§ 3. — <i>Troisième étape</i> : Les Hervey, les	



Tonga et les Samoa missionnaires à leur tour.....	85
a L'œuvre missionnaire des îles Hervey	87
b — — des îles Tonga.	93
c — — des îles Samoa	103
<b>Chapitre II.</b> — Période pédagogique.....	141
§ 1. — L'influence du missionnaire à l'école.	144
§ 2. — — — après l'école	163
<b>Chapitre III.</b> — Période d'émancipation.....	180
§ 1. — Avis de quelques-uns des hommes les plus éminents du monde mis- sionnaire sur l'évangélisation du monde païen par les indigènes..	181
§ 2. — Ces opinions sont-elles confirmées par les faits qui se sont déroulés dans l'histoire des îles centrales du Pacifique ? .....	187
§ 3. — Preuves nouvelles apportées en fa- veur de la nécessité de la conquête du monde païen par les indigènes..	202
<b>CONCLUSION</b> .....	209
<b>CARTE</b> .....	213

---



## BIBLIOGRAPHIE

---

- Collection du *Journal des Missions Evangéliques*.  
*Revue des Missions Contemporaines* (1894).  
Burckhardt et Grundemann : *Les Missions Evangéliques*  
(Océanie),  
Prout : *Vie de John Williams*.  
Lelièvre : *Vie de John Hunt*.  
John G. Paton : traduit et abrégé de son autobiographie.  
M. Leenhardt : *La Grande Terre*.  
— : *Le mouvement éthiopien au sud de l'Afrique*.  
Ph. Delord : *Mon voyage d'enquête en Nouvelle-Calédonie*.  
Th. Arbousset : *Tahiti*.  
*Exposé des faits qui ont accompagné l'agression des Français*  
*contre l'île de Tahiti par la direction de la L. M. S.*  
Paton : *La Bible aux Nouvelles-Hébrides*.  
Verneau : *Races humaines*.  
Cours inédit donné à la Faculté de Théologie de Montau-  
ban par M. le professeur Perrier sur l'*Ethnographie*.  
Rév. A. Murray : *The martyrs of Polynesia*.  
— : *Wonders in the Western isles*.  
— : *The Bible in the Pacifique*.  
— : *Forty-Years missions work in Polynesia*,  
Rév. Turner : *Nineteen Years in Polynesia*,  
Rév. J. King : *Ten Decades*.



Richard Lovett : *History of the London Missionary Society*  
(1795-1895)

Rév. Macfarlane : *The Story of the Lifu Mission.*

*A handbook of Foreign Missions.*

Wyatt Gill : *Jottings from the Pacific.*

Warneck (édition anglaise) : *Modern Missions and Culture.*

*World Missionary Conference.* 1910. Volume II.

*Rapports de la L. M. S.* années 1909 et 1910.

*Reapers in the Corns.* L. M. S. 1909-1910.

Meinicke : *The Peoples of the South Seas and Christianity.*

— : *The Islands of the Pacific.*

Voir complément de bibliographie : pour le groupe de  
Calédonie p. 126. — Pour les Iles Sandwich p. 110. — Pour  
les considérations générales p. 12.

---



## PREFACE

---

Quelques mots nous paraissent indispensables pour faire connaître à nos lecteurs le but de notre étude et les raisons qui nous ont déterminé à nous occuper des Missions de Polynésie, de préférence à toute autre.

Notre désir, en entreprenant ce travail, a été de prouver, par des faits, que chaque partie du monde, chaque race, doit être amenée à l'Evangile par des agents sortis de son sein, que, comme l'a dit T. Fallot (1) « la formation d'Eglises indigènes capables de se suffire entièrement à elles-mêmes, d'Eglises autonomes, est le but suprême que poursuivent les missions évangéliques et que le pastoral indigène est la clef de voûte de cette œuvre d'émancipation matérielle et spirituelle. »

Pour arriver à ce but nous nous sommes efforcé de faire une histoire aussi claire que possible des grandes choses que Dieu a faites dans les îles des mers du Sud, en nous plaçant toujours au point de vue spécial de l'évangélisation du monde païen par les

1. Cf : *Journal des Missions*, 1884 p. 479 discours prononcé par T. Fallot à la consécration de M. H. Kruger.



indigènes. Il importait en effet de mettre au grand jour, et de proposer à l'admiration des chrétiens de France, ces humbles prédicateurs polynésiens qui se sont fait une place si grande dans l'histoire des missions modernes. On ignore trop le zèle infatigable de ces modestes auxiliaires qui, à peine sortis eux-mêmes des ténèbres de l'idolâtrie, sont allés exposer leurs vies pour la propagation de la foi chrétienne parmi les peuples les plus féroces du globe. Ces humbles ouvriers ont rendu dans la Polynésie des services immenses et d'autant plus admirables qu'ils sont moins éclatants, que le dévouement le plus entier peut seul les inspirer et que ce fut à travers mille dangers, sans cesse renaissants qu'ils se sont accomplis.

Nulle part, les missionnaires n'ont trouvé au sein des peuples évangélisés par eux, des aides plus intelligents, plus actifs et surtout plus dévoués que ceux-là ; nulle part aussi, que ce soit au sud de l'Afrique, dans la grande presqu'île, de l'Inde, ou même de nos jours au Japon, en Corée ou en Chine, leur chiffre n'a été plus grand et leur activité plus bénie. C'est pour cette raison que nous avons choisi la Polynésie comme champ d'investigation.

Il arrive assez souvent qu'un homme mal informé et superficiel regarde, d'aventure, une œuvre quelconque ou en examine une partie ; il y trouve, ou croit y trouver, une faute ; aussitôt il s'écrie : « Tout cela est une supercherie ! tout ce travail n'est qu'une déconfiture habilement mas-



quée ! » C'est ainsi que nombre de journaux et de revues de divers pays ont proclamé, il y a quelques années, que les missions chrétiennes sont un essai charitable peut-être, mais que l'expérience a condamné, car le résultat est nul. « Elles n'ont guère rendu meilleurs les Polynésiens » dit en passant M. Verneau dans « *les Races humaines* » page 715 et M. P. Deschanel sur ce même sujet ajoute : « Un pagne autour des reins, voilà peut-être la seule innovation qu'ait amenée le protestantisme » dans les îles de l'Océan Pacifique. (1)

En présence de l'ignorance ou du parti pris, il est bon parfois d'opposer des renseignements sûrs, des faits précis et incontestables, d'ôter tout crédit à des affirmations bruyantes et calomnieuses qui auraient vite fait de prévaloir même dans les milieux chrétiens. Sans avoir poursuivi dans notre travail un but apologétique, nous espérons que les jours glorieux que nous y avons rappelés, que les héros et les martyrs que nous avons essayé d'y faire revivre, aideront à convaincre nos lecteurs que les missions, et le christianisme, n'ont pas dit encore leur dernier mot et que *les faits* doivent nous aider, nous pousser, à croire, nous *assurer* que, malgré tout, Celui que nous servons sera un jour le Maître universellement reconnu et aimé.

1. Cf : P. Deschanel « *les Intérêts français dans l'Océan Pacifique* » (Paris et Nancy 1888) p. 246.



## INTRODUCTION

---

Avant de nous occuper de la conquête proprement dite des îles des mers du Sud par le christianisme, essayons de nous représenter quel était le milieu dans lequel vinrent s'établir les premiers pionniers de l'Évangile. (1)

C'est au grand navigateur James Cook que revient l'honneur d'avoir dévoilé au restant du monde les îles du Pacifique ; c'est lui qui doit être regardé comme étant le fondateur de la cartographie de l'Océanie. Avant lui, quelques archipels étaient cependant connus. Au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle les voyages de Mendana de Neyra (1568 et 1595) et de Quiros amenèrent la découverte des îles Salomon, des Marquises, de Pomoutou et de la Société. Au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle Tasman contourna l'Australie, découvrit la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande et les îles Tonga. Enfin au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle plusieurs expéditions scientifiques

(1) Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu de la question. Nous prenons la liberté de renvoyer ceux de nos lecteurs auxquels ce résumé ne suffirait pas à : De Quatrefages, *les Polynésiens et leurs migrations* : Paris 1866.

Lessou : *les Polynésiens, leur origine...* Paris 1881.

Jonan, : *la Polynésie, ses productions* : Caen 1878.

Cooper : *The Islands of The Pacific* : Londres, 1888, et à beaucoup d'autres ouvrages,



furent organisées. Les plus importantes furent celles des anglais Byron, Wallis, Carteret et Cook et du français Bougainville.

*Le Pays.* — « Pour se faire une idée exacte de la formation des îles en général il faut les ranger sous trois chefs et d'écrire ensuite chacune de ces classes.

La première comprend les îles qui sont couvertes de montagnes ; ces îles, à peu d'exceptions près, sont vraiment magnifiques dans les mers du Sud ; prolongeant leurs bases jusque sur le rivage, des montagnes immenses élèvent progressivement leurs gigantesques sommets, jusqu'à ce que le ciel les couvre de nuages. Ces faîtes orgueilleux présentent quelquefois mille formes bizarres ; ici, tel qu'une haute pyramide, un pic semble monter perpendiculairement jusqu'au firmament, et le percer ; quelquefois un nuage lui sert de ceinture, et laisse son sommet s'élancer vers le ciel, gracieusement détaché du fond qu'il domine ; là, un roc sauvage élevant sur lui-même sa masse prodigieuse, offre un aspect solennel et semble, de son faîte, menacer le passant comme les fortifications croulantes d'un immense château. Une riche verdure tapisse d'ordinaire les flancs de ces belles montagnes ; les ombres de leurs pierres ou de leurs bois en augmentent les charmes et l'aspect imposant. La beauté, la grandeur, la rudesse, la sublimité de cette nature, tantôt s'harmonisent, tantôt contrastent d'une manière si fantastique, que le spectateur ne peut se défendre des émotions les plus douces et les plus diverses..... Les



parties élevées de ces îles sont de deux mille à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. La plupart de ces montagnes portent des traces évidentes d'éruptions volcaniques..... Cependant il n'est pas sûr que toutes doivent leur existence à cette cause unique et on pourrait supposer que certaines sont les restes d'un continent enseveli sous la mer ; peut-être quelque convulsion violente de la nature les a-t-elle arrachées du fond de l'Océan et jetées sur les lieux qu'elles occupent aujourd'hui. Il est évident du moins que toutes ces îles ont été sous l'eau à une époque quelconque, car les sommets de leurs plus hautes montagnes sont couverts de coraux, de coquillages, et d'autres substances marines. Le sauvage et romantique aspect des rochers, leurs formes brisées, abruptes et irrégulières semblent aussi annoncer soit un tremblement de terre, soit une éruption volcanique, soit l'influence de tout autre agent également énergique et puissant.

Les îles de la seconde classe sont couvertes plutôt de collines que de montagnes proprement dites. Ces collines ont de trente à cinquante mètres de hauteur. Ces îles sont, sous certains rapports, aussi favorisées que celles de la première catégorie ; elles ont autant de beauté dans leur aspect, autant de luxe dans leur végétation, sans être aussi imposantes par leur forme. Elles sont dépourvues de rochers à pic et de montagnes pyramidales. Ici les rochers sont composés de carbonate de chaux cristallisé et forment des masses dures et brillantes.



Les îles de la troisième classe sont composées de corail ; le plus souvent elles ne s'élèvent que très peu au dessus du niveau de la mer. Elles sont généralement peu étendues ; cependant Tongatabou, qui appartient à cet ordre, a environ cent milles de circonférence. Leur sol est souvent fort léger, aussi ne produisent-elles qu'une pauvre végétation sans force et sans hauteur. Tongatabou et en général les îles des Amis font exception.

Toutes les îles de la Société et d'autres encore sont entourées d'une ceinture de corail, qui a de deux à vingt mètres de largeur, et qui se montre à différentes distances du rivage ; quelquefois elle n'en est séparée que par quelques mètres ; d'autre fois elle s'en éloigne de plusieurs kilomètres. L'immense Océan Pacifique jette avec violence ses vagues bruyantes contre ce merveilleux rempart. Les vagues alors, s'élevant en vastes feuilles d'eau à une hauteur prodigieuse, passent et roulent sur ces rochers écumants, avec une impétuosité majestueuse. Elles brisent leur violence contre la dureté invincible du roc et elles bornent leur fureur à sa surface, qui reste immobile sous leur choc impuissant. Les éclats qui s'en échappent s'élèvent souvent si haut, qu'ils forment en l'air comme un magnifique arc-en-ciel maritime. Les eaux qui remplissent la distance du rivage aux récifs sont paisibles et transparentes ; sur chaque côté de ces bancs, dont l'œil suit le cours sous l'eau, l'on découvre le tableau le plus enchanteur ; des coraux de toute espèce, de toute forme, de toute couleur, s'y



mêlent dans une riche variété : on dirait un jardin de fleurs d'une exquise beauté. Sur les cours sinueux du madrépore, sur les branches immenses d'autres coraux, des poissons sans nombre, se jouent, se chassent, se poursuivent par les mille mouvements aisés et fantastiques dont la nature les a seuls rendus capables. (1) »

*Les habitants.* — Dans ces îles dont la description tient du merveilleux, qui trouvèrent les premiers navigateurs et les premiers missionnaires ? A lire les récits de certains marins, on eut dit, et on dirait encore, des peuples doux, innocents, unis, étrangers aux peines, livrés aux plaisirs, connaissant les rires seulement, non pas les larmes, épris de jeux, non de la guerre, tels enfin qu'il serait cruel d'ouvrir leurs yeux à des devoirs qu'ils ignorent et leurs cœurs à des regrets qu'ils ne connaissent pas. Hélas ! il est arrivé que ceux mêmes qui avaient fait les descriptions les plus enchanteresses de ce paradis terrestre ont dû payer de leur vie leurs illusions, et reconnaître mais un peu tard, qu'ils avaient été de mauvais observateurs.

Quelle est l'origine des Polynésiens ? Il paraissait, il y a quelques années, difficile d'admettre qu'ils soient eux aussi les descendants de ces premiers hommes, qui, des hauteurs du plateau de Pamyr, envahirent peu à peu toute la surface du globe par une

1. John Williams *Journal des Missions* 1840 page 67



série de migrations successives. S'il était en effet facile de se rendre compte de leur marche jusqu'aux îles Salomon, car jusque là les différentes îles ne sont distantes les unes des autres que de quelques milles, il était beaucoup plus malaisé d'admettre que ces envahisseurs aient pu, avec les faibles moyens de communication dont ils disposaient, franchir les distances considérables qui les séparaient des Fidji, de Samoa, de Tahiti et surtout des îles Sandwich, car vents et courants paraissaient uniquement dirigés en sens inverse, allant de l'Est à l'Ouest. Mais il a été postérieurement remarqué, par le commandant Maury, qu'à certaines époques de l'année, certains vents, appelés le Cloud Ring et la Mousson, soufflent non pas de l'Est à l'Ouest, mais du Nord-Ouest vers le Sud-Est. John Williams, le grand apôtre de la Polynésie, que les questions d'ordre scientifique passionnaient aussi, a fait la même constatation. « Tous les deux mois, dit-il, un vent frais souffle de l'Ouest pendant quelques jours ; au mois de février de chaque année, d'autres vents soufflent dans la même direction plusieurs jours de suite ; puis tournant en quelque sorte sur eux-mêmes, ils soufflent successivement dans tous les sens, jusqu'à ce qu'au bout de vingt-quatre heures, ils reprennent leur première direction. Je les ai souvent vus durer huit, dix jours, et même plus de quatorze jours dans une circonstance particulière. (1) »

1. Cf : *Journal des Missions*, année 1840 p. 109.



De plus, les études récentes que le prince de Monaco a fait faire dans le Pacifique sur les contre-courants, montrent bien la possibilité d'une émigration naturelle, ou accidentelle (à la suite d'une tempête) des îles de l'Est vers celles de l'Ouest. Trois grandes étapes de cette émigration peuvent être précisées : la première va des grandes îles de la Sonde aux îles Salomon ; la deuxième des îles Salomon à Samoa en passant par les îles Viti et Fidji et la troisième part de l'archipel de Samoa pour aller finir aux îles Manahiki, Tahiti, Hervey et par les Marquises jusqu'aux îles Sandwich.

Bien des preuves peuvent être fournies en faveur de l'origine asiatique des Polynésiens ; nous ne citerons que les principales : 1° tous les végétaux de ces îles : l'arbre à pain, l'igname, le taro, la patate, le tava (poivrier dont les racines servent à fabriquer un breuvage enivrant) sont originaire des Indes ; 2° il y a une ressemblance frappante entre les castes des indous et les Tabu des îles de la mer du Sud ; 3° dans les deux pays on nourrit les mêmes préjugés sur le rôle social des femmes, et on leur inflige les mêmes privations ; on leur interdit par exemple l'usage de plusieurs mets et on ne leur permet jamais de prendre part au repas de leurs maris ; 4° les nombreux rapports qui existent entre les idiomes parlés par les Malais et les insulaires de la Polynésie sont une preuve plus forte encore. Ces rapports sont tels que ces langues possèdent en commun une foule de mots qui sont tout à



fait les mêmes ou très peu différents les uns des autres. Cette communauté d'habitude et de langage jointe à des ressemblances physiques remarquables, paraît prouver que les Polynésiens ont la même origine que la race Malaise et ont, comme elle, l'Asie pour berceau.

Une haute taille, une belle et forte conformation, des yeux grands et très vifs, des traits réguliers, des cheveux noirs et souples, le menton rond, le front bombé, le nez gros, les lèvres légèrement épaisses, sont les traits physiques qui caractérisent les Polynésiens.

Au point de vue mental ils se distinguent par une intelligence vive, une grande impulsivité, une mobilité extrême de sentiments et d'impressions et surtout par la sensualité qui est leur vice dominant. Cook a dit d'eux : « Ils sont comme des enfants, toujours prêts à exprimer par des pleurs ou des rires tous les mouvements de leur âme » — « Tout les frappe, rien ne les occupe » écrivit à leur sujet Bougainville.

Leurs voisins des îles de la Polynésie occidentale les Mélanésiens, ou Papous, sont inférieurs à eux. Ils sont proche parents des nègres africains. Leurs cheveux sont d'apparence laineuse : la couleur de leur peau, qui n'est cependant pas absolument noire, est d'un brun cuivré assez foncé ; de plus ils ont les épaules étroites, le ventre proéminent, les membres grêles et délicats, avec des mains et des pieds fort grands.



Quant aux croyances religieuses, elles étaient essentiellement les mêmes chez tous les Polynésiens. En général ils admettaient l'existence d'un esprit tout puissant et invisible, Taaroa, Tangaroa ou Tanaroa, qui a créé le monde, non par lui-même, mais par le moyen d'agents subordonnés dont chacun a produit une partie de la création à laquelle il préside. Mais ce n'était que dans les grandes nécessités, telles que la maladie d'un chef, la tempête, la guerre, la dévastation, qu'ils avaient recours à cette grande divinité ; car ils estimaient qu'elle était trop élevée au-dessus d'eux pour qu'ils puissent invoquer son assistance dans les conditions ordinaires de la vie. Chaque famille avait pour cela son dieu gardien, qu'elle envisageait comme un parent et auquel elle attribuait la puissance de chasser les maladies et de préserver des attaques du mauvais esprit. Les insulaires de la Polynésie adoraient ainsi un grand nombre de dieux répandus dans toute la nature ; dans l'air, ils adoraient l'albatros, le héron, la colombe, et l'hirondelle ; sur la terre, le chien, le rat et le lézard ; dans la mer, l'empereur, le goulu de mer, et une multitude d'autres poissons moins grands.

Ils croyaient aussi à l'existence d'un mauvais esprit qui habite dans le voisinage des *Maraë*, (cimetière, temple) (1) à côté d'un coffre dans lequel ils conservaient les têtes de leurs amis morts. Chacun

1. Cf. Arbousset 32 et 34, voir la description d'un Maraë faite par le missionnaire Jefferson dans le *journal des Missions* 1828 p. 213.



de ces lieux funèbres était appelé « la demeure du mauvais esprit » et ils pensaient que, par l'invocation seule de cet esprit malin, un prêtre pouvait faire mourir qui il voulait en faisant tomber sur lui la vengeance de la divinité offensée.

Les habitants de la mer du Sud faisaient des sacrifices humains au dieu de la guerre. C'étaient ordinairement les prisonniers qui lui étaient immolés. Mais quand ceux-ci manquaient, on les remplaçait par de pauvres innocents tirés au sort ou désignés par les prêtres. Les sacrifices humains étaient aussi destinés à apaiser la colère d'Oro. La victime choisie ne pouvait jamais être une femme, car elles étaient regardées comme souillées ; les hommes seuls étaient en danger. C'étaient des familles et des districts particuliers qui étaient obligés de fournir tous les hommes que l'on voulait sacrifier ; on les appelait familles et districts « saints ». Le nombre en pouvait varier, car dès qu'un événement quelconque arrachait à une famille l'un de ses membres pour être offert à la cruauté d'Oro, cette famille et le district auquel il appartenait devenaient « saints ». Les sacrifices étaient toujours annoncés longtemps à l'avance, aussi arrivait-il que les malheureux qui prévoyaient leur triste sort, allaient chercher un refuge dans quelque île voisine. La plupart du temps la tentative était inutile car dans ce pays étranger ils étaient en danger et, s'ils revenaient dans leur île ils étaient pris et alors il n'y avait pour eux ni expiation, ni remplacement possible. Cependant, quand la victime désignée



se montrait très vaillante à la guerre, parvenait à tuer un chef ennemi, ou quelque homme de rang élevé, sa peine était remise.

Les Polynésiens ne pensaient pas que l'âme périsse avec le corps. Après la mort, disait-il, l'âme humaine voltige pendant quelque temps autour du corps qu'elle a habité, et à la fin elle va faire sa demeure dans certaines effigies placées dans le voisinage du *Maraë*. Ils croyaient à une vie après la mort qu'ils s'attendaient à passer dans le soleil, où ils n'auraient qu'à souhaiter toutes sortes d'aliments et à vivre dans des festins continuels.

Une des preuves les plus terribles qui puissent être données de la croyance que les insulaires de la mer du Sud avaient en une vie future était la coutume universelle d'étrangler les veuves à la mort de leur mari. Ces pratiques étaient d'autant plus horribles que la veuve devait être étranglée non par un bourreau étranger, mais par son fils, son frère, en tout cas, par son plus proche parent. Il arrivait même, dans certaines circonstances, que c'était la fille qui devait se charger du meurtre de sa mère. Dans certaines îles, la jeune fille à son mariage revêtait, en guise d'alliance, la corde qui devait l'accompagner jusqu'à la mort de son mari ; cette pratique criminelle était si universellement admise qu'il était rare, à l'arrivée des premiers Européens, de rencontrer une femme âgée au sein de populations cependant nombreuses. Mais nul ne voulait priver l'âme du défunt de compagnes pour les jours qu'il avait à vivre dans le monde des esprits,



Aussi dès que le cri de mort s'était fait entendre, la femme du défunt allait-elle s'offrir à ses bourreaux, car jamais ces pauvres victimes n'essayaient d'échapper à leur triste sort. Au contraire, toutes les fois que des missionnaires essayaient de les délivrer, par la force, ou par quelque ruse elles leur échappaient pour aller se livrer à la mort. Détail à noter, la strangulation de la femme devait avoir lieu aussitôt après la mort du mari, en tout cas avant que son cadavre fut jeté à la mer, pour que leurs âmes puissent partir ensemble vers les régions de l'au-delà (1). Mentionnons, pour compléter le tableau des horreurs qui étaient des coutumes universellement admises dans toutes les îles du Pacifique, le meurtre des vieillards devenus inutiles, infirmes, et l'infanticide, pratiqué par la grande majorité des parents, et il ne nous restera, pour achever ce triste récit, qu'à mentionner le cannibalisme ou anthropophagie, point d'arrivée d'une cruauté poussée à son paroxysme.

On peut supposer que les premiers cannibales devinrent mangeurs d'hommes par nécessité. Dans ces îles où toute la faune consistait en quelques espèces d'animaux seulement (2), où les tempêtes et même les cyclones étaient et sont encore fréquents et terribles, où les populations étaient d'une imprévoyance excessive, et où l'amour fraternel était loin

1. Cf : Lelièvre « *J. Hunt* » page 158.

Murray « *Wonders in the Western Isles* » p. 40-46-52 et 53-98-112... etc...)

2. Le porc, le chien, le rat, quelques espèces différentes d'oiseaux et le serpent et le lézard, avec en plus il est vrai du poisson à l'infini.



de régner, tout naturellement aux jours de grande disette, les plus forts se jetèrent sur les plus faibles pour se nourrir de leur chair.

Mais ce cannibalisme qui peut s'expliquer ainsi fut remplacé par une coutume plus farouche et qui nous fait frémir. Après les batailles de tribu à tribu, qui là-bas étaient journalières, les vainqueurs se saisissaient des cadavres de leurs ennemis ; au lieu d'apaiser leur fureur ces corps morts les mettaient en délire, et bientôt au milieu des chants de guerre, des danses frénétiques et de l'orgie la plus révoltante, le lugubre repas commençait. Une victoire, si éclatante fut-elle, n'était pas regardée comme telle si elle n'apportait pas quelque corps d'ennemis. En voici un exemple :

Vérani, l'un des principaux chefs des îles Fidji, dont nous reparlerons au sujet de sa conversion au christianisme, se trouvait un jour avec quelques guerriers dans un canot entouré d'une flotille d'environ cinquante embarcations ennemies. Chacun le croyait perdu, mais lui ne s'effraya pas. Il se précipita comme un lion sur la flotte étonnée et il inspira à ses ennemis une telle épouvante, qu'ils prirent la fuite. Belle victoire ; mais Vérani ne fut pas satisfait car il ne lui était tombé entre les mains aucun corps qu'il pût dévorer. Aussi, il aborda, prit avec lui l'un de ses guerriers et, armé de sa massue, se mit à parcourir le pays. Chacun fuyait à son approche. A la fin deux hommes plus hardis que les autres vinrent à sa rencontre ; mais leur sort fut bientôt décidé ; en quelques



instants, ils furent tués, jetés dans le four, (1) puis rapportés au canot et mangés. Le lendemain, de grand matin, le chef, brûlant encore de la soif du carnage, retourna, avec sa poignée de compagnons, au milieu de ses ennemis, entra dans leur village, pénétra jusque dans leur temple où s'étaient réfugiés la plupart des combattants de la veille, et faisant jouer sa terrible massue, les massacra tous. De là il se jeta dans les rues et dans les maisons du village et y continua son œuvre de destruction jusqu'à ce que son bras et celui de ses gens fussent las de frapper.

Cependant il était une autre catégorie de cannibales plus révoltants encore ; c'étaient les raffinés. « Que m'apportes tu, avait coutume de demander un roi de Rewa à celui qui lui présentait son repas. » « Du porc ? » — « Ce n'est pas ce qu'il me faut » — « Du poisson ? » — « Ce n'est pas ce que je demande : n'as-tu pas un grand poisson ? » ( il voulait dire le corps d'un homme mort ). Il avait aussi l'habitude de toucher ses gens ; s'ils étaient gras, il leur disait : « ton gras est bon, je vais te manger » ; souvent, s'ils étaient maigres il ordonnait qu'on les engraisât. La chair de femme et plus encore la chair d'enfant étaient recherchées par eux ; il existait même une coutume que nous ne pouvons

1. *Le four polynésien* consistait en un simple trou creusé en terre. Au fond, on plaçait un lit de pierres qu'on chauffait fortement, puis le mets à cuire, qu'on recouvrait de branches, de feuilles de bananier, de pierres chauffées et d'un monticule de terre. Verneau, « *les Races humaines* » p. 712.



rapporter ici (1) permettant de montrer que l'on avait tué *pour manger* et ôtant à qui que ce fut, voire même au père ou à l'époux, le droit de demander compte du crime. La passion cannibale était tellement entrée dans les mœurs que les idiomes de plusieurs de ces îles, entre autre la langue des îles Fidji, ne possédait aucun mot qui désignât spécialement un cadavre humain. Celui de « *bakola* » qu'ils employaient, portait avec lui l'idée d'un corps à manger. « *Bakola* » était devenu leur cri de guerre. « *Bakola ! Bakola* » criaient-ils avec triomphe toutes les fois qu'ils voyaient tomber devant eux, ou à leurs côtés le corps d'un ennemi... ou de l'un de leurs frères !

En quel enfer les hommes avaient-ils donc changé ces îles enchanteresses ! Quel long et terrible sanglot se faisait incessamment entendre sur ces rivages lointains !

« Pourquoi pleures-tu ? » demandait un jour le messager d'un chef à celui qu'il venait chercher pour être le rôti du prochain repas de son maître ; « Parce que j'aime la vie » répondit le pauvre malheureux !! La vie..... qui donc allait la leur donner ? Qu'allait faire la civilisation chrétienne en présence de ces multitudes ignorantes et brutales et cependant altérées de vie ?

Trois attitudes furent prises à leur égard par les premiers Européens qui abordèrent sur leurs rivages.

1, Voir *Journal des Missions* 1849 p. 408,



Les uns virent en eux non des hommes mais des bêtes, en firent un objet d'exportation, de commerce, que des vaisseaux emportèrent vers les mines de l'Amérique du Sud.

D'autres virent en eux un objet de jouissance et de plaisir, et l'on put voir nos marins les plus illustres, nos plus grands explorateurs, permettre à leurs équipages de précipiter les indigènes dans le gouffre dont ils voulaient sortir. (1)

Mais il y eut cependant des blancs plus charitables pour tenter de faire quelque chose pour les insulaires au milieu desquels ils vivaient. Sur quelques points de la Polynésie, notamment à Tanna, ils essayèrent de civiliser, sans faire appel aux missions et au christianisme, mais ces entreprises échouèrent complètement. (2-3)

1. Cf. Arbousset « *Tahiti* » p. 49, témoignage de Wilson capitaine du Duff.

2. Cf. *Journal des Missions* 1873 p. 15).

3. Owaï de Raïatëa avait été amené par le capitaine Cook à Londres pour être civilisé. Reconduit chez lui, on lui bâtit une maison européenne on planta tout autour un magnifique jardin, on lui fit des présents, non seulement de chevaux et de chèvres, mais aussi de poudre, de balles et de mousquets, d'une machine électrique et même d'un orgue de Barbarie. Mais... aussitôt que le navire fut reparti, Owaï quitta ses vêtements. C'était l'ami du roi et souvent il tira sur un homme pour montrer où portait son fusil ou avec quelle rapidité son pistolet tirait. Il vécut dans la paresse et dans la débauche jusqu'à la fin de sa vie.

Autre exemple : Hongi, l'un des chefs de la Nouvelle-Zélande fut lui aussi amené à Londres par Cook, et là « civilisé ». La première chose qu'il fit à son retour dans son pays fut, après une bataille, dans laquelle il fut victorieux, d'arracher et d'avaler l'œil droit de son ennemi tué, et il mordit dans son cœur encore palpitant, tandis qu'autour de lui des centaines d'ennemis tués, servaient de nourriture à son armée victorieuse. Cf. Warneck, *Modern Mission and Culture*, p. 235.



Ce fut aux chrétiens d'Europe, et principalement aux protestants d'Angleterre, que fut réservé l'honneur d'être les Sauveteurs qu'il fallait aux îles centrales du Pacifique.



## Conquête des Iles Centrales du Pacifique par l'Évangile

---

Nous diviserons l'étude de cette glorieuse histoire dont on a dit souvent avec juste raison : « c'est un nouveau chapitre ajouté aux Actes des Apôtres », en *trois parties*, correspondant à la naissance des Eglises indigènes, à leur adolescence, et enfin à leur acheminement vers l'âge de raison, vers l'émancipation.

### CHAPITRE I

#### PÉRIODE HÉROIQUE OU DE CONQUÊTE

##### 1. Première étape de cette marche en avant

(A) *Temps de préparation, ou le missionnaire seul à l'œuvre.*

« En août 1796 un vaisseau sortait des docks de Londres ; pendant que la marée descendante l'emmenait lentement vers la mer, on entendait, venant de son arrière pont, les doux accords d'un chant religieux. La chose était assez inaccoutumée pour que même les personnes affairées qui allaient et



venaient sur les quais s'arrêtassent un moment et prêtassent l'oreille aux sons étranges qui arrivaient jusqu'à eux. C'était un groupe de messieurs et de dames qui chantaient : « A ton ordre, Jésus, nous voguons vers des rives lointaines ! » et que la Société des Missions de Londres, tout nouvellement constituée (1795), envoyait comme premiers missionnaires dans les îles du Grand Océan. (1) Le vaisseau qui les emportait était le « Duff » (2), que la Société avait acheté et équipé exclusivement pour cette mission. Il avait reçu ordre de la Société de fonder des stations missionnaires à Tahiti, dans les îles Marquises et dans les îles des Amis, de Sandwich et de Pélée, mais des obstacles imprévus engagèrent le sage capitaine à déposer seulement dix-huit missionnaires à Tahiti, dix à Tongatabou, et un à Sainte-Christine, l'une des Marquises.

Ce dernier missionnaire ne put demeurer qu'une année au poste qui lui avait été assigné, car la fureur des sauvages, qui menaçaient sa vie, le força de l'abandonner.

La mission à Tongatabou n'eut pas plus de succès. Les dix envoyés de la Société des missions de Londres ne furent pas mal reçus. Mais bientôt des troubles politiques survinrent, et dès lors les missionnaires

1. Voir la liste de ces missionnaires dans Arbousset. *Tahiti* p. 29.

2. Sur son drapeau étaient trois colombes d'argent portant des feuilles d'olivier. Son équipage était composé de matelots pieux et commandé par le vénérable Jean Wilson, capitaine aussi distingué par son christianisme que par son talent.



res devinrent les jouets de tous les caprices des indigènes ; ils furent exposés à toutes les violences : leurs huttes furent pillées et brûlées. Alors ils se cachèrent dans les forêts, au milieu des rochers. Surpris, ils furent dépouillés de tous leurs vêtements et même ils perdirent la seule Bible qui leur restât pendant leur fuite. Dans cette extrémité ils se rassemblèrent pour se fortifier et s'unir dans la prière et pendant la nuit, le 29 avril 1799, ils essayèrent de fuir ces rivages inhospitaliers. Mais, au matin, la tempête les rejeta sur le rivage. Trois d'entre eux, D. Bowell, celui qui avait le mieux appris la langue, S. Harper, leur aîné (29 ans), et S. Gaulton, furent tués, le 10 mai 1799. Qu'allaient faire les sept autres pionniers de l'Evangile qui restaient à l'œuvre ? Le péril était extrême ; chaque jour leurs vies étaient en danger. Enfin le 21 janvier 1800, un navire anglais mouilla devant l'île et, après une terrible escarmouche, (1) prit à son bord tous les missionnaires qu'il conduisit à la Nouvelle-Galles du Sud.

Pendant ce temps, que faisaient les dix-huit mis-

1. Au moment du péril, les missionnaires aperçurent sur mer un bâtiment anglais ; Aussitôt ils firent parvenir une lettre au capitaine pour les informer de leur danger. Cet homme estimable essaya de montrer aux païens, retirés dans un fort entouré d'un fossé rempli d'eau, avec des créneaux et des meurtrières pour les protéger, *soutenus par quelques Européens* dont l'un était Jemmy « le démon », les avantages de la paix. Impatienté du long délai apporté à une résolution si simple ; il fit tirer un ou deux coups de fusil pour intimider ces païens. Hélas ! il ne fit que les irriter davantage et immédiatement une décharge meurtrière partit du fort, un feu bien nourri l'accompagna ; le capitaine fut tué avec deux officiers, le 1<sup>er</sup> lieutenant et dix-neuf soldats furent blessés. Cf. *Journal des Missions* 1841 p. 79.



sionnaires que *le Duff* avait laissé à Tahiti ? Deux matelots suédois, qui, depuis longtemps habitaient le pays, leur servirent d'abord d'interprètes. Ils firent comprendre au roi Pomaré que ces Européens étaient venus pour lui enseigner des choses utiles. Aussi le prince leur donna des terres et des huttes leur promit sa protection, et même se mit à leur école. Mais le but principal recherché par les missionnaires était loin d'être atteint ; les cœurs restaient fermés à l'Évangile : « A quoi bon nous parler toujours des mêmes choses, leur disait-on ! » Bientôt les obstacles grandirent. Peu à peu les missionnaires se virent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient et même les jours de péril, de persécution ouverte, ne tardèrent pas à commencer. Comme à Tongatabou, outre le mépris avec lequel les indigènes reçurent leur message, indépendamment des violences et des outrages de ceux qui étaient opposés à leur entreprise, indépendamment de leurs afflictions particulières, ils souffraient avec les indigènes des fléaux qui fondaient sur l'île. Périls au milieu des païens, périls par la mortalité qui marchait dans les ténèbres et par la destruction qui menaçait ses victimes en plein midi ; périls par les inondations, par la tempête, par la chenille, par la sauterelle ; menacés plus d'une fois des horreurs de la famine, exposés à une maladie qui paraissait devoir ne faire qu'un vaste tombeau de la population tout entière, au milieu de tant d'épreuves, dans des centres divers, les dix-huit prédicateurs de la Bonne Nouvelle prêchaient, travail-



laient et souffraient, sans qu'aucun résultat vint les encourager. Rude épreuve que celle-là, pour les cœurs les mieux trempés ; aussi bientôt sonna l'heure du découragement et de la défection. Onze d'entre eux partirent un jour pour l'Australie.

Mais Dieu soit loué, à Tahiti, la défection ne fut pas générale comme à Tongatabou. Sept des dix-huit missionnaires restèrent à leur poste ; leur nom est digne de passer à la postérité, ce sont : MM. Eyre et sa femme, Jefferson, Bicknell, Harris, Lewis Broomhall, et enfin le célèbre Nott (1). Seul, au milieu d'une population cannibale hostile, ils commencèrent par mettre leur vie en sécurité. Ils le firent en se remettant corps et âmes entre les mains de Dieu et des sauvages, en se défaisant de tous leurs biens, de toutes leurs armes, en ouvrant leurs maisons et leurs magasins à tous ceux qui voulaient y entrer. Dès lors ils étaient prêts à entrer dans la lice avec quelques chances de remporter le prix. En 1801, huit autres missionnaires viennent apporter du secours à la petite troupe.

Pendant l'année 1802 une lutte acharnée divisa toute la population de l'île. Elle avait commencé au sujet du déplacement d'une idole et finissait par une coalition contre Pomaré, le roi. L'île fut alors livrée aux incendiaires et aux meurtriers et pendant tout ce

1. Un nouveau triage devait se faire dans la suite. Cinq seulement tinrent ferme jusqu'au bout et eurent la douleur de voir Lewis et ensuite Broomhall se refroidir et épouser une indienne et se désintéresser de la mission. Cf. Arbousset. *Tahiti* p. 43 et 51.



temps les pratiques cannibales redoublèrent de fréquence et d'horreur. Heureusement alors, par une direction admirable de la Providence, deux vaisseaux européens arrivèrent pour prêter main forte à ce roi malheureux, l'aider à soumettre ses sujets révoltés et faire oublier aux missionnaires les dangers courus. L'année suivante ( 1803 ) tout était redevenu tranquille à Tahiti et les missionnaires jouissant d'une pleine liberté, firent des courses d'évangélisation tout autour de l'île : ces voyages les mirent à même de juger mieux encore qu'ils n'avaient pu le faire par le passé, de l'état de dégradation dans lequel étaient plongés ces malheureux insulaires, que leurs relations avec des Européens vicieux avaient achevé de corrompre.

Le 3 septembre de la même année mourut le vieux Pomaré qui avait été le protecteur constant des missionnaires. Il fut remplacé par son fils, qui lui aussi prit le nom de Pomaré et promit de continuer sa protection aux amis de son père. Sept ans s'étaient écoulés depuis que le *Duff* avait déposé les premiers missionnaires sur l'île et au bout de ces sept ans ils devaient écrire à la direction de Londres les lignes suivantes : « Nous continuons d'instruire les insulaires dans la connaissance du salut, mais nous ne pouvons pas dire qu'un seul d'entre eux ait manifesté jusqu'ici une sérieuse inquiétude sur le salut de son âme..... Nos Tahitiens paraissent tous encore de grossiers idolâtres, ennemis de Dieu par leurs mauvaises œuvres, sans Christ et sans espérance. »



Cependant les missionnaires ne perdaient pas leur temps, ils faisaient de grand progrès dans la langue du pays, et en 1805, ils purent composer un dictionnaire de plus de deux mille mots qu'ils envoyèrent en Angleterre, avec un essai de grammaire Tahitienne.

Ces années de paix et de travail ne durèrent pas longtemps. Le roi mourut, laissant pour lui succéder sur le trône, un fils jeune et sans conseiller capable de diriger son gouvernement et d'effrayer ses ennemis. Aussi, bientôt après, les adversaires de son père relevèrent-ils la tête et la guerre recommença. De l'année 1807 au commencement de 1810 des luttes intestines continuèrent à troubler le pays et à faire aux missionnaires une véritable vie de martyrs. En septembre 1807 mourut Jefferson le vénérable surintendant de la mission dans les îles des mers du Sud : « Joie ! Joie ! gloire à Dieu ! » dit-il en mourant ; et cependant il n'emportait pas avec lui la satisfaction d'avoir vu une seule âme se convertir durant les dix longues années de son ministère de vrai apôtre !

Quelques mois plus tard les hostilités commencèrent ; les missionnaires, unanimes à reconnaître qu'il n'y avait pour eux ni sécurité, ni utilité à rester à Tahiti, mirent à la voile en novembre 1808. Ils n'avaient laissé derrière eux que quatre de leurs collègues célibataires, MM. Hayward, Nott, Scott et Wilson, qui malgré les dangers de cette époque troublée restèrent courageusement à leur poste ; Nott était donc le seul qui fut resté ferme depuis le premier jour.



Enfin le 22 décembre se livra la grande bataille depuis si longtemps attendue et préparée. Pomaré, poussé par le prophète d'Oro, attaqua les insurgés qui avaient, non seulement l'avantage du nombre, mais encore celui de la position. Il fut complètement battu et alla chercher un asile dans l'île d'Eiméo. Après cette victoire les insurgés pillèrent, dévastèrent, et brûlèrent tout, n'épargnant aucune maison, aucune plantation, pas même celles des missionnaires. Aussi, quelques jours après, l'aspect de la mission avait encore changé : MM. Scott et Wilson étaient allés rejoindre à Houahiné ceux qui les y avaient précédés, et tous ensemble, ils partirent le 29 octobre 1809 pour Port-Jackson.

Deux braves cependant restaient à l'arrière garde. Eux aussi avaient dû fuir loin de Tahiti, mais ils étaient restés tout près de ses rivages ne pouvant se résoudre à abandonner le bénéfice de dix années de travail et de larmes. Si donc dans la grande île, les messagers de la paix avaient dû céder le pas aux horreurs et aux atrocités d'une révolution faite par des sauvages, l'Evangile était cependant prêché dans cet archipel, à Houahiné par Hayward et à Eiméo, refuge de Pomaré, par l'intrépide et infatigable Nott.

Les pensées de Celui qui gouverne les mondes sont merveilleusement profondes : De ces guerres homicides, de tout ce mal, de tous ces crimes, de ces flots de sang versé, Dieu dans sa puissance allait se servir pour sa gloire et pour l'honneur de son nom, Soit par suite des revers qu'il avait éprou-



vés, soit que le désespoir de sa famille eût ébranlé ses croyances, soit que l'abandon des dieux qu'il adorait, et qui ne le protégeaient plus, eût influé sur les sentiments religieux de Pomaré, son cœur enfin se laissa toucher à l'ouïe d'un court passage de la Bible. Un jour que Nott lisait à quelques insulaires le chapitre trois de l'Évangile de Jean, l'un d'eux prêtait une oreille attentive pendant que les autres causaient et riaient. Mais dès que Nott arriva aux seizième verset : « Qu'est-ce que cela ? Veuillez relire cela ! » s'écria le roi exilé. Et au milieu du silence solennel que la curiosité et l'étonnement avaient soudain imposé à la foule, à l'ouïe de cette interpellation inattendue, le missionnaire répéta lentement, le cœur ému : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils Unique afin que quiconque croit en lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle. »

Avant même que l'écho de ses paroles se fût perdu dans le bosquet de cocotiers, il reprit avec un intérêt croissant, « ces paroles regardent-elles aussi ces îles ? » — « Certes ! et elles vous regardent aussi vous personnellement » répondit le missionnaire en désignant du doigt son interlocuteur.

Dès cet instant les missionnaires des îles de la mer du Sud pouvaient entonner un chant de triomphe et d'actions de grâces car une âme de Tahiti, la première, venait de se donner à Jésus pour être les prémices, le germe fécond, d'une grande et riche moisson.



(B) *Débuts de la collaboration entre les missionnaires  
européens et les indigènes convertis  
ou conquête de Tahiti et du groupe des îles  
de la Société par l'Évangile (1)*

Pomaré converti devint bientôt le centre nouveau de la mission Tahitienne. Son premier acte de christianisme fut de rappeler les missionnaires qui s'étaient réfugiés à Port-Jackson. A leur arrivée, il les reçut chez lui et tout de suite se mit à leur école. Les progrès intellectuels et religieux furent rapides : le jour de sa rupture publique et définitive avec le paganisme arriva.

« Il avait choisi pour cette démonstration, une occasion qui ne pouvait laisser aucun doute sur ses intentions. On avait pêché une tortue, animal sacré, qui ne pouvait être cuite que sur un feu allumé dans l'intérieur du temple, et après offrande d'une portion aux idoles. Déjà on portait la tortue au Maraë, lorsque Pomaré, rappelant ses serviteurs, leur ordonna de préparer un foyer et de cuire la tortue sans accomplir aucune des cérémonies religieuses habituelles. Le peuple parut stupéfait à l'ouïe de cet ordre, mais il fallut l'exécuter. Lorsque le repas fut prêt, Pomaré invita quelques-uns des assistants à partager cet aliment avec lui. Aucun d'eux n'osa s'aventurer à

1. Ce groupe d'îles compte actuellement 11.000 habitants.



commettre un acte qui à leurs yeux, avait le caractère d'une monstrueuse impiété. Tous s'attendaient à voir leur chef frappé par la vengeance céleste aussitôt qu'il toucherait à cette viande sacrée. Vainement il tâcha de les persuader de la puérilité de leurs appréhensions et de l'impuissance des idoles. En le voyant faire paisiblement son repas ils restèrent saisis d'effroi et muets d'étonnement, et ne purent en croire leurs yeux quand ils le virent sortir sain et sauf d'un acte si sacrilège. (1) Telle fut la première prédication faite dans les îles des Mers du Sud par un indigène. La seconde ne fut pas moins éloquente.

Pendant sa retraite à Eiméo, Pomaré avait épousé la fille de Tomatoa chef puissant de Raiatéa, île voisine. La naissance de son premier enfant ( la future reine Pomaré qui a occupé une si grande place dans l'histoire de la mission moderne de Tahiti ) fut la deuxième occasion qu'eut le nouveau converti pour agir en faveur du christianisme. Il se refusa à accomplir toutes les cérémonies, et tous les rites prescrits pour fêter la naissance d'un enfant royal ; bien plus, il déclara aux missionnaires qu'il désirait voir son enfant élevée à la manière des enfants anglais.

Ces prédications faites en actes, plus encore qu'en paroles affaiblirent la foi que les indigènes avaient en leurs idoles et préparèrent la voie au merveilleux

1. Arbousset. *Tahiti* p. 88.



changement qui devait se faire bientôt après. « En effet, plusieurs des chefs des îles voisines, venus au secours du roi en 1812, résidaient encore auprès de lui. Pomaré fit tous ses efforts pour les ramener à ses idées, mais sans succès. Au contraire, Tomatoa son beau père, chef de Raïatéa, et Mahiné, chef d'Eiméo lui déclarèrent que, quoiqu'il fit, ils resteraient fidèles au culte d'Oro. Les chefs inférieurs suivirent leur exemple. Mais Pomaré ne se laissa pas ébranler par la réprobation générale, et le 18 juillet 1812, il vint demander le baptême en faisant profession de croire en Jéhovah, le vrai Dieu, le Dieu des missionnaires. » (1) Après avoir si longtemps attendu cette première victoire on aurait pu croire que les missionnaires donneraient le baptême à quiconque le leur demanderait. Mais loin de se montrer téméraires ils donnèrent une grande preuve de sagesse et de sérieux en ajournant de quelque temps encore l'admission dans l'Eglise de leur premier converti.

Reprenons le récit des troubles politiques qui continuaient à Tahiti, pendant qu'à Eiméo Pomaré s'était fait chrétien. Vers la fin de l'année 1812, deux chefs de la grande île vinrent trouver leur roi dans sa solitude pour l'engager à reprendre son autorité et lui promettre un arrangement à l'amiable. Il se rendit à leur conseil et quitta résolument Eiméo pour rentrer dans ses domaines.

Ce ne fut pas sans de sérieuses appréhensions



que ses pères spirituels le laissèrent partir. Qu'allait-il advenir de cette foi naissante, pourrait-il résister à ses anciens amis, n'allait-il pas reprendre bien vite ses premières habitudes, et la mission n'allait-elle pas perdre toutes ses espérances en perdant sa première conquête ? Non, Dieu lui-même veillait sur cette âme née d'hier à la vie de l'esprit. Voici en effet un fragment de l'une des nombreuses lettres qu'il envoya aux missionnaires d'Eiméo : « Dieu sauvera-t-il un pécheur tel que moi ? ..... Je ne cesse pas de prier Dieu. Oublieux des autres choses, je suis surtout en souci de mon âme. Jésus-Christ la sauvera-t-il ? Je voudrais tant faire partie du peuple de Jéhovah et pouvoir compter que Dieu détournera ses jugements de dessus moi, qui ai mérité toute sa colère par ma méchanceté, par mon oubli de son grand nom et par mes péchés, qui sont aussi hauts qu'une montagne ! » Pomaré persévérait donc dans ses croyances.

Bien plus, en chrétien conséquent, il parla de l'Evangile à tous ceux qui l'entouraient ; sa conduite fit une impression profonde sur l'esprit des habitants de Tahiti, mais aussi elle lui attira de nouveaux ennemis. Cependant chaque jour l'influence chrétienne du roi gagnait à sa cause les indigènes les mieux disposés et il arriva bientôt que, sans qu'il ait été besoin de livrer de bataille sanglante, le nombre des partisans de Pomaré et de l'Evangile dépassa celui des conjurés qui, par réaction, se cramponnèrent désespérément au culte des idoles. Dès lors, le travail le



plus rude était fait à Tahiti ; les missionnaires pouvaient revenir, après cinq années d'absence.

Dès le premier jour, il parut à MM. Scott et Hayward qu'on respirait un autre air dans cette île. Bien qu'ils n'eussent pour abri qu'une case, leur premier sommeil fut doux. Cependant la plus grande surprise, le plus grand sujet de joie, leur avait été réservé pour le lendemain matin. « A leur réveil, comme chacun d'eux était allé chercher un lieu retiré pour s'y recueillir, M. Scott entendit une voix qui lui sembla celle de la prière : il s'approcha religieusement du buisson d'où elle sortait : c'était la voix d'un insulaire qui bénissait Dieu de ce qu'il s'était fait connaître à lui. Le missionnaire éprouva une émotion délicieuse et des larmes de joie coulèrent de ses yeux : jamais encore il n'avait vu un Tahitien sur ses genoux. » (1)

Encouragés par cette rencontre, les missionnaires tentèrent de faire le tour de Tahiti en prêchant et ils purent réaliser ce projet sans difficulté.

Vers le même temps un nouveau succès fut remporté. Le chef Taaroarii, venu avec un grand nombre de ses guerriers au secours de Pomaré fit subitement expulser de son camp une troupe d'aréoïs (fléau des îles de la Société par leur immoralité), déclara ne plus connaître les dieux de Tahiti et envoya chercher M. Nott pour l'inviter à prêcher dans son camp. Saisissant cette occasion unique d'annoncer l'Evan-

1. Arbousset *Tahiti* p. 96.



gile à des personnages influents rassemblés de toutes les îles de l'archipel, les missionnaires répondirent avec empressement à l'appel qui leur était adressé, et ils réussirent à gagner Patü, grand prêtre d'Eiméo qui, plein d'enthousiasme pour la nouvelle doctrine, déclara sur le champ qu'il allait brûler ses dieux. Patü tint sa parole. Dans l'après-midi du lendemain, il fit préparer un bûcher devant la foule stupéfaite ; puis il déchira les ornements des idoles du Maraë et les jeta, l'une après l'autre, en les nommant, dans les flammes, qui les consumèrent. S'adressant ensuite aux spectateurs, il leur exprima son douloureux regret d'avoir été si longtemps le ministre de ces informes divinités. Jamais le soleil ne s'était couché, à Eiméo, sur une scène plus émouvante. » (1)

Eiméo, la petite île qui servit de berceau au christianisme dans les îles des Mers du Sud, fut dès lors à peu près complètement gagnée à l'Évangile. (2) Un chef de Tahiti y vint pour voir de près comment les choses se passaient. Aussitôt, les uns lui conseillèrent de se joindre à eux pour soutenir la cause des anciens dieux ; d'autres tâchèrent d'agir sur lui en sens inverse. Enfin obéissant à l'impulsion de ceux-ci, il se décida pour l'Évangile ; en l'embrassant, il entraîna après lui, sa femme et toute sa suite.

Après ces faits, il sera aisé de comprendre qu'une telle propagande en faveur de l'Évangile ne pouvait

1. Arbousset. *Tahiti* p. 99.

2. Conversion du chef Vera ou « le loup changé en agneau. » Cf. *Journal des Missions* 1838 p. 494.



rester stérile. Dès le milieu de l'année 1815 il y avait des chrétiens dans toutes les îles de l'archipel, répandus au milieu des districts les plus opposés au changement du culte. Souvent, forcés de se cacher, pour ne pas offenser les chefs et leurs voisins, ils se rendaient de nuit dans les bois ou dans les vallées solitaires pour y prier ensemble.... Des héros et des martyrs se levaient en Polynésie pour continuer la sainte et glorieuse tradition de la Réforme, et des premiers siècles de l'Eglise chrétienne ! Plusieurs indigènes nouvellement convertis, durent payer de leur vie leur attachement à la religion de Jéhovah. (1) Mais ce fut seulement grâce à la divine Providence de Dieu que les martyrs individuels ne furent pas remplacés par des massacres généraux. Les adversaires du christianisme se liguèrent contre lui et rêvèrent d'une sorte de *Saint-Barthélemy tahitienne* pour la nuit du 7 au 8 juillet 1815. Le massacre devait commencer vers minuit, les maisons devaient être incendiées et les prisonniers massacrés sur le champ. Heureusement les chrétiens eurent connaissance du complot, au moment même où ils se réunissaient pour tenir l'une de leurs assemblées générales, et le soir même, après la tombée de la nuit, tous partirent sur leurs canots, pour Eiméo, emportant avec eux ce qu'ils avaient de plus précieux.

Cet échec ne fit pas abandonner aux chefs païens de Tahiti leurs sentiments de jalousie et de haine.

1. Voir quelques exemples dans Arbousset, *Tahiti*, p. 106 et 107.



Ils décidèrent donc que le dimanche 12 Novembre 1815 serait le jour choisi pour exterminer les chrétiens. Au jour fixé la réunion eut lieu. Pomaré la présidait ; huit cents indigènes environ étaient présents. Mais par mesure de prudence, tous avaient pris des armes et s'étaient fait protéger par des sentinelles.

A peine le service allait-il commencer qu'une décharge de mousqueterie se fait entendre. Quelques mouvements tumultueux se produisent parmi les chrétiens, mais Pomaré se lève et dit : « vous êtes sous la protection de Jéhovah, et puisque vous êtes réunis pour l'adorer, rien ne doit vous distraire de ce pieux exercice, pas même l'approche de l'ennemi. »

La foule obéit et le culte est célébré. Après la dernière prière le roi organise ses gens pour la bataille. Avant que toutes les dispositions nécessaires soient prises les ennemis arrivent en poussant de terribles clameurs. Le combat est acharné. Détail à retenir : « Dès que les guerriers convertis ont un moment de répit, on les voit à genoux pour implorer la protection divine. » ( 1 ) Enfin le chef principal du camp ennemi est tué : ses gens continuent le combat avec obstination mais ne peuvent entamer les forces de Pomaré et bientôt, malgré les prédictions de leur prophète, ils faiblissent de plus en plus, reculent, et battent en retraite. Le parti

1. *Missionary register for the year 1818.*



des chrétiens avait désormais définitivement vaincu la puissance des ténèbres et le roi Pomaré allait fêter son triomphe par un acte de magnanimité chrétienne singulièrement éloquent pour un peuple jusqu'alors habitué à une vengeance terrible de la part du vainqueur. Au moment de la fuite de ses ennemis il s'avança vers les siens en disant : « Assez, assez frappé ! » et il défendit non seulement de poursuivre les vaincus, mais encore d'incendier leurs demeures, de piller ou de dévaster leurs propriétés d'attaquer leurs femmes et leurs enfants. Il envoya seulement une troupe de guerriers dans les tribus vaincues, chargés d'y détruire les idoles, avec l'ordre de ne faire de mal à personne et de ne rien enlever des propriétés. (1)

La conduite des vainqueurs fit une profonde impression sur l'esprit des vaincus qui s'étaient cachés dans les montagnes. « Où donc, disaient-ils, les Pouré-atoua (chrétiens) ont-ils puisé leurs sentiments d'humanité et de bienveillance ? Nous avons employé la trahison et la ruse, et voici qu'au moment où ils pourraient exercer des vengeances terribles, non seulement ils épargnent notre vie et celle de nos familles, mais ils respectent nos demeures et nos pro-

1. La troupe envoyée par Pomaré se rendit paisiblement à Taïrabou et ne rencontra aucun obstacle dans l'accomplissement de sa mission. Les habitants de ces districts qui passaient pour les plus zélés défenseurs de l'ancienne religion et les desservants du maraë ne firent aucune opposition; ils livrèrent aux flammes les emblèmes des dieux, et après avoir renversé l'idole du terrible Oro, ils l'apportèrent en triomphe à Pomaré, qui en fit un pilier pour sa cuisine.



priétés! » — « Cette conduite si étrange dans le pays dit d'Urville (1) gagna à Pomaré et à son Dieu une foule de partisans. On compara ces deux religions : l'une toute de douceur et de clémence, ne répandant le sang que pour se défendre ; l'autre farouche et impitoyable, demandant à toute heure des victimes nouvelles. La comparaison fut un beau plaidoyer pour le christianisme, et cette journée lui valut la conquête de Tahiti. »

Les événements survenus à Tahiti eurent un grand retentissement dans les autres îles de l'archipel car tous les chefs qui étaient venus au secours de Pomaré rentrèrent dans leurs états respectifs imbus des principes du christianisme et les y colportèrent. Les chefs de *Bora-Bora*, déployèrent un grand zèle pour faire connaître l'Évangile à leurs sujets et ils y réussirent. A *Huaheine*, en moins d'un an les idoles furent brûlées et les maraës détruits. L'île de *Raiatée* (2) offrit plus de résistance ; on s'y battit plusieurs fois, mais Tomatoa, qui, malgré sa promesse, s'était rattaché au parti chrétien, finit par livrer aux idolâtres une bataille qu'il gagna. A mesure que les prisonniers étaient amenés devant lui, un héraut, placé à ses côtés, s'écriait : « Soyez les bienvenus, vous êtes sauvés par Jésus Christ, dont nous avons embrassé la religion miséricordieuse. » Amené à son tour, le

1. *Voyage autour du monde* t. I p. 158.

2. Mé ou le premier converti de Raiatée. Cf. *Journal des Missions*. 1838 p. 196.



chef de *Tahaa*, tout pâle et tremblant, demanda s'il était destiné à la mort : « Non, cesse de trembler, répondit Tomatoa, tu es sauvé. »

« Leur religion est une religion de miséricorde et je m'unis à leur culte » s'écria l'un de ces prisonniers étonné d'obtenir sa grâce ; toute l'assemblée de ces malheureux, répéta ces mêmes paroles et le soir de ce jour le nombre des candidats au baptême se trouvait miraculeusement multiplié. (1)

## **H. Deuxième étape, ou les îles de la Société deviennent pour le christianisme un centre puissant de rayonnement.**

La rapidité avec laquelle l'Évangile s'introduisit dans les principales îles de l'Océan Pacifique est on ne peut plus surprenante. On sent qu'une influence divine toute puissante quoique invisible, travaillait les esprits et les préparait pour le grand changement qui allait se produire. A peine apprenait-on dans une île ce qui se passait dans une autre, qu'aussitôt la population tout entière se montrait disposée à

1. Voir quelques témoignages rendus par des marins et des commerçants aux heureux résultats de la mission à Tahiti dans « *Esposé des faits qui ont accompagné l'Aggression des Français contre l'île de Tahiti*, » par les directeurs de la L. M. S. p. 31 Bibliothèque de Montauban, faculté, N° 14.988, Cf. aussi : *Journal des Missions* 1840 p. 153.

An sujet de l'occupation française Cf. brochure sus-dite N° 14.988 et *Journal des Missions* 1847, p. 71.



abandonner ses idoles et à ployer les genoux devant Jéhovah ! Dans quelques îles, cette transformation s'opérait avant même qu'aucun missionnaire ne fut venu instruire le peuple. Dans d'autres, c'était le résultat des efforts déployés par les catéchistes indigènes. Le récit de quelques uns de ces incidents porte un caractère tellement merveilleux, qu'il semble plutôt appartenir à la fiction qu'à l'histoire.

Dès l'année 1817 les premiers chrétiens de Tahiti, comprirent qu'ils étaient responsables du salut de leurs frères des îles voisines. Aussi cette même année Pomaré II envoya-t-il un évangéliste dans l'archipel de Pomoutou, situé à l'est de Tahiti. Cet humble serviteur, dont nous ignorons même le nom, fut fidèle ; peu à peu son influence se fit sentir non seulement dans l'île qu'il habitait, mais aussi dans les îles environnantes. Dès 1826 ces îles occidentales étaient gagnées au christianisme et les nouveaux convertis faisaient des efforts pour répandre l'Evangile dans d'autres parties de l'archipel. En 1842 quatre stations avaient été fondées par ces pionniers indigènes.

Ce premier essai de mission extérieure était bien fait pour encourager Pomaré II. Aussi en 1820, apprenant que les îles de Rawaiwai (situées à 750 kilomètres au sud-est de Tahiti) étaient désolées par des guerres constantes, il se dirigea vers ces rivages lointains en compagnie d'un autre indigène pieux appelé Para. Le roi de Tahiti parvint à rétablir la paix entre les habitants de Rawaiwai qui, sur son



conseil, brisèrent les idoles et gardèrent Para au milieu d'eux comme pasteur et instituteur. Bientôt après, tous les habitants de cette île s'étaient faits chrétiens, et même avaient construit une église en branchages tressés et blanchis à la chaux. Aussi quelques années après, le missionnaire Nott, de Tahiti, pouvait-il s'y établir avec deux autres catéchistes.

Ces deux victoires remportées par des indigènes seuls, ces deux groupes d'îles gagnés en quelques années à l'Évangile, n'étaient que les premières gerbes de la grande moisson qui se préparait. Un homme allait incarner, personnifier, ce mouvement, ce fut *John Williams* ; une circonstance, tout à fait fortuite, voulue cependant par Dieu lui-même, allait le provoquer, la voici : A la suite d'une terrible épidémie apportée dans l'île de **Rurutu** (au sud-est de Tahiti, près Rawaiwai) par un vaisseau péruvien, la population de cette terre infortunée, de 6000 fut réduite à 314. (1) ce fut alors que, pour échapper à la colère des dieux, deux chefs de Rurutu construisirent de grandes barques, y montèrent avec ceux qui voulurent les suivre, et se confièrent aux vents et aux flots. Longtemps ils errèrent à l'aventure ; l'équipage de l'une des barques mourut de faim.

1. Voir dans Burekhardt et Grandemann p. 164 et 165 quelques chiffres indiquant les ravages produits dans les îles Pomotou par les vaisseaux péruviens : A Toubouai les deux tiers de la population périrent ; à Rapa de 2000 le nombre descendit à 500 en 1835 ; en 1861 nouvelle épidémie due à la même cause se produisit et bientôt au lieu de 500 les habitants de Rapa ne furent plus que 150 !



L'autre barque, conduite par le chef Anura et montée par 25 personnes, fut poussée par la tempête jusqu'à Raïatéa, où John Williams venait d'introduire le christianisme et la civilisation.

L'étonnement de ces infortunés cannibales fut extrême ; ils pouvaient à peine en croire leurs yeux, quand ils considéraient les missionnaires au visage blanc, leurs femmes, leurs enfants blancs comme eux, les insulaires proprement vêtus, leurs habitations commodés, leur adresse à exercer divers métiers et une foule d'objets, fruits de leur industrie. Le dimanche, on les conduisit à la chapelle ; là ils entendirent chanter des cantiques en l'honneur du vrai Dieu et annoncer la Parole du salut. Bientôt ils furent convaincus que Dieu les avait conduits à Raïatéa pour les faire participer aux mêmes bénédictions, et ils demandèrent avec empressement d'être instruits dans le christianisme. Anura surtout se distingua par son application et ses progrès ; en peu de temps il fut en état de lire l'Evangile de Matthieu dans la langue de Tahiti.

Au bout de trois mois, il exprima à John Williams le désir de retourner dans son île, pour faire part à ses parents et à ses compatriotes de tout ce qu'il avait appris à Raïatéa. Au moment de partir, Anura dit au missionnaire *« combien il lui serait pénible de retourner dans sa patrie couverte de ténèbres sans avoir une lumière dans la main »* et aussitôt deux des diacres les plus avancés de la petite communauté se présentèrent et dirent : *« nous voici, envoie-nous. »*



Cet incident fut décisif dans la vie de John Williams. Son grand cœur se trouvait en effet à l'étroit dans la petite île de Raïatée. A l'exemple de son divin Maître, il aimait le monde entier, et il aurait voulu exercer son activité dans des proportions beaucoup plus vastes. Quelque temps auparavant, se plaignant de l'exiguïté de son champ de travail, il avait écrit aux directeurs de la Société des Missions de Londres : « Je me suis donné entièrement au Seigneur et je veux passer ma vie à son service. Mais je regrette d'être jamais venu dans ces îles, et je vous demande de considérer avec attention la requête que je vais vous adresser et les raisons qui l'appuient. Cette requête, c'est d'être changé de place, et les motifs les voici : En premier lieu, la petite population de cette île, et la vie comparativement oisive que j'y mène..... je m'attendais à trouver 28000 âmes ici, mais, après avoir parcouru ces îles pendant deux ans, je ne peux y trouver qu'environ 4000 habitants. *Je sais qu'une seule âme est d'un prix infini ; mais que fait le marchand qui cherche des perles ; ne va-t-il pas où il sait qu'il en trouvera le plus grand nombre ? Agirions-nous donc d'une manière moins judicieuse que ceux qui sont à la recherche des biens temporels ? »* (1)

Ce fut donc le cœur rempli de vastes espérances que ce jeune missionnaire de 24 ans vit s'éloigner de Raïatée la petite troupe chargée d'apporter la Bonne Nouvelle à une île lointaine.

1. Cf. Prout. « Vie de J. Williams » p. 107.



A leur arrivée à Rurutu tous se mirent à genoux sur la plage pour rendre grâce à Dieu, sans penser que l'endroit où ils se prosternaient était consacré au Dieu Oro. « Ils vont mourir ! », se dirent les uns aux autres leurs compatriotes restés dans l'île, et, lorsqu'ils les virent manger avec leurs femmes, ils furent persuadés qu'ils allaient tomber foudroyés. Mais le lendemain tous étaient vivants et les deux catéchistes, Mahamène et Pouna purent commencer leur œuvre. Bientôt après les idoles furent renversées, ainsi que leurs autels, et quelle ne fut pas la joie des chrétiens de Raïatéa, de voir revenir vers eux de ces rivages lointains, un grand canot rempli des idoles de Rurutu, butin sacré, qui sans effusion de sang, avait été conquis sur l'idolâtrie par trois indigènes convertis : le chef Anura et Mahamène et Pouna les deux diacres Raïatéens.

Après cette première victoire, la tête, les mains, et surtout le cœur de Williams allaient être occupés de l'œuvre missionnaire. A partir de ce moment ce grand chrétien, admirablement servi par son génie, ses remarquables facultés intellectuelles et aussi par son courage et sa persévérance, allait être, pour le restant de sa vie, l'intrépide organisateur de la conquête des îles du Pacifique par l'Évangile. Les instruments dont il allait se servir, furent les instituteurs pionniers, les Évangélistes indigènes ; son plan d'attaque devait toujours rester le même : placer aux avant-postes des indigènes convertis, sérieux, sûrs, autant que possible instruits, en tous cas capables



d'enseigner les vérités élémentaires de l'Evangile à leurs compatriotes, capables de les pousser à renoncer à leurs pratiques idolâtres ; puis faire suivre ces ouvriers malhabiles, inexpérimentés souvent, par des missionnaires européens capables non seulement d'élargir le rayon des premières conquêtes mais, surtout, capables de travailler en profondeur, de travailler à faire de ces enfants dans la foi, des adultes pouvant se diriger et s'administrer eux mêmes.

Voici maintenant, malheureusement trop brièvement racontée, la suite des événements qui ont faits de J. Williams l'apôtre de la Polynésie et qui ont contribué à faire du XIX<sup>e</sup> siècle le grand siècle missionnaire.

**Les îles Hervey (ou îles Cook) : *Aitutaki, Rarotonga, Mangaia, Atiu, Mauké.***

La première tentative d'une mission dans ces îles fut faite en 1821 par les missionnaires Williams et Threlkeld, qui allèrent débarquer à Aitutaki, la plus considérable de ces îles, deux instituteurs de Raïatéa appelés Paumoane et Mataitai. Que firent ces deux chrétiens placés au milieu de ces îles païennes comme des brebis au milieu des loups ? Ils eurent bien de la peine à rendre attentifs aux choses qu'ils disaient les habitants d'Aitutaki, toujours occupés de guerres. Enfin, au bout de plusieurs mois, ils eurent le bonheur de faire impression sur eux. Le réveil commença dans le district de Tautu, où ils eurent une discussion avec un vieux



prêtre. Celui-ci leur soutenait que leur faux dieu, avait créé tous les pays de la terre, et d'abord l'île d'Aitutaki, qu'il avait formée en frappant ses mains l'une contre l'autre. Les missionnaires lui dirent qu'il n'en était point ainsi, et que Dieu seul, auquel appartenait la puissance de créer, avait créé cette île comme toutes les autres parties de la terre. Le prêtre répliqua alors que Te-erui (son dieu) était le premier homme ; les instituteurs lui demandèrent comment s'appelait son père ; il répondit « Ote-Tarewa. » — « Et Ote-Tarewa, d'où venait-il ? » — « De Hawaï » (ou îles Sandwich) — « Et Hawaï, demandèrent encore les deux instituteurs, où est elle située ? » — « Là-bas, répondit le grand prêtre » — Là dessus Paumoane et Mataitai lui parlèrent du Dieu vivant qui a créé toutes les choses, et qui n'a ni commencement ni fin. Chacun autour d'eux gardait un profond silence et quand un des assistants faisait du bruit, aussitôt les autres criaient tout d'une voix : « *Silence, soyons attentifs.* » Ils continuèrent alors leurs discours et parlèrent de la création, de la chute, de la charité de Dieu, qui avait tant aimé le monde qu'il lui avait donné son Fils unique, afin de le sauver. A l'ouïe de ces paroles, les insulaires s'écrièrent tous ensemble : « C'est la vérité, c'est la vérité, nous avons été jusqu'ici dans l'erreur ; » dès ce moment là plusieurs reçurent la parole qui leur fut prêchée.

Paumoane et Mataitai parcoururent alors successivement tous les districts de l'île, et bientôt ils eurent la joie de voir quelques jeunes gens, et entre autres



le fils du chef se déclarer pour l'Évangile. Ce jeune homme eut le courage de renverser publiquement l'autel sur lequel il faisait des offrandes aux faux dieux. Quoique le peuple cherchât à l'effrayer, en lui disant : « Tu mourras certainement, puisque tu as détruit l'autel des dieux, » il n'en tint aucun compte : « Je ne crains rien, disait-il, je ne m'inquiète plus de cet autel. » Son père s'irrita aussi contre lui, lui fit savoir que, s'il revenait à la maison, il l'immolerait aux dieux, mais tout cela n'ébranla pas la foi de ce jeune chrétien, qui demeura auprès des instituteurs indigènes, ses pères spirituels.

Peu à peu le nombre des convertis s'accrut, au point qu'en décembre 1822, le vœu général de tous les insulaires était l'abolition de l'idolâtrie. Le grand prêtre seul, regimbait encore et ne pouvait consentir à cette détermination. A la fin, il se rendit et envoya lui-même son fils pour renverser les idoles. Le dernier dimanche de cette année tout le peuple s'assembla, et après avoir entendu un discours énergique de la bouche d'un des prédicateurs indigènes tous coururent brûler les Maraës. Immédiatement on commença à bâtir un temple, et dès qu'il fut achevé, MM. Williams et Bourne arrivèrent de Raïatéa pour l'inaugurer, accompagnés de six nouveaux instituteurs.

Voici, fait par J. Williams lui-même, le récit de cette deuxième visite à Aitutaki. « Après cinq jours de navigation, nous atteignîmes Aitutaki. Nous



fûmes aussitôt entourés par une quantité de canots pleins d'hommes désireux de monter à bord de notre navire. Mais nous étions résolus de les tenir à distance tant que nous n'avions point vu le chef ou l'un des instituteurs, car s'il nous avaient été hostiles, ils auraient facilement pu capturer notre petite embarcation. Nous recevions cependant un accueil cordial de chacun de ceux qui nous approchaient ; quelques natifs s'écriaient : « Tout va bien maintenant à Aitutaki, la Bonne Parole de Dieu y a pris racine. » Quand ils virent que nous ne semblions pas ajouter foi à ce qu'ils disaient, les uns élevèrent leurs chapeaux en l'air, les autres leurs livres de lecture pour nous convaincre de la vérité de leurs assertions.

En approchant du campement, nous vîmes une perche surmontée d'un drapeau blanc destiné à nous faire savoir que les instituteurs vivaient encore.

Enfin nous fûmes accostés par le canot du chef. Nous apprîmes de Tébatî, l'un des premiers insulaires qui avaient embrassé l'Évangile, que les idoles et leurs temples avaient été brûlés, et que celles qui avaient échappées aux flammes étaient entre les mains des instituteurs ; de plus la profession du christianisme était si générale dans cette île qu'il n'y restait plus un seul idolâtre, on me dit également qu'une grande chapelle de plus de 200 pieds de long venait d'être construite, quelle était terminée, et qu'on n'attendait plus que mon arrivée pour en faire l'inauguration. Toutes ces nouvelles étaient pour nos cœurs aussi précieuses qu'inattendues.



Quand les instituteurs arrivèrent à bord ils nous confirmèrent tout ce qui nous avait été dit, ajoutant de plus, que le jour de repos était religieusement observé ; que non seulement on s'abstenait de tout travail, mais que la population entière, hommes, femmes et enfants, assistaient chaque dimanche au service divin, tandis que le culte domestique était célébré dans chaque famille d'un bout à l'autre de l'île. A l'ouïe de ces bonnes nouvelles, nos cœurs débordèrent de joie et de reconnaissance. Nous avions hâte d'aborder pour voir de nos propres yeux ce prodigieux changement. Les insulaires se réunirent en foule autour de notre canot qu'il fallut tirer à une assez grande distance. Leur conduite à cette occasion nous amusa et nous charma en même temps. Quelle différence avec les impressions que nous avait laissées notre première visite parmi eux. Les uns épelaient de longs mots, les autres répétaient des portions du catéchisme ou une prière, d'autres rendaient grâce à Dieu pour leur nourriture, d'autres encore chantaient quelques versets de cantiques, et tous en un mot, semblaient désireux de nous montrer les progrès qu'ils avaient faits dans la nouvelle religion..

Après nous nous rendîmes à la chapelle, spacieuse construction que nous contemplions avec délice ? Puis nous visitâmes la maison des instituteurs. C'est une sorte de grande chaumière très convenablement bâtie et divisée en cinq chambres. *Nous ne pûmes que les féliciter sincèrement de leur activité et du bon exemple qu'ils donnaient au peuple.* Des matériaux



pour l'érection de maisons semblables étaient réunis en divers endroits. Quelques unes étaient déjà bâties, d'autres en voie de construction. Les indigènes se fabriquent aussi des lits, ornés d'étoffe blanche pour imiter ceux des instituteurs. J'étais loin de m'attendre à de si *grands progrès accomplis dans un laps temps aussi court*. Il y avait à peine dix-huit mois que ce peuple était encore plongé dans toutes les horreurs du paganisme le plus sauvage, et maintenant je le retrouvais doux, docile, industriel et bon. Quelle admirable transformation... Je ne pouvais m'empêcher de me reporter à l'époque de ma première visite au milieu d'eux, alors que constamment en guerre les uns contre les autres, leur férocité allait jusqu'au cannibalisme, tandis que maintenant, d'un même accord ils ployaient ensemble les genoux pour adorer un Dieu de paix et d'amour. » (1)

1. Confirmation de la lettre de J. Williams par un navigateur anglais visitant Aitutaki à ce moment là : « Nous fûmes aussitôt visité par Mataitai l'un des instituteurs indigènes, qui m'invita à aller à terre avec lui... Nous abordâmes sur une excellente jetée en pierres de 600 pieds de long que les indigènes ont bâtie... Au moment où nous abordâmes, les indigènes se réunissaient pour le culte du vendredi soir. Mataitai m'y conduisit et me fit asseoir sur un siège près de la chaire. Je fus on ne peut plus étonné alors du spectacle que j'eus sous les yeux. Le toit du bâtiment qui est orné et proprement travaillé, est soutenu par un grand nombre de piliers parfaitement bien faits et d'une dimension convenable. La chapelle est planchée et garnie de bancs des deux côtés ; à l'extrémité est une chaire et devant est un pupitre pour le lecteur. Mille ou douze cents indigènes assistèrent au culte, tous revêtus de la tête aux pieds. Les femmes avaient la tête couverte de chapeaux de paille fabriqués par elles-mêmes (sans doute à l'école des femmes des instituteurs. ) Dès que Mataitai fut monté en chaire et eut donné le signal de la prière, toute l'assemblée sans exception se mit à genoux. Sa prière fut courte, mais remplie de sentiments pieux,



Après ces premiers succès remportés avec une rapidité inespérée par J. Williams lui-même, une expédition missionnaire fut organisée pour apporter l'Evangile aux autres îles du groupe. On partit d'abord à la recherche de Rarotonga, car plusieurs habitants de ces îles avaient déjà accepté le christianisme à Aitutaki et désiraient vivement rentrer chez eux pour annoncer l'Evangile à leurs compatriotes. Mais on navigua vainement dans la direction indiquée : Rarotonga ne se montra pas.

Le cap fut mis alors sur Mangaia. Là les insulaires prirent une attitude défiante. *Papeiha* l'excellent diacre de Raïatéa offrit de se rendre au milieu des insulaires. Le rivage était haut, inaccessible. Il se jeta à la mer, et il nagea à travers les vagues. Les indigènes l'attendaient, armés de frondes et de dards empoisonnés. Avant d'aborder, il exigea d'eux qu'ils déposassent les armes : ils le firent et le reçurent bien. De retour sur le bâtiment, il assura à ses amis qu'il n'y avait rien à craindre de ce peuple, et il fut arrêté que deux instituteurs indigènes s'établiraient dans l'île. Pourvus de quelques effets, ils descendirent

Après la prière il indiqua quelques versets d'un cantique dans la langue indigène, qui furent chantés par tous ces assistants debouts. Je n'avais jamais vu une réunion de natifs aussi décents dans leurs manières, aussi propres dans leur habillement, aussi recueillis dans leur attitude. Ils avaient les yeux fixés sur le pasteur avec un air d'intérêt et recueillaient avec avidité chaque parole qui sortait de sa bouche. Après avoir fait à l'assemblée une petite exhortation dans laquelle il y avait beaucoup de ferveur et de clarté, Mataitai fit encore une prière et le peuple se retira. Cf. *Journal des Missions* 1839.



dans le bateau avec leurs femmes ; les indigènes avaient repris leurs armes, et, immobiles sur le rivage ils attendaient les étrangers. A peine les virent-ils débarquer qu'ils s'emparèrent de leurs personnes et de leurs biens. Ils prirent une scie et la brisèrent, des débris ils se firent des ornements d'oreilles. Une boîte de chapeaux qui devaient être offerts aux femmes des chefs fut traînée dans l'eau. Les bois de lits furent détruits, chacun prenait son morceau et se sauvait en courant. On avait porté de l'huile de coco ; ils en brisèrent les vases, et ils s'en mirent tant sur la tête et dans leurs épais cheveux, qu'elle coulait tout le long de leur corps. Deux porcs furent mieux traités. Ces indigènes n'en avaient jamais vu auparavant : un chef se dépouilla de ses habits et les en revêtit, et les amena avec ce costume devant les dieux. Ils allaient faire un mauvais parti aux femmes des instituteurs quand un coup de canon tiré à bord du navire effraya les insulaires et les mit en fuite. Elles furent recueillies dans le canot ; pâles, défaites sans chapeau, mouillées, couvertes de boue, ayant à peine quelques lambeaux de chemise et de robe, elles offraient un aspect déplorable. Le généreux Papeïha avait souffert davantage encore, ayant le cou entouré d'un vêtement que les indigènes serraient pour l'étouffer, il aurait péri, s'il n'avait eu l'adresse de placer sa main entre sa gorge et le linge. Il parvint ainsi à se dégager et à se sauver. (1) Il fallut après cet échec, renoncer à laisser des catéchistes à Mangaïa.

1. Cf. Gill *Life in the southern Isles* p. 90 et suivantes.



Après cette double déception l'embarcation missionnaire cingla vers les îles plus petites de Mauké, de Mitiaro et d'Atiu, inconnues encore des Européens. Les indigènes saluèrent avec joie les catéchistes qui leur proposèrent de rester avec eux.

Cependant Williams ne pouvaient se résoudre à abandonner Rarotonga. De nouvelles informations furent prises sur sa situation ; mais les vents étaient contraires ! Le capitaine, craignant de voir manquer les vivres, exigea, un matin, le retour à Raïatéa. Williams demanda que l'on attendît jusqu'à huit heures, que la brume eût le temps de se lever et promit que, si à cette heure Rarotonga n'apparaissait pas à l'horizon, on interromprait les recherches. Quatre fois il fit monter un matelot indigène au sommet du mât sans résultat. Enfin, peu de minutes avant l'heure fixée par le capitaine, la vigie s'écria : « Voici, voici la terre que nous cherchons ! »

Les Rarotongans descendirent à terre avec Papeïha et furent fort bien reçus. Aussitôt un grand nombre d'indigènes s'étant rassemblés autour d'eux, à l'ombre des arbres du rivage, ils leur firent connaître le but de leur voyage, et leur racontèrent comment les habitants des diverses îles des environs avaient renoncé à l'idolâtrie de leurs pères et s'étaient sentis pressés de leur envoyer des instituteurs chrétiens pour demeurer avec eux dans leur île, et les instruire dans la connaissance du vrai Dieu. Quelques catéchistes avec leurs femmes allèrent tout de suite passer la nuit dans l'île. Mais le lendemain matin, ils revin-



rent tous dans un état plus pitoyable encore qu'après l'aventure de Mangaia ; ils avaient souffert ce que la plume se refuse à décrire. Le chef, Makéa, qui les avait engagés à rester, s'excusa, en attribuant la perfidie à l'un de ses rivaux. Il persistait à demander un catéchiste pour lui-même. L'indomptable Papeïha résolut de rester seul à Rarotonga. Il savait que Dieu est plus fort que les hommes, et il ne pouvait se décider à laisser sans berger les quelques Rarotongans chrétiens, convertis par son ministère à Aitutaki. (1)

En quelques mois ce remarquable instituteur pionnier eut organisé la victoire dans son nouveau champ de travail. « Dis-nous, mon ami, pourquoi tu es venu ici ? lui demandait-on » — J'y suis venu, afin de vous faire connaître le vrai Dieu. Je désire que comme les habitants des îles de la Société vous brûliez vos idoles de bois et que vous appreniez à adorer Jéhovah. » — « Quoi ! s'écria aussitôt la foule étonnée et comme saisie d'horreur, quoi ! brûler nos dieux ! quels dieux aurons-nous donc à leur place ? et que faire sans dieux ! »

Bientôt Papeïha commença à célébrer pour le petit troupeau qui l'avait accompagné, un service religieux le matin et le soir. Le premier dimanche déjà, vingt insulaires se joignirent à lui, parmi

1. « Aux premiers jours d'Août 1823, cinq semaines après avoir quitté la rade de Raïatéa, J. Williams y rentra. Son bateau était vide de catéchistes et rempli d'idoles. »



lesquels Davida, fils aîné du roi, qui devait devenir à son tour un fervent propagateur de l'Évangile parmi ses compatriotes de Mangaia.

Un jour que des prêtres païens offraient des sacrifices à leurs dieux, Papeïha animé d'un pieux courage perça la foule, se place en face de l'autel et des prêtres, et commence à démontrer à la foule la folie du culte qu'ils rendent à un morceau de bois façonné de leurs mains : « Où vit ton Dieu, lui cria-t-on ? » — « Le ciel est son trône et pourtant il remplit les cieux et la terre par sa présence, répondit Papeïha. »

Bientôt un prêtre païen vint le trouver pour lui faire connaître son désir de brûler son idole et aussi l'inquiétude qu'il avait que, s'il accomplissait ce projet, les dieux irrités contre lui, ne prissent le parti de lui ôter la vie. Le pieux instituteur le convainquit du contraire et le lendemain il vit le prêtre revenir, suivi d'une foule d'indigènes, apportant sur ses épaules le faux dieu qu'il avait l'intention de livrer aux flammes. Alors l'idole de bois fut mise en morceaux. Quand les indigènes virent leur dieu décapité, saisis d'épouvante ils s'enfuirent ; les nouveaux convertis eux-mêmes, gagnés par la terreur générale cherchèrent un refuge dans les bois. Mais rougissant bientôt de leur effroi, ils revinrent sur leurs pas, et il suffit de quelques instants pour consumer, sous leurs yeux, dans les flammes, la première idole de Rarotonga.

Quand le peuple vit l'impuissance de ses dieux,



quatre autres dieux de bois furent également jetés dans les flammes.

Le roi Makéa (1) fut l'un des derniers chefs qui se décidèrent à renoncer à l'idolâtrie. Longtemps il se constitua le défenseur de la grande déesse Rangatira à laquelle il était habitué à rendre un culte. Mais touché un jour par la visite de quelques membres de l'Eglise, il se fit chrétien. « De fier et arrogant il devint soumis comme un agneau. »

Avant de passer dans d'autres archipels pour y voir les mêmes heureux résultats de la collaboration des instituteurs indigènes avec Williams, il nous reste à retourner à Mangaia, pour y assister à la victoire remportée par Davida et Tière sur cette population sauvage et hostile au christianisme.

Après la tragique aventure survenue à Papeiha et à ses courageux amis, une épidémie vint dévaster l'île. Les naturels y avaient vu un châtement du « Dieu des étrangers » et avaient fait le vœu de ne plus repousser les serviteurs qui viendraient chez eux de sa part. Ce fut à ce moment même que les deux évangélistes indigènes abordèrent à Mangaia. Malgré les premières bonnes résolutions des insulaires, ils furent souvent troublés dans leurs cultes par les danses et les orgies des cannibales. Bientôt même, leurs vies furent en danger. Mais l'évènement qui devait ouvrir l'île à l'Evangile se préparait. Medua-

1. Voir sa biographie dans *Journal des Missions* 1843 p. 231. Cf aussi Prout J. Williams p. 207, 211, 242, 255. 320, 323.



arutoa, le roi, d'abord timide et tremblant à la pensée de ses compatriotes idolâtres, se glissait furtivement chaque soir dans la hutte qu'habitaient les deux évangélistes et avec avidité, il les interrogeait sur cette « nouvelle chose » qu'ils étaient chargés d'annoncer. Un jour il leur demanda ce qu'il devait faire. Ils lui dirent qu'il fallait abandonner les rites idolâtres, s'éloigner à jamais des Maraës et couper ses cheveux. (1) Là dessus Meduaarutoa, avec une promptitude et une énergie de décision qui n'ont cessé de le caractériser depuis, se mit à genoux, pria Davida de lui couper les cheveux et ne voulut pas sortir de la hutte avant que cette opération eût été terminée, chose peu importante en apparence, mais qui en réalité était une des preuves les plus éclatantes que le jeune chef put alors donner de sa sincérité. Lorsque, après avoir ainsi fait le sacrifice de cet ornement, le jeune chef se présenta devant ses amis et ses parents, de violents reproches et d'affreuses malédictions furent prononcés contre lui. On complota même de le tuer et ce fut à des circonstances toutes providentielles qu'il dut de ne pas être victime de ces ressentiments. (2)

1. A cette époque les idolâtres de Mangaia attachaient à leur chevelure des idées superstitieuses et mettaient leur gloire à la porter très longue et à lui donner les plus grands soins. Celle de Meduaarutoa avait près de 90 centimètres de long.

2. Meduaarutoa devint diacre ; chaque année les produits d'une partie considérable de son champ furent toujours consacrés à diverses œuvres chrétiennes. Il mourut en disant : « Je sais en qui j'ai cru » *Journal des Missions* 1854 p. 116.



Grâce à cet exemple et au zèle ardent des deux évangélistes, les naturels se détachèrent peu à peu de leurs coutumes païennes. Alors Davida (1) redoubla d'énergie. On le vit aller hardiment devant les idoles, les renverser de ses propres mains et, sur leurs autels brisés, prêcher à la foule stupéfaite de tant d'audace, le Dieu Vivant ! qu'il était chargé de faire connaître. Ce fut ainsi que ce vaillant travailleur secondé à diverses reprises par dix autres évangélistes indigènes, défricha ce champ où une si abondante moisson devait mûrir quelques années après.

Tel est le dernier épisode de la période héroïque de la conquête des îles Hervey par ces hommes de foi et de courage qui eurent l'honneur et le privilège d'être placés aux avant-postes de l'armée du Christ dans les îles de la mer du Sud.

#### **Les Iles Tonga. (20.000 habitants).**

Nous connaissons déjà cet archipel. Nous y avons assisté aux souffrances, au martyr et au départ définitif des missionnaires déposés sur cette île par *le Duff* en 1797. Les tristes expériences faites par les messagers de l'Evangile sur ces rivages inhospitaliers, retardèrent de près de vingt-cinq ans la conversion de ces indigènes à la foi chrétienne. En 1822, un missionnaire méthodiste, M. Lawry, avait fait un nouvel essai, mais au bout de dix-huit mois de séjour à Tonga-

1. Tière mourut après deux années d'activités à Mangaia laissant Davida seul à l'œuvre.



tabou, le peu de succès de sa prédication et une maladie de sa femme, le décidèrent à abandonner l'île.

Ce fut aux instituteurs indigènes des îles de la Société que fut réservé le grand honneur de prendre d'assaut cette place forte du paganisme qui avait déjà fait capituler deux expéditions dirigées par des missionnaires blancs.

En 1825 deux évangélistes tahitiens, qui se rendaient aux îles Fidji, furent retenus par le roi de Tongatabou. Nous n'avons que peu de renseignements sur ce que fut l'activité de ces deux chrétiens indigènes dans ce nouveau champ d'évangélisation. Les résultats obtenus par eux nous disent cependant qu'ils furent fidèles et courageux. Ils firent connaître au roi la merveilleuse transformation de Tahiti, et le gagnèrent par leurs discours, si bien qu'il fit aussitôt construire une chapelle où bientôt trois cents personnes suivirent le culte chrétien présidé par les Tahitiens.

Les missionnaires wesleyens, instruits de ce qui se passait décidèrent de continuer l'œuvre commencée et dès l'année 1827 quatre d'entre eux s'étaient établis dans différentes parties de Tongatabou (1)

Les catéchistes tahitiens leur confièrent volontiers l'œuvre, déjà prospère, qu'ils avaient entreprise. Ces nouveaux venus durent encore traverser de longs mois de persécutions. Mais malgré tout, l'œuvre de Dieu progressait dans l'archipel des Tonga, les écoles

1. Se sont MM. Thomas, Hutchinson, Turner et Cross.



et les Eglises se multipliaient et les îles voisines demandaient des missionnaires.

A Tonga, comme dans les archipels de la Société et des Hervey la victoire de l'Evangile fut le résultat des efforts persévérants d'humbles ouvriers indigènes. Voici une lettre significative écrite par l'un d'eux à son missionnaire appelé pour quelque temps loin de son champ de travail :

« Mon cher ami,

« Paix soit avec vous de la part de Jésus-Christ notre Seigneur. J'ai reçu la lettre que vous m'avez envoyée. Je l'ai lue. Les questions que vous m'adressez sur ce que nous faisons ici sont justes et convenables. Quatre personnes appartenant à la famille royale de Tonga ont embrassé l'Evangile. Elles demeurent avec nous. *Vous savez que la Parole de Dieu n'est pas embarrassée pour faire des progrès. C'est au Seigneur lui-même à la faire prospérer. Vous nous exhortez à ne pas être paresseux, mais actifs et diligents. J'espère que nous cherchons à l'être. Nous ne cessons de prier avec persévérance, quoique nous soyons placés sous la gueule du serpent sauvage. Souvenez-vous de nous et venez nous voir, afin que nous puissions nous entretenir ensemble. La paix soit avec vous.* » (1) Nous comprenons dès lors que des hommes d'une telle foi aient pu gagner la confiance de leurs compatriotes, et les faire naître à une vie

1. Cf. *Journal des Missions*, 1828, p. 260.



nouvelle fondée en Christ. Voici une information reçue d'un contre-maître de navire qui avait jeté l'ancre précisément au lieu où résident les instituteurs tahitiens.

« Le chef Papou a embrassé le christianisme et demeure ferme dans sa foi, malgré les railleries et les menaces de ses compatriotes. Deux chefs lui demandaient un jour pourquoi il avait cru à ce que lui avaient dit deux hommes de la même couleur que lui, ajoutant que si du moins il avait été instruit par des blancs, il serait plus excusable de s'être laissé aller à cette nouvelle doctrine. Il répondit : « Quoique leur peau soit brune, leurs cœurs sont blancs. La Parole qu'ils m'ont enseignée est bonne, je ne veux pas forcer mes sujets à m'imiter ; ils pourront faire ce qu'ils voudront ; pour moi, je suis décidé, quoiqu'il m'en puisse coûter, à retenir ferme la bonne Parole. » (1)

Le même chef dit à un missionnaire wesleyen qui venait d'aborder à Tongatabou : « Je vous invite à venir et à fixer votre demeure chez nous et à nous instruire. Ne pensez pas que nous voulions convoiter votre propriété ; vous pouvez laisser ce qui vous appartient à bord du vaisseau, et le renvoyer dans votre patrie ; car nous vous bâtirons une maison, nous vous donnerons de la nourriture et nous vous fournirons tout ce qui est nécessaire à votre habillement. » (2)

1. Cf. *Journal des Missions* 1828 p. 259-260.

2. *Journal des missions* 1828 p. 260



Peu à peu la nouvelle religion gagnait des adeptes dans les districts et les îles les plus diverses du groupe des Tonga. Là où les chefs et les princes furent hostiles à l'Évangile, les sujets confessèrent publiquement leur foi et furent bannis. « Revenez et je vous rendrai vos femmes et vos biens » leur fit dire le roi. « Nous rentrerons, répondirent-ils, s'il nous est permis de prier Dieu ; car le christianisme nous est plus cher que nos femmes et que nos biens, » et ils restèrent en exil. Les prêtres païens eux aussi abandonnèrent le culte des idoles pour adorer le grand Dieu des chrétiens. En quelques années l'idolâtrie eut perdu ses principaux soutiens, car les quelques vieux chefs obstinés qui s'efforçaient d'en relever les débris, constatèrent bien vite que leur travail était vain, que malgré tout l'édifice croulait et que le meilleur parti à prendre était de se joindre au nombre toujours croissant des adorateurs de Jéhovah !

Dès les débuts de la christianisation des îles Tonga apparut une belle et noble figure de chef, celle du pieux et sage roi George qui fut pour le restant de sa vie le principal missionnaire parmi son peuple.

Ce jeune prince avait eu quelquefois l'occasion de venir assister au culte présidé dans une île différente de la sienne, par les instituteurs tahitiens. Il y apprit à connaître la vérité chrétienne et elle fit une telle impression sur lui qu'il abandonna les idoles, se mit à sanctifier le dimanche et chargea un matelot anglais de présider le service chrétien dans une chapelle qu'il avait fait construire. Il aurait bien voulu avoir



un missionnaire blanc, mais aucun ne put abandonner son poste pour le suivre. Très irrité de ce qu'on n'avait pu lui offrir qu'un prédicateur indigène il rentrait dans son île quand une tempête faillit lui faire perdre la vie. Alors il pensa que la colère de Dieu s'appesantissait sur lui parce qu'il avait méprisé les serviteurs du dieu des chrétiens, aussi il revint humblement à Tongatabou demander le catéchiste qu'il avait dédaigné.

Le roi se mit courageusement à son école. Ses progrès furent rapides. Un an après un missionnaire européen put venir se fixer auprès de lui, compléter ses connaissances et faire de cet ancien chef sauvage un prédicateur distingué de l'Évangile, capable d'électriser ses gens pour Christ. Voici un aperçu de sa prédication : un jour il monta sur l'estrade avec l'une des anciennes idoles qu'il adorait jadis. — Puis montrant ce souvenir de l'antique idolâtrie, il s'écria : « Voilà pourtant ce que nous adorions ma famille et moi ! » Alors étendant ses deux mains il fit remarquer à son auditoire que les deux dernières phalanges du petit doigt manquaient à l'une et à l'autre, et il ajouta : « C'est mon père qui avait coupé ces doigts pour les offrir à ce misérable objet » (1)..

1. Pour apaiser le Dieu irrité, la famille affligée devait offrir le petit doigt de l'un de ses enfants.

Voici comment avait lieu la cérémonie. Pour apaiser la colère présumée d'un chef auquel on attribuait la maladie, on coupait séance tenante le petit doigt de la main droite de l'enfant puis on l'arrosait de son propre sang. Après cela, on l'emmenait à la tombe du chef. Le prêtre évoquait l'ombre du défunt et lui adressait la prière suivante : « Finantaéiloa nous voici devant



Qu'on juge de l'effet produit par ces simples paroles sur une assemblée encore à demi païenne.

Comme guerrier, le roi George se distingua toujours par ses lumières et par ses sentiments d'humanité. « Vivez » dit-il un jour à des ennemis qui s'étaient révoltés contre lui et, qu'il avait vaincus sans répandre de sang. Et il ajouta : « le seul que vous deviez bénir et remercier c'est Jéhovah ; c'est lui qui m'a inspiré cette manière d'agir à votre égard ; sans l'Evangile chacun de vous eût infailliblement péri. » Ainsi grâciés, ces gens, comme autrefois à Tahiti, exprimèrent immédiatement, le désir de prendre part au culte de famille qui se célébrait au camp du roi George avec la plus grande régularité, et pour la première fois, on les vit alors, plier les genoux aux pieds de Jéhovah ! « Le roi a tué tous nos cœurs » disait, plusieurs années après, avec des larmes aux yeux, l'un des anciens chefs de cette bande rebelle en racontant le fait à son missionnaire.

Dès lors la conquête de l'archipel de Tonga était définitivement assurée au christianisme et la disparition totale de la sauvagerie païenne aussi bien que l'organisation définitive des églises tonganes n'était plus qu'une question de quelques mois, ou tout au plus de quelques années.

toi. Si tu as quelque sujet de colère contre nous, montre toi miséricordieux à notre égard. » Pendant ce temps la main ensanglantée du pauvre petit garçon était maintenue en l'air jusqu'à ce que le prêtre ait obtenue une réponse au nom du chef irrité.

Cf. *journal des missions* 1877 p. 160,



Il restait maintenant aux chrétiens indigènes de Tahiti, et à leur chef J. Williams, à ajouter la perle la plus fine à leur couronne missionnaire. Cette perle, ce joyaux précieux des missions tahitiennes, et aussi des missions européennes en général, devait être l'archipel des Samoa après son passage au christianisme.

**Les îles Samoa. — (35.000 habitants)**

Depuis longtemps Williams projetait d'aller, avec une bonne escorte d'évangélistes indigènes, aborder dans ce groupe d'îles qu'il considérait comme l'un des principaux points stratégiques de la marche en avant des armées du Christ parmi les îles des Mers du Sud. Mais chaque fois qu'il avait fait part de ce projet à Madame Williams, celle-ci avait cherché à l'en détourner, en lui représentant toutes les difficultés et tous les périls d'une telle entreprise. Quelques mois après, Madame Williams, tomba très gravement malade. Elle fut miraculeusement conservée à l'affection de son mari. Dès qu'elle eut repris quelques forces, elle lui dit : « mon ami, je crains que l'opposition que j'ai mise à l'exécution de votre projet ne soit peut-être l'une des causes qui m'ont attiré cette sévère visitation. Je ne mets plus aucun obstacle à l'accomplissement de votre dessein ; et si vous êtes toujours décidé à vous rendre chez les Samoens, je vous y accompagnerai de mes prières..... »

Williams se mit aussitôt à construire le vaisseau qui devait l'emporter vers les rivages de Samoa. N'ayant



avec lui, ni outil, ni forge, ni aides expérimentés, il déploya tant d'ingéniosité et d'adresse, qu'un an après « *le Messenger de la Paix* » faisait voile vers les Samoa, emportant sur lui, Williams, un chef samoen et toute une phalange de pionniers indigènes, bien décidés à faire leur devoir de chrétiens aux différents postes qui leur seraient désignés. Le chef samoen, qui connaissait les gens de son pays, rendait perplexes les membres de cette expédition : « Je crains l'influence d'un nommé Tamafainga, disait-il, grand ennemi de toute innovation, et qui d'un mot, peut renverser toute notre entreprise. » Williams le pria de s'expliquer sur le compte de cet indigène et le chef ajouta : « c'est un homme en qui habite l'esprit des dieux ; il est la terreur de tous les habitants, et personne n'osera écouter vos instructions, s'il lui prend fantaisie de les interdire. »

Cependant l'on approchait du rivage : les insulaires dans leurs canots arrivaient en foule, et entouraient le navire. Favéa (le chef), heureux de revoir ses compatriotes, leur adressa plusieurs questions, et se hasarda à leur demander : « que fait Tamafainga ! » — « Il est mort, lui crièrent aussitôt les indigènes avec l'expression d'une joie visible, il est mort ; il y a dix jours que nous l'avons tué. » Favéa se précipita alors vers M. Williams, en lui disant : « le diable est mort, le diable est mort. » — « Comment le diable est mort ? » — « Oui, ajouta le chef, le seul obstacle que je redoutais est écarté ; Tamafainga n'est plus, et aucun prêtre n'a encore été nommé pour lui suc-



céder.... » La petite troupe ne put qu'admirer et adorer les voies de la Providence du Seigneur, qui les amenait aux Samoa, dans des conditions aussi favorables. (1-2)

L'île où ils abordaient était Sawaii. Détail à retenir pendant que missionnaires et évangélistes indigènes étaient occupés à débarquer, ils aperçurent sur le rivage opposé, les montagnes couvertes de tourbillons de flammes et de fumée. Cet incendie suivait la guerre, ce feu dévorait les habitations des vaincus et consumait leurs cadavres, et les tourbillons sinistres qui allaient se perdre dans les nues étaient le symbole de tout un passé qui prenait fin. Des jours nouveaux se levaient pour ces îles avec l'arrivée du « *Messenger de la Paix* » ; « L'orient d'en haut les visitait. »

Williams ne perdit pas de temps pour organiser la petite troupe d'évangélistes au sein de cette population inconnue et sauvage. La première démarche qui

1. Ce fut Favéa qui fit les présentations : « Regardez ces étrangers qui sont venus chez vous, dit-il à ses compatriotes ; leurs têtes sont couvertes et les vôtres sont exposés à la pluie et à l'ardeur du soleil. Leurs corps sont enveloppés dans de beaux habits, et vous n'avez que des feuilles pour couvrir votre nudité. Leurs pieds sont chaussés et vous, vous courez comme des chiens. »

« Les insulaires, dit J. Williams, étaient tout yeux et tout oreilles ; ils se mirent à examiner de près chaque partie de notre habillement, et l'un d'eux poussa la hardiesse jusqu'à m'ôter mes souliers, ce que je lui permis volontiers. Quand il vit mes bas, il s'écria tout étonné : quelles singulières gens que ces étrangers ! ils n'ont point d'ongles aux pieds !... ils nous fallut tirer bas et souliers pour les soumettre au plus scrupuleux examen. » *Journal des Missions* 1838 p. 200.

2. Débuts aux îles Samoa : Cf. *Prout Vie de J. Williams* p. 231 et suiv.



s'imposait était de trouver dans cette île un chef qui consentit, non pas encore à se faire chrétien, mais seulement à protéger ceux qui resteraient auprès de lui pour instruire son peuple. Malietoa, le principal chef, fut mandé. Il se rendit, sans hésiter, au lieu qui lui avait été fixé. « C'était, dit Williams, un vieux guerrier de soixante-cinq ans environ, qui avait de la dignité dans le port et dans la figure... Comme il faisait très froid, et que ce vieillard était nu, les missionnaires placèrent sur ses épaules un manteau tahitien, attention qui parut lui causer un grand plaisir. Il témoigna de la satisfaction au sujet de la visite des missionnaires, et approuva leur intention.

Le lendemain matin Williams alla rendre visite à Malietoa. Il fut très bien reçu par lui et par tout le peuple de cette île. Quelques présents furent échangés ; alors avec instance le vieux chef demanda qu'au moins quatre instituteurs se fixassent dans son district pour instruire son peuple (Upolu) dans la religion chrétienne. Cette demande lui fut accordée avec empressement et, de plus, quatre autres instituteurs purent être confiés à Tumalelanschi, jeune frère de Malietoa.

Là-dessus, après avoir recommandé à la grâce de Dieu les chrétiens de Raïatéa qu'il laissait dans les îles Samoa, Williams repartit.

L'activité de ces humbles évangélistes fut prodigieuse. Livrés à eux-mêmes, sans chef à leur côté pour les pousser à l'action, sans guide et sans conseiller eu-



ropéen pour les diriger dans les circonstances délicates de leur dur ministère, n'ayant pour les seconder que des connaissances très imparfaites, ne sachant sûrement qu'une seule chose, c'est que Jésus était mort dix-neuf siècles auparavant pour sauver tous les hommes des îles des mers du Sud de leurs péchés et leur donner à eux aussi la Vie Eternelle, ils allèrent d'île en île, de district en district et de village en village, annonçant partout la « nouvelle religion » par leurs paroles et surtout par leurs vies. Quelle histoire captivante nous pourrions sûrement écrire s'il nous était donné de connaître tous les détails de toutes ces existences entièrement consacrées à proclamer le nom de Jésus dans ces régions qui nous paraissent être « les extrémités de la terre ! »

Au bout de deux ans de travail, Williams revint à Samoa. Qu'allait-il y trouver ? des serviteurs infidèles ? des talents enfouis dans la terre ? ou bien une œuvre commencée, un champ ensemencé, une église fondée ?

Laissons Williams nous exposer lui-même l'état où il trouva ces îles et avec lui faisons le tour des différentes stations qui venaient d'être établies dans cet archipel : « La première île qui s'offrit sur notre route fut celle de *Manua*, (1) où l'on sait qu'à notre premier voyage nous avons laissé nos catéchistes indigènes. Comme nous approchions du rivage, un

1. Cf. W. Murray « *Forty Years Mission Work in Polynesia* » Nisbet et C<sup>e</sup> 71.



canot rempli d'indigènes s'avança vers nous. Lorsqu'ils furent à portée de la voix, ils s'écrièrent : « Nous sommes *filis de la Parole* ; nous attendons un *vaisseau de religion* qui doit nous apporter certains gens que l'on appelle missionnaires et qui doivent nous parler de Jésus-Christ. Votre vaisseau est-il celui que nous attendons?... » C'était une manière de nous aborder bien réjouissante pour nous... Quand ils surent que notre vaisseau était un *vaisseau de religion*, ils témoignèrent hautement leur joie..... Puis, leur première question fut : « Avez-vous un missionnaire pour nous ? » Nous fûmes à notre grand regret obligés de leur répondre que non, et de leur dire que nous n'avions avec nous qu'un seul missionnaire destiné à l'île de Manono ; cette réponse les attrista beaucoup et il fallut leur promettre de leur en envoyer un, le plus tôt possible. »

De là « *Le messenger de la Paix* » se dirigea sur *Tutuilla* (1). « Nous trouvâmes là, continue Williams un indigène qui se présenta à nous, comme *filis de la Parole*. Il nous apprit qu'il y avait dans son district une cinquantaine d'habitants qui avaient embrassé le christianisme et bâti une maison de prières et qui attendaient avec impatience mon arrivée. M'étant décidé sur le champ à visiter l'endroit, nous nous approchâmes du rivage dans un petit canot. Mais, comme les insulaires qui couvraient la côte avaient un air rébarbatif et ne m'inspirait aucune

1 Cf W. Murray « *Forty Years.....* » p. 49, 54, 56, 84.



confiance, je dis à mes rameurs de cesser de ramer et de se mettre à genoux avec moi pour prier, ce que j'ai l'habitude de faire, quand je me trouve dans quelque danger. Le chef, qui, le premier, était monté à bord de notre bâtiment, remarqua notre inquiétude, sauta aussitôt dans l'eau, saisit avec force la chaloupe et me dit : « Fils, ne veux-tu pas venir à terre et visiter notre pays ? » Je lui répondis : « Je ne sais si je dois me fier à vous, car on m'a dit que vous êtes un peuple très sauvage, et que vous avez dernièrement volé deux esquifs » — « Nous ne sommes plus sauvages, répliqua-t-il aussitôt ; nous sommes chrétiens ? » — « Vous, chrétiens ? qui vous a donc instruits dans le christianisme ? » — « Un grand chef du pays des blancs, continua-t-il, nommé Williams est venu à Sawaii, il y a vingt mois ; il y a laissé quelques *tama fai lotou* (ouvriers de la religion) ; et plusieurs de nos gens qui se trouvaient là-bas, sont revenus chez nous et ont instruit leurs amis, dont quelques-uns sont devenus *fils de la Parole*. Les voici sur le rivage ; ne les aperçois-tu pas ? — En effet, je remarquai à l'ombre de gros arbres, cinquante personnes environ, qui s'y étaient rassemblées et qui se tenaient séparées des indigènes qui étaient sur le rivage. Chacune d'elle portait un mouchoir blanc lié autour du bras. Je demandai au chef ce que signifiait ce mouchoir. Il me répondit : « Ce sont des chrétiens et ce signe est destiné à les distinguer de leurs compatriotes païens ; ils attendent tous l'arrivée de Williams » — Et bien ! lui dis-je, c'est moi ; il y a vingt mois environ, que j'ai conduit



*les premiers ouvriers de la religion à Sawaii.* » —

A peine eut-il entendu ce mot, qu'il fit un signe à la petite troupe qui se tenait sur le rivage et à l'instant ceux-ci se précipitèrent en courant dans la mer, et tirèrent ma chaloupe sur la grève. Après quelques salutations amicales, je fus curieux de savoir qui les avait instruits dans le christianisme, sur quoi l'un d'entre eux répondit qu'il avait passé quelque temps auprès des instituteurs de Sawaii et que, de retour chez ses compatriotes, il s'était efforcé de répandre parmi eux le peu de connaissances qu'il avait acquises.

Notre église est là-bas, ne la vois-tu pas ? En effet, j'aperçus, à travers les rameaux des bananiers et des arbres à pain, une hutte qui pouvait contenir une centaine de personnes. « Qui a célébré le service le dimanche ? continuai-je » — « Moi » répondit le même indigène. — « Et qui t'a instruit pour cela ? » — « Comment ! reprit-il, ne vois-tu pas ce petit canot, près du tien ? il m'appartient ; chaque semaine je m'en sers pour aller trouver les instituteurs là-bas, *je fais auprès d'eux ma petite provision de connaissances, qu'à mon retour je distribue parmi mes compatriotes ;* puis quand elle est épuisée, je me rembarque dans mon canot et je vais en chercher davantage. (1) Mais, maintenant que tu es venu, toi

1. Un fait semblable se produisait en même temps dans l'île de Sawaii. C'était une femme cette fois-ci qui, ayant passé quelque temps dans la station de l'évangéliste indigène, et s'y étant montrée très assidue à l'instruction, était retournée quelque temps après dans son village à plusieurs kilomètres de distance. Là elle avait réuni les femmes du dis-



que nous attendons depuis si longtemps, donne nous un homme qui soit *plein de religion*. Où as-tu donc mis l'instituteur que tu nous as promis ? » Il fallut alors lui avouer que le vaisseau n'avait à bord aucun missionnaire pour Tutuilla. A cette nouvelle l'indigène se mit à pleurer ; et on eut toutes les peines du monde à le consoler, car il s'était imaginé que le bâtiment était plein de missionnaires. » (1)

A Upolu, que Williams visita après Tutuilla, il trouva le même désir de posséder la parole de Dieu et des missionnaires. Deux ou trois cents personnes s'y étaient déjà annoncées comme voulant embrasser le christianisme.

D'Upolu, le *Messager de la Paix* cingla vers Manono, où il devait s'arrêter pour débarquer le missionnaire indigène Teava et sa femme, qui devaient être présentés au roi Matétau. Le prince Samoen n'avait pas attendu pour recevoir son instituteur, que celui-ci eût mis pied à terre dans son île ; mais il était allé à sa rencontre, sur le bâtiment, et après s'être assuré que c'était bien lui, il s'était précipité dans la mer et avait nagé en toute hâte vers le rivage

strict pour les engager à renoncer au paganisme et elle y avait réussi. Elle présidait elle-même le service. Quand sa petite provision de connaissances était épuisée, elle revenait chercher auprès de l'instituteur de nouvelles instructions dont elle allait ensuite faire part à ses amis.

Cf. *journal des missions* 1838 p. 270.

1. La baie où se passa cette scène était précisément celle où en 1788 La Pérouse et ses compagnons furent massacrés par deux cents indigènes armés de massues et de pierres, et qui avait été appelée pour cela la *baie du Massacre*.



pour annoncer cette bonne nouvelle à son peuple. M. Williams visita la station où se trouvaient les instituteurs qu'il y avait laissés, lors de son premier voyage. Ceux-ci n'avaient pas perdu leur temps pendant les vingt mois qui s'étaient écoulés depuis lors ; *les chefs les plus considérables et presque tous les habitants avaient embrassé le christianisme ; une chapelle pouvant contenir sept cents auditeurs avait été bâtie et était pleine chaque dimanche. De plus, de Manono, l'Evangile s'était répandu dans plus de trente villages de Sawaii et d'Upolu.*

Aussitôt, une assemblée générale du peuple fut convoquée ; Malietoa y fut invité, et Williams y conduisit avec lui un chef de Rarotonga, converti au christianisme, nommé Makéa, qu'il se proposait de présenter à l'assemblée, comme une preuve vivante des progrès du christianisme dans l'Océanie : « nous jouissons maintenant, dit ce chef chrétien, d'un bonheur que nos pères n'ont pas connu. Nos guerres cruelles ont pris fin ; nos maisons sont devenues des habitations de paix ; nos propriétés s'accroissent ; nos connaissances augmentent, nous possédons des livres dans notre propre langue, nos enfants peuvent lire ; et, avant tout, nous avons appris à connaître le vrai Dieu et le chemin du salut par son Fils, Jésus-Christ. » Il termina par un appel pressant, adressé au chef et au peuple, pour les déterminer à embrasser définitivement l'Evangile le seul fondement de la paix et du bonheur des peuples. « Sans la Parole de Jéhovah, ajouta-t-il, je serais encore un sauvage



païen. » Ce discours fit une profonde impression sur l'assemblée. « Nous sommes d'accord, » s'écria alors Malietoa ; et il ajouta : « Nous voulons tous devenir chrétiens... amène-nous, le plus tôt possible autant de missionnaires que tu le pourras. »

Telle est l'histoire des jours héroïques de la mission aux îles Samoa. Deux années avaient suffi pour faire de cet archipel, que Williams et sa petite troupe avaient trouvé encore ravagé par les horreurs de la guerre et du cannibalisme, une terre chrétienne.

Voici le témoignage d'un navigateur suédois qui nous confirmera qu'un immense changement s'était produit dans ces îles grâce à l'influence de l'Évangile : « Lors de mon dernier voyage, dit-il à l'un des secrétaires de la Société des Missions de Londres, j'avais touché à une des îles du groupe de Samoa ; mais j'y trouvai un peuple si féroce, si hostile, que je craignis de débarquer, et que je m'éloignai avec plaisir de leur rivage. A mon second voyage, les indigènes me reçurent avec affection, trafiquèrent honorablement avec moi, et je sentais que ma personne et mes biens étaient en complète sûreté entre leurs mains. Dans l'intervalle, vos missionnaires avaient visité ces îles, et c'est à leur influence que je dus et ma sûreté et mon succès. » (1)

1. Cf. *Journal des Missions*. 1848 p. 35.



### III. Troisième étape ou : les Hervey, les Tonga et les Samoa missionnaires à leur tour.

Le même phénomène que nous, avons vu se produire à Tahiti après l'évangélisation de cet archipel, se produisit dans toutes les îles de la Polynésie à mesure qu'elles devenaient chrétiennes. Aucune ne garda pour elle seule le trésor reçu, toutes se préoccupèrent aussitôt de faire fructifier le talent précieux qui leur avait été confié et communiquèrent à leurs sœurs, souvent très éloignées, la Bonne Nouvelle qu'elles venaient d'apprendre. Le grain de sénévé semé à Tahiti au plus fort de l'orage, avait donc poussé, et était en train de devenir un arbre vigoureux dont les rameaux allaient bientôt couvrir de leur ombre bienfaisante toutes les îles du Pacifique.

C'est qu'en effet la nouvelle des changements si radicaux et si heureux apportés dans toutes les tribus devenues chrétiennes s'était répandue d'île en île comme une traînée de poudre. Aussi tous les malheureux qui croupissaient encore dans les ténèbres de la sauvagerie et du paganisme s'écriaient, à l'ouïe des choses merveilleuses qui leur étaient racontées : « Nous aussi nous voulons brûler nos idoles, renoncer à notre passé de honte et de carnage ; nous voulons devenir chrétiens et adorer le vrai Dieu ». « Partout où nous avons abordé, dit M. S. Henry, capitaine du *Suapper*, au missionnaire Turner, partout la première



demande que nous aient adressée les indigènes a été celle-ci : « Avez-vous des missionnaires ? » Dans quelques endroits, les naturels sont devenus *importuns* à force de supplications, et ont même paru courroucés de ce qu'un bâtiment avait abordé chez eux sans leur amener de messagers du vrai Dieu. Les indigènes d'une autre île où aucun missionnaire n'a encore mis le pied, ont déjà élevé une chapelle, dans la ferme attente qu'un instituteur chrétien viendra bientôt se fixer parmi eux. Il y a plus, les naturels de l'une des îles Hawaï, sont parvenus à déterminer un marin à devenir leur maître d'école et leur prédicateur. Cet homme leur apprend à lire et à écrire sur le sable et tient le dimanche un service de prière dans la chapelle.... Les indigènes ne se contentent pas des heures régulières fixées pour les leçons, mais ils sont continuellement auprès de leur maître pour lui demander de l'instruction.... Ils ont mis de côté leurs idoles et adorent Jéhovah selon leurs faibles connaissances..... » (1)

C'était donc sur une terre aride et desséchée que l'Evangile allait être prêché. Quoi d'étonnant qu'en présence de ces multitudes altérées de civilisation et de Vie les « ouvriers de religion » aient toujours été en trop petit nombre et que des appels aussi pressants que celui-ci aient pu être écrits à maintes reprises : « Il nous faudrait au moins douze missionnaires de plus, écrivait M. Royce des Fidji... Avec le

1, Cf. *Journal des missions* 1830 p. 57 et 59



personnel que nous avons, il est impossible de visiter tous les villages qui sont devenus chrétiens... Nous craignons que les catholiques (qui sont à l'œuvre dans le pays) ne se prévalent de notre faiblesse.... » (1)

Et maintenant, sans plus ample préambule, passons aux faits.

(A) *L'œuvre missionnaire des îles Hervey* (2)

Quelques naturels des îles **Manahiki** (nord-ouest des îles de la Société) ayant témoigné le désir d'être instruits dans la doctrine du christianisme, deux évangélistes indigènes de Rarotonga s'offrirent et partirent. (3) Pendant 15 mois on resta sans nouvelles de ces hardis pionniers. Enfin l'Eglise de Rarotonga reçut de leur part les lignes suivantes : « Dès que nous fûmes descendus à terre, les chefs nous prirent sous leur protection. A la suite d'un conseil tenu à notre sujet, on nous assigna un logement dans la maison de l'un des personnages les plus considérables de l'île. Mais là, bien avant que la nuit arrivât, tous nos effets nous avaient été volés. Il ne nous restait rien des

(1) Cf. *Journal des Missions* 1857 p. 261.

2. La Mission aux îles Loyalty dépend en partie des îles Hervey. Pour plus de clarté nous n'en parlerons que plus tard au sujet de Samoa.

3. Les habitants du groupe des Penryhn sont originaires de Rarotonga dont ils parlent la langue.



objets utiles dont vous nous aviez pourvus... Nous ne nous laissâmes pas décourager par cet événement parce que nous nous dîmes que ces gens n'étaient que de pauvres païens. *Nous n'avions qu'une pensée, celle de leur faire entendre la parole du salut, et qu'un désir, celui de les voir l'accepter avec foi.* Plusieurs nuits consécutives se passèrent pour nous presque sans sommeil, parce que la maison était continuellement remplie de gens attirés par la curiosité ou qui voulaient entendre les choses nouvelles dont nous avions à les entretenir.... » (1)

Dès les premiers jours les instituteurs rarotongiens célébrèrent le culte domestique en présence des gens de la maison qu'ils habitaient. Moment solennel, pour ces pauvres isolés, que d'entendre pour la première fois une voix de prière et de louanges s'élever vers le vrai Dieu !

Quatre mois après leur arrivée tous les « maraës » étaient détruits et les idoles brûlées. Les deux chefs de l'île prirent chacun avec eux l'un des deux instituteurs, firent construire une chapelle dans leurs tribus respectives, et, bientôt après, le dimanche était observé et des écoles étaient ouvertes pour les adultes aussi bien que pour les enfants.

Quelques années après, un prédicateur de Rarotonga, nommé Maretu, fut chargé d'inspecter l'œuvre et de la consolider. Nous avons la bonne fortune de

1. Cf. *Journal des Missions*. 1852,



posséder le rapport que fit ce pieux évangéliste à son retour.

Mais avant d'aborder ce rapport, mentionnons une circonstance touchante, bien propre à nous faire connaître la valeur et l'humilité de ces premiers chrétiens indigènes.

Maretu avait dû s'embarquer sur un navire américain employé dans ces parages à la pêche de la baleine. Il avait avec lui sa femme et quelques jeunes manahikiens qu'il amenait à Rarotonga pour les placer dans l'institution où sont formés les évangélistes et les instituteurs indigènes. Le capitaine du baleinier, nommé M. Smith, se montrait, aussi bien que ses gens, rempli de prévoyance à l'égard des passagers polynésiens ; mais Maretu, ne sachant que très imparfaitement l'anglais, n'avait pu s'assurer par lui-même de la nature de leurs sentiments religieux. Cela ne l'empêcha pas, le premier soir qu'il passa à bord du navire, de rassembler sur un coin du pont sa petite troupe chrétienne, pour offrir ensemble au Seigneur d'ardentes prières, soit pour eux-mêmes, soit pour les marins qui les entouraient. Cet acte de dévotion attira l'attention du capitaine ; mais loin de le désapprouver ou de s'en moquer, il fit entendre à Maretu qu'une autre fois il aimerait à s'y associer ; et depuis lors, tous les matins et tous les soirs, lorsque le pieux insulaire lisait la Bible et priait avec ses compagnons, le capitaine, les officiers et l'équipage venaient se ranger autour de lui pour l'écouter, en s'efforçant de comprendre son langage, tandis que ceux qui travail-



laient à la manœuvre, le faisaient avec aussi peu de bruit que possible afin de ne pas troubler le recueillement des autres.

Revenons maintenant à l'histoire de Manahiki. Nous n'avons plus qu'à traduire une lettre du Révérend Buzacott missionnaire de Raratonga rapportant le rapport de Maretu.

« Nous avons, écrit-il, le 22 mars 1856, été vivement réjouis par tout ce que Maretu nous a raconté de Manahiki. Sa visite y a parfaitement réussi. Les évangélistes qu'il y a trouvés avaient d'abord eu beaucoup à souffrir, non seulement du défaut d'aliments, car l'île ne fournit que des noix de cocos et du poisson, qu'ils ne pouvaient même se procurer qu'en petite quantité, mais encore et surtout de l'opposition déclarée de quelques-uns des chefs principaux, qui ont fait tous leurs efforts pour les empêcher d'enseigner à leurs gens les vérités de la foi chrétienne. Malgré ces obstacles, la multitude les avait écoutés avec joie ; ils avaient pu ouvrir plusieurs lieux de culte, et à la longue, la plus grande partie de la population s'était déterminée à brûler ses idoles, qui consistaient principalement en ossements humains desséchés. Cette décision prise, un jour fut fixé pour la mettre à exécution. Irrité de cette résolution, un des chefs hostiles passa toute la nuit qui précéda le jour indiqué à supplier ses idoles de susciter un ouragan ; mais les vents ne répondirent pas à son attente ; le soleil se leva au contraire sur une mer parfaitement calme, et le chef en fut tellement mortifié



que lui aussi apportas son dieu, et de sa propre main, le jeta avec les autres dans les flammes. Un autre chef, plus violent dans le choix des moyens, avait cherché à obtenir par des incantations la mort des évangélistes. Il avait, dans ce but, caché sous l'humble chaire d'où ils prêchaient, le crâne de l'un de ses ancêtres, dans lequel il avait une grande confiance ; puis, comme dernière ressource, il avait mis le feu à la chapelle elle-même, en disant que s'il parvenait à la brûler, on y verrait la preuve du peu de puissance que possédaient les prédicateurs du nouveau Dieu. Mais une dispensation providentielle déjoua encore ce plan ; un chrétien s'aperçut à temps que le feu était à la chapelle, et l'incendie put être éteint avant d'avoir causé aucun dommage important.

Au moment où Maretu arriva parmi ces gens, un grand nombre d'entre eux, déjà gagnés par les instructions qu'ils recevaient depuis deux ans, demandaient à être baptisés et reçus à la communion. Maretu mit à part, avec l'aide des évangélistes, ceux dont la conduite avait le mieux répondu à la profession de la foi, en forma une classe et leur donna des instructions plus approfondies. Quelques temps après il les baptisa ; puis, un peu plus tard, ceux qui parurent le plus sincèrement dévoués au Seigneur s'unirent aux évangélistes et à Maretu pour célébrer la mémoire de la mort du Seigneur. C'était la première fois qu'à Manahiki on voyait cette fête chrétienne.

Alors commença pour l'île une ère véritablement nouvelle. Une foule de personnes, qui présentaient



toutes les apparences d'une conversion véritable, accouraient de toutes parts auprès des évangélistes, sollicitant d'être admises aux privilèges du baptême et de la Sainte-Cène. Le nombre des âmes qui demandaient à s'instruire était tellement considérable, que Maretu dut employer non seulement les journées, mais encore une partie des nuits à s'entretenir avec elles. *Il tomba malade d'épuisement*, et se vit obligé de chercher les moyens de donner momentanément une autre direction à l'attention des natifs. Il leur proposa, dans ce but, de bâtir des chapelles en pierres. Ce projet fut adopté et avant son départ de l'île deux de ces maisons de prières étaient achevées, l'une à Manahiki, l'autre à Rohaanga, et une troisième était en voie de construction dans une petite île du voisinage. Ces pauvres gens avaient eu cependant à lutter contre de grandes difficultés, provenant surtout du défaut d'outils..... »

Telles sont les nouvelles venues de ce groupe d'îles. M. Buzacott, ajoute « que l'on a lieu d'attendre des nouvelles d'un même genre d'une autre œuvre commencée à peu près dans le même temps et dont le théâtre est le groupe des îles Penryhn situé à quelque distance du premier. » « Nous avons enfin, ajoutait-il, entendu parler récemment d'autres îles qui se trouvent dans les mêmes parages, mais dont la position n'est pas encore bien fixée ; dès qu'elle le sera nous avons ici des jeunes gens qui brûlent de montrer leur courage et leur dévouement en abandonnant leur patrie, leurs amis et toutes les jouissances qu'ils peuvent



goûter ici, pour aller porter les bénédictions de la Parole du Christ à ces populations encore plongées dans les ténèbres de l'erreur. » (1)

Ces dernières lignes sont éloquentes et suffisent à nous montrer que des chrétiens ainsi dévorés par la passion du règne du Christ sont capables de faire de grandes choses.

(B) *L'œuvre missionnaire des îles Tonga*

De très bonne heure cette mission posséda deux stations extérieures, situées entre l'archipel des Samoa et l'archipel des Fidji, dans les petites îles de Niouafoou et de Niouataboutabou. Mais la gloire missionnaire des îles Tonga fut la conquête au christianisme du vaste **archipel des Fidji** (2) (130.000 habitants) jusqu'alors réputé par la cruauté de ses habitants.

Des rapports assez fréquents existaient depuis des temps immémoriaux entre les Tongans et les Vitiens orientaux.

Aussi, après le réveil de la vie religieuse qui, vers 1834, approfondit dans les communautés chrétiennes de Tonga la conscience du péché, et partant le besoin de délivrance et l'assurance expérimentale de la réalité du salut opéré par Jésus-Christ, il fut

1. Cf. *Journal des Missions* 1857 p. 94.

2. Cf. Lelièvre « *John Hunt* » Bridel p. 35 à 41.



décidé, d'un commun accord, que l'on irait porter aux insulaires de l'archipel des Fidji la joie que procure la Bonne Nouvelle. (1)

La Société des missions wesleyennes, dont les agents dirigeaient les Eglises de Tonga, ratifia le vœu des communautés indigènes et des missionnaires à l'œuvre dans ces îles, et le 8 octobre 1835 MM. Cross, Cargill et plusieurs évangélistes indigènes, dont l'un d'entre eux était d'origine Fidjienne, partirent à la conquête de l'archipel voisin. Ils débarquèrent à Lakemba au milieu d'une troupe d'hommes peints en noir, dansant et hurlant sur la plage ; parmi eux il y avait des Tongans, établis depuis longtemps dans cette île, ce qui permit à la petite troupe de missionnaires de pouvoir immédiatement se faire comprendre.

La bonne semence eut vite pris racine dans bien des cœurs, mais aussitôt l'hostilité surgit et la persécution vint passer au crible la petite Eglise naissante, quelques-uns sombrèrent dans cette tourmente, d'autres en sortirent plus forts.

Après cette première escarmouche la petite troupe

1. Remarquons en passant que dès que la piété traditionnelle et machinale devient vivante et personnelle, aussitôt s'éveille l'amour des missions ; il s'impose alors comme un besoin irrésistible, mais doux, comme une nécessité joyeuse. Par contre : là où l'intérêt pour la propagation de l'Evangile chez les peuples païens est médiocre, tiède ou nul, il est extrêmement probable que le niveau de la vie chrétienne est assez bas. J. Williams disait à ce sujet : « la grande différence qui existe entre la foi des indigènes convertis des mers du Sud et la foi des protestants de la vieille Europe, c'est que, chez les premiers, elle est vive et opérante par la charité, tandis que chez les seconds elle est rare, c'est à dire que chez un très grand nombre elle n'existe pas. »



de braves prit une résolution énergique. Ils allaient aller au cœur même du paganisme, à Viti Lévou (Viti-la-Grande) et essayer de gagner à la cause de l'Evangile Thakombaou le chef suprême de tout l'archipel. Thakombaou dit aux missionnaires qu'il ne s'opposait aucunement à leur établissement à Mbaou (sa capitale) mais les avertit qu'il n'aurait guère le loisir d'écouter leurs instructions, et qu'il ne pouvait même leur garantir aucune sécurité personnelle. En effet, ce même jour, Thakombaou et ses chefs venaient de dévorer deux êtres humains et deux autres victimes rôtissaient dans les fours. Les missionnaires quittèrent donc Mbaou pour aller s'établir à l'extrémité sud-est de Viti-Lévou, à Rewa.

Thakombaou fut très froissé de leur départ, aussi deux ans après, en 1839 il fit répondre à M. Cross qui lui offrait de revenir : « quand vous ferez germer du taro sur le rocher qui domine Mbaou, alors je me ferai chrétien ! » Le missionnaire alla s'établir à quelques lieues de là, à Viwa, îlot très pittoresque. C'est là que vint s'établir, en 1842 John Hunt l'apôtre des cannibales, là que l'Evangile allait prendre racine pour se répandre bientôt dans toutes les autres îles voisines.

Ce fut la femme du chef de Viwa, Vatéa, cousine-germaine de Thakombaou, qui, la première, se fit chrétienne. Le 26 mai 1844, elle alla trouver J. Hunt et ne sut que lui dire : « M. Hunt, j'ai peur ! » Vatéa se convertit et fut baptisée.

Mais la grande conquête de l'Evangile dans cette



petite île fut celle de Vérani, dont les étonnantes prouesses et les stratagèmes incroyables remplissaient d'admiration toute la jeunesse de l'archipel. (1)

Hunt était attiré vers cet homme intelligent, mais il se sentait incapable de faire par lui-même le miracle qu'il désirait, aussi il pria pour lui avec beaucoup d'insistance et de persévérance et bientôt il eut la joie de voir que, peu à peu, la lumière se faisait dans ce cœur jusqu'alors insensible à tout mouvement de miséricorde et prenant plaisir aux scènes les plus révoltantes. « Souvent alors, racontait-il plus tard, j'allais rôder dans les fourrés les plus épais et là je me jetais à genoux et balbutiais une prière, demandant au Dieu des chrétiens d'avoir pitié de moi. » Enfin le 20 mars 1845, il ne put plus résister au travail intérieur qui se faisait en lui et il confessa publiquement, au milieu d'une grande émotion, sa foi en Jésus, le Sauveur des pécheurs. « Lorsqu'on sut, dit-il, que j'avais fléchi les genoux devant Jésus, les chefs de Baou résolurent de détruire Viwa..... Le roi de Baou m'offrit de grands présents, si je consentais seulement à aller à la guerre comme je l'avais toujours fait ; mais cela ne m'était plus possible car je suis le serviteur du Prince de la Paix. D'ailleurs j'aimais dès lors tous les hommes et ne pouvais plus ôter la vie à personne. »

1. C'était lui qui, par une indigne trahison, avait surpris et massacré en 1834 l'équipage d'un brick français « *l'Aimable Joséphine* » que Dumont d'Urville alla venger en 1838 — Se rappeler aussi ce que nous avons dit de lui page 24.



Ce pieux serviteur de Dieu, qui prit à son baptême le nom d'Elie, déploya dans la suite, une activité infatigable au service de son Divin Maître. Jusqu'à sa fin (il fut assassiné au service de Thakombaou) il resta fidèle et fut un chrétien actif et zélé.

Et pendant ce temps que faisaient les instituteurs indigènes venus des îles Tonga pour seconder les efforts des missionnaires européens ? Allons les surprendre, nous les trouverons occupés à amener au christianisme toute la population d'Ono, île la plus méridionale du groupe des Fidji. Avant l'arrivée des premiers missionnaires, environ deux cents indigènes, avaient, dans l'espace de quelques mois, ouvertement pris parti pour l'Évangile et renoncé au culte de leurs faux dieux. Que s'était-il donc passé ? En 1835, le chef de l'île, Waï, s'était rendu à Lakemba (première station des missionnaires) pour y payer le tribut. Il y apprit à connaître le vrai Dieu et à sanctifier le dimanche. De retour dans son île, le peu qu'il savait de la vraie religion fut reçu avec empressement par la population qui était fort éprouvée par une épidémie meurtrière. On convint de célébrer le dimanche ; le peuple s'assembla.... mais qui allait se charger de parler à Dieu ? Waï n'osa le faire ; le prêtre païen s'en chargea et dit : « Seigneur Jéhovah, voici ton peuple qui t'adresse ses supplications. Je suis, moi, au service d'un autre dieu que toi ; mais ce peuple qui est ton peuple, bénis-le, garde-le de tout dommage et fais-lui du bien. » (1)

1. Cf. Burckhardt et Grundemann *Océanie*, p. 316



Pendant un an il en fut ainsi. Ce fut alors que Dieu lui-même, exauçant les prières de ce peuple et de ce prêtre païen, chargea la tempête de pourvoir ce poste d'un chrétien Tonganien, appelé Josiah. Il présida le culte public jusqu'à l'arrivée d'un aide indigène, originaire d'Ono, converti et instruit à Lakemba, et envoyé par les missionnaires pour diriger cette jeune communauté qui ne cessait de progresser. Tout à coup, en 1841, les païens prirent des allures agressives à l'égard des chrétiens qui se virent assaillis à coups de pierres au milieu de leur culte. Pendant longtemps ils supportèrent la persécution avec courage et leur nombre, au lieu de diminuer par l'épreuve, alla au contraire en s'augmentant. L'idée leur vint alors de se défendre contre leurs persécuteurs. Ils y réussirent si bien qu'en peu de temps ceux-ci se virent obligés de s'enfuir devant eux. Les chrétiens les poursuivirent et prirent leur village sans éprouver de résistance sérieuse. Mais là se borna leur recours aux armes. Au moment où les païens s'attendaient à être massacrés, ils virent les vainqueurs accourir à eux avec des paroles de paix et se jeter à leur cou en pleurant. Ce procédé, si nouveau, les toucha au point que la plupart d'entre eux tombèrent à leurs pieds et firent, dès ce moment, profession de christianisme. Quelles admirables conquêtes que celles qui s'accomplissent de cette manière ! (1)

1. Cf. *Journal des Missions*. 1849 p. 408.



Mais revenons à Mbaou pour y assister au fait qui devait être capital pour la conquête définitive de tout l'archipel par l'Evangile : la conversion de Thakombaou. Ce chef suprême avait, nous l'avons déjà dit, juré de ne pas se faire chrétien. Il tint sa promesse, malgré les progrès constants de l'Evangile autour de lui, jusqu'en 1854, aidé qu'il était par le consul américain J. B. Williams qui lui avait démontré que la présence d'un missionnaire à Mbaou entraverait toute sa vie et détruirait tout son gain. Mais un jour ces deux hommes eurent maille à partir à propos d'une des femmes qui peuplaient le harem du consulat. La rupture fut complète entre eux. Ce fut alors que, privé de son pernicieux conseiller, Thakombaou fut placé sous l'heureuse influence du roi George, chef suprême des Tonga. Le roi George lui écrivit, pour lui faire connaître toute la perfidie de son ancien ami Williams, qui à Sydney faisait des démarches pour faire raser Mbaou, pour lui conseiller de faire de sages réflexions et l'exhorter à se déclarer promptement pour l'Evangile.

Thakombaou approuva ces conseils, les déclara bons à suivre et peu après le missionnaire étonné reçut de lui un message lui apprenant que Thakombaou et son peuple voulaient accepter l'Evangile. Le 30 avril 1854, le tambour qui dix jours auparavant avait encore rassemblé les chefs pour un repas de cannibales, appela tout le peuple à la place publique et devant les missionnaires et tout son peuple, le roi fit profession de christianisme.



C'était là une conversion politique que l'on aurait tort de mettre en parallèle avec celle de Vêrani ; les missionnaires remarquèrent parfaitement que le christianisme de Thakombaou était resté à fleur de peau : mais c'était la fin du paganisme officiel aux îles Viti, et l'on pouvait désormais prêcher l'Évangile dans la capitale. En apprenant cette heureuse nouvelle les chrétiens de Lakemba s'écrièrent : « Il y avait un four dans lequel tous les Fidjiens auraient fini par être rôtis et dévorés : ce four, c'était Mbaou : maintenant, il est fermé ; il y a donc espoir qu'un reste de notre peuple sera sauvé ! »

Cependant bien des mécontents, tous les partisans du paganisme, se levèrent contre Thakombaou. Par une heureuse rencontre, le roi George de Tonga arriva, pour rendre visite au roi de Mbaou, avec trente-neuf pirogues. Malgré lui, il fut impliqué dans la guerre qui allait avoir lieu et son intervention en hâta l'issue à l'avantage du christianisme. Enfin une ère de paix semblait se lever sur tout l'archipel !

Thakombaou apprit dans l'épreuve à rechercher Dieu. Au commencement de l'année 1857, il renvoya toutes ses femmes sauf une et fut baptisé.

Dès lors le christianisme fit de très rapides progrès. L'adhésion à la nouvelle religion se faisait souvent en masses. Des villages, des clans entiers demandaient à recevoir le *lotu* ( l'Évangile. ) Les missionnaires, débordés par le grand nombre d'appels pareils, envoyaient, quand ils le pouvaient, un catéchiste sur place. En 1848 déjà, ils avaient choisi parmi eux



quatre hommes éprouvés, auxquels ils avaient confié la charge complète de quelques petits troupeaux. Personne ne fut déçu, ni les missionnaires, ni les petites Eglises fidjiennes, ni ces premiers pasteurs fidjiens.

Si le nombre des missionnaires avait été décuplé à ce moment, tous auraient trouvé de la besogne et auraient pu faire une œuvre plus profonde et plus solide. Car dans ces multitudes qui passaient au christianisme, le plus grand nombre avait seulement changé de nom, était encore païen dans le cœur et dans la vie. Ce fut donc une faute irréparable de la part des missions wesleyennes de ne pas avoir discerné la signification et l'importance de ce moment précis dans l'histoire du peuple fidjien qui alors était remué jusque dans ses fondements par l'Évangile (1).

Voici quelques lignes écrites alors par l'un des missionnaires de ces îles qui achèveront de nous donner une idée de la grandeur du mouvement qui portait ces populations entières vers le christianisme. . . . « Aujourd'hui un évangéliste tongan est arrivé de Somosomo dans un canot. Il nous dit que dans cette île le nombre des villages qui ont fait profession du *lotu* est tellement considérable que, si tous les hommes de Nasavu étaient des évangélistes, ils ne suffiraient pas pour répondre à tous les besoins. Dans plusieurs endroits, les natifs ont construit des

1. La mission catholique bénéficia de cette erreur Cf. *Journal des Missions* 1895 p. 88,



chapelles munies de leurs chaires ; mais sans qu'aucun missionnaire soit là pour annoncer du haut de ces chaires les choses du salut à ces multitudes avides de savoir ce qu'il faut faire pour échapper à la colère à venir. Cet homme avait les larmes aux yeux en nous racontant que les naturels de Koroïvono, le dimanche après l'achèvement de leur chapelle, s'étaient réunis en foule dans l'espoir d'entendre une prédication ; que la chapelle était comble ; qu'une multitude de gens, qui n'avaient pu y pénétrer, se tenaient en face, à l'ombre de quelques arbres à pain, mais qu'hélas ! aucun prédicateur ne s'était présenté. Ce cas n'est pas le seul qu'on pût citer... Nous formons des évangélistes aussi rapidement que nous le pouvons, mais il nous est impossible d'en avoir assez pour répondre à toutes les demandes.....

Dans d'autres îles ce sont plusieurs villages qui adressent des demandes pressantes au seul évangéliste indigène présent dans ces parages et qui se meurt de la dyssenterie... »

Tels sont les jours héroïques de la mission aux îles Viti et Fidji. Les chrétiens des îles Tonga ont le droit d'être fiers de leur fille spirituelle.



(c) *L'œuvre missionnaire des Samoa (1)*

Ce groupe d'îles, grâce à sa position extrêmement propice au centre des îles du Pacifique, grâce aussi au zèle infatigable de ses missionnaires (J. Williams était venu s'y fixer) et à la collaboration particulièrement intelligente et dévouée des évangélistes indigènes qui y furent formés, devint aussitôt après avoir adopté l'Évangile l'un des centres les plus actifs de propagation du christianisme parmi les peuples encore païens.

Nioué ou l'Île Sauvage ainsi appelée par Cook parce que « les indigènes avaient l'air, dit-il, d'une troupe d'animaux féroces. » Ce fut en 1830 que Williams fit dans cette île la première tentative missionnaire. Mais il risqua fort d'être assassiné, et dès lors pendant dix-sept ans encore, ces gens demeurèrent rebelles à toute civilisation chrétienne. (2) Un deuxième essai tenté en effet quelques années après par MM. Murray et Hunking de Samoa fut aussi infructueux que le premier. (3)

Ce fut seulement en 1847 qu'un indigène de cette île, qui était devenu chrétien à Samoa introduisit le

1. Samoa est un point stratégique dans le Royaume de Dieu. *Répandre la lumière* est sa devise. »

Cf. rapport de la *London missionary Society* année 1909.

2. Cf. Prout *Vie de John Williams*, p. 229.

3. Cf. W. Murray *Forty years mission work in Polynesia*, Nisbet p. 164 et même auteur Cf. « *Missions in Western Polynesia*, » ch. XIII et XIV pour l'histoire détaillée de la mission dans cette île.



christianisme dans sa patrie. (1) Mais cet homme était encore peu affermi, de sorte que l'œuvre missionnaire proprement dite ne commença vraiment à l'île Sauvage que deux ans après en 1849, date à laquelle Paulo, un catéchiste samoan, vint s'y fixer.

Pendant cinq années il fut seul à la tâche. Ses débuts furent difficiles : souvent sa vie fut en danger, mais Dieu bénit ses efforts en réveillant quelques âmes.

Les premiers jours après son arrivée, des bandes armées l'avaient entouré et avaient voulu le tuer sous prétexte qu'il occasionnerait de graves maladies. « Examinez, leur dit-il, ce canot et cette caisse ; ils sont l'un et l'autre faits d'un bois qui croît dans votre île et qui n'a jamais produit aucune maladie. Quant à moi, vous savez que je n'ai aucun pouvoir sur la maladie : cela n'appartient qu'à Dieu seul. » La pensée de Dieu ainsi introduite, l'évangéliste se mit à parler à cette foule, qui voulait sa mort, de l'immortalité, du ciel, de l'enfer et du salut qui est en Christ, puis il se mit à genoux et pria. Quelques assistants furent émus, et demandèrent qu'on l'épargnât. Mais d'autres crièrent « Tuons-le maintenant, pendant qu'il est encore seul et avant qu'aucune maladie n'éclate : plus tard d'autres personnes se joindront à lui et nous ne pourrons plus nous en débarrasser. . . . » Pendant ce conflit la nuit survint, nuit d'angoisse pour le malheureux condamné à mort.

1. Voir son histoire dans *Journal des Missions*, 1858 p. 117.



Mais le lendemain, dépouillé de tout, il fut grâcié et dès ce moment, il se mit à prêcher hardiment l'Évangile.

Voici ce que dit de ce fidèle et courageux travailleur indigène M. Lawes, qui fut, quelques années après, missionnaire à l'île Sauvage : « Paulo était un des plus nobles types de l'Évangéliste indigène qu'il soit possible de voir. Fidèle et prudent dans l'exercice de ses fonctions, il était dans ses rapports intimes avec le Seigneur, un homme de prière, un chrétien des plus humbles et dans sa vie de famille, un père et un époux aussi affectueux que tendrement aimé.

Il connaissait le dialecte particulier de cette île aussi parfaitement que sa langue maternelle et nul ne pourra d'ici à longtemps peut être, le remplacer comme interprète des saintes écritures. J'ajoute avec reconnaissance envers Dieu que peu d'hommes ont été bénis aussi abondamment que lui dans leurs travaux. Tandis que beaucoup se sont fatigués et sont morts à la peine avant que le grain semé par leurs mains ne fût levé, Paulo a eu le beau privilège de pouvoir contempler, de son vivant, la riche moisson que le Seigneur s'est préparée ici. A son arrivée en octobre 1849, les habitants de l'île étaient d'affreux sauvages qui vociférèrent souvent contre lui des menaces de mort, tandis qu'au moment de son départ, il ne restait pas dans le pays un seul individu qui osât se dire encore païen, et la population tout entière à mené deuil sur sa tombe. Du reste sa fin a



été digne de sa vie. Comme je lui demandais, presque au dernier moment, ce qu'il ressentait aux approches de la mort : « Si c'est la volonté de Dieu, me répondit-il avec simplicité, c'est bien et je m'en réjouis, toute ma confiance est en Jésus. » (1) Mais revenons à l'histoire de la mission dans cette île. En 1864, deux aides indigènes furent envoyés à Paulo. La première glace ayant déjà été rompue, les progrès furent rapides : « l'idolâtrie fut abolie et quelques jours après son arrivée à l'Ile Sauvage M. Lawes pouvait écrire : « quand, après le départ de notre cher navire, j'ai pu me rendre compte de l'étendue et de la situation de mon nouveau champ de travail, je suis resté confondu d'étonnement à la vue de tout ce qui a été fait. Autant que je puis en juger, il ne reste pas dans l'île un seul vestige (du moins apparent) du paganisme dégradant qui la couvrait il y a si peu d'années encore. Tout a été comme balayé par l'irrésistible puissance de la Parole de Dieu. L'île possède cinq bonnes chapelles, dont la principale, qui peut contenir 1100 personnes, est déjà trop petite pour répondre aux besoins de la localité. Les évangélistes sont de bien dignes hommes dont le Seigneur a richement béni les travaux. Leur instruction cependant n'est pas très grande, de sorte qu'il reste beaucoup à faire. » (2)

*L'île des Sauvages* était donc devenue, l'île des chrétiens, était transformée par la puissance régéné-

1. Cf. *journal des Missions* 1864.

2. Ce qui restait à faire était tout le travail de la période pédagogique : traduction de la Bible, éducation des futurs instituteurs,.... etc.



ratrice de l'Évangile et méritait de perdre le nom déshonorant que lui avait infligé le capitaine Cook et de revenir à son nom indigène : Nioué. (1)

**Iles Tokélean** ou de l'**Union** située au nord du groupe des Samoa. (2)

Ce fut une circonstance tout à fait imprévue qui poussa les chrétiens des Samoa à diriger leur activité vers ces îles voisines. La voici : Un américain, Jemmings, était venu fonder avec quelques Samoens une petite colonie dans l'île d'Olosenga, dans le but de fabriquer de l'huile de noix de coco. Il était chrétien, et à sa demande, un catéchiste lui fut envoyé de Samoa.

En l'année 1856 le besoin de se procurer des vivres poussa quelques jeunes gens des îles du nord (Fakaafo, Noukounono et Atafou) à quitter leur patrie, dans l'espoir de trouver du pain à Olosenga. Mais Olosenga n'était pas inhabitée comme ils se l'étaient figuré. Jemmings reçut avec bienveillance les jeunes insulaires, fut le premier à leur parler de Dieu, et leur fit enseigner le christianisme par l'évangéliste de Samoa. Trente d'entre eux restèrent sous les ordres de Jemmings. Mais deux de leurs compagnons,

1. Nioué a voulu être à son tour un centre de missions et plusieurs élèves de son séminaire théologique sont déjà partis pour la Nouvelle Guinée.

Cf. *journal des missions* 1888

2. Les habitants dont le chiffre ne s'élève guère au dessus de 600 paraissent être originaire des Samoa ; le langage semble l'indiquer ainsi que les traditions.



Timothéo et Faïra, allèrent à Samoa compléter leur instruction, ne voulant pas garder pour eux seuls le trésor de l'Evangile, mais bien le porter à leurs compatriotes. Muni d'une Bible et d'autres livres d'édification Faïra retourna dans son île natale, espérant gagner bientôt au christianisme sa famille, et principalement son père souverain de Takaofo. Malheureusement ce dernier était mort dans l'intervalle, et le nouveau chef entendait ne rien avoir de commun avec l'Evangile. Affligé, mais non découragé, Faïra se dirigea vers l'île d'Atafu où une porte lui fut aussitôt ouverte. Le chef Foli et ses gens se déclarèrent avec empressement décidés à renoncer au paganisme, et à accepter les enseignements de Jésus.

Quand Faïra retourna à Samoa il fut chargé de demander des missionnaires pour Atafu, et l'année 1861 amena dans cette île les évangélistes Maka et Matafa qui travaillèrent dans un champ favorable. Faïra n'eut pas la joie de partager leurs travaux : il mourut peu de temps après leur arrivée. D'Atafu, les deux évangélistes accompagnés de vingt nouveaux convertis, se tournèrent vers l'île de Nukunono, dont la population tout entière avait été gagnée au catholicisme romain. Le petit troupeau dût alors se diriger vers Takaofo et il parvint à y prêcher la bonne nouvelle avec succès. Le roi cependant fit de l'opposition cette fois encore et publia un édit ordonnant à tous ceux qui se feraient chrétiens de quitter l'île aussitôt. Les nouveaux chrétiens arrivés d'Atafu



avec les évangélistes furent malmenés pour avoir mangé des poissons consacrés aux idoles. L'amour de la parole de Dieu fut assez puissant pour décider 18 hommes, 15 femmes et 23 enfants à quitter leur patrie sous la conduite de Matafa. Ils désiraient aller se fixer à Atafu, mais furent rejetés vers Samoa. On les y reçut avec joie et on les encouragea à persévérer, mais des deux bateaux sur lesquels ces néophytes s'embarquèrent de nouveau pour Atafu, un seul, celui que montait Māka, parvint au but; l'autre contenant 15 personnes, disparut sans laisser de traces. Bientôt, tous les autres furent rapatriés et même le chef hostile alla jusqu'à promettre de se faire chrétien. En parcourant l'île, les missionnaires rencontrèrent le dieu Tuitokelau dans son bloc de pierre et non loin de là un temple païen qui avait été réduit en cendres par les indigènes catholiques des îles Walis. Ces derniers avaient, trois mois auparavant, fait irruption dans l'île et menacé le chef de la visite d'un *vaisseau de guerre français* (1), s'il ne se convertissait sans tarder au catholicisme.

Mais l'ennemi qui devait détruire ce beau champ de travail était en route. Nous voulons parler de la traite des coolies péruviens. (2)

1. Moyen d'intimidation très usité par les missionnaires catholiques dans les îles des Mers du Sud. Cf. à ce sujet le livre de M. Macfarlane sur l'histoire des Missions à Lifou.

2. Une société s'étant formée, ayant pour but de s'emparer des habitants des îles du Sud et de les employer au travail des mines, 25 navires quittèrent le port de Callao avec la mission de se saisir, par la ruse ou par la force, d'environ dix mille insulaires. Ce commerce honteux débuta par



Cependant le Seigneur préserva son œuvre d'une destruction complète. Les visites annuelles du *John Williams* soutenant le courage des évangélistes, favorisèrent la formation de communautés chrétiennes dont les membres furent en petit nombre mais fervents.

De l'archipel des Samoa, l'Evangile, après avoir rayonné au sud, au nord-est, devait aussi se diriger du côté de l'ouest ; ce fut même dans cette direction, où l'espace était encore libre, où personne n'avait encore parlé du « grand salut en Jésus-Christ, » que le plus ardent effort missionnaire allait être fait.

L'ordre chronologique étant sans importance ici, commençons, pour plus de clarté, l'histoire de ces derniers archipels dont nous avons à nous occuper, par le groupe le plus septentrional, les Gilbert.

La mission dans les îles nord de cet archipel, fut commencée par *l'Association évangélique hawaïenne*

Tahiti, où il fut interdit immédiatement par le protectorat français, mais personne ne se préoccupa des autres petites îles. Les recruteurs péruviens purent donc sans être inquiétés, attirer sur leurs navires ici 40... 50, là 100 insulaires. Dans les îles Tokelau il réussirent à capturer 247 personnes.... A Atufu, Maka fut témoin des procédés inqualifiables des recruteurs d'esclaves : il en a donné le récit fidèle : le capitaine réussit à attirer les habitants de cette île sur le vaisseau, en leur offrant des articles de commerce dont quelques-uns étaient exposés sur le pont du navire. Alors, sous prétexte que les plus belles marchandises se trouvaient à fond de cale, on faisait descendre les insulaires. Ils se trouvaient aussitôt entourés d'hommes armés et la trappe se refermait sur eux afin que nul n'échappât. Cf. *journal des missions*, 1876 p. 67.

Voir plusieurs exemples d'extraordinaire cruauté des marchands de bois de sandal ou des négriers péruviens dans Warneck *Modern Mission and culture* p. 250 et suivantes, 290. (édition anglaise).



dont nous aurons à reparler et qui n'est autre que l'association des églises indigènes des îles Sandwich (ou Hawaï) parvenues à leur indépendance. (1) Les chrétiens de Samoa eurent donc à évangéliser seulement les îles sud de ce groupe. Voici comment s'opéra leur conquête par l'Evangile.

Naïvalita, évangéliste samoen, à l'œuvre depuis plusieurs années sur ces terres (vers 1855) n'avait pu en faire disparaître le paganisme ; une bonne moitié de la population restait fidèle au cannibalisme et à ses horribles pratiques. Il leur avait maintes fois proposé une discussion publique, pour tâcher de les convaincre. A la fin, ils y consentirent ; on prit jour, et, de part et d'autre on se rendit au lieu convenu, Naïvalita accompagné de ses prosélytes, et la tribu sauvage avec tous ses chefs.

L'évangéliste commença par demander à ses adversaires s'ils avaient de l'estime pour lui, à quoi ils répondirent par une affirmation unanime. Encouragé par ce premier succès, il leur exposa les motifs pour lesquels il avait quitté Samoa et il désirait se fixer parmi eux, puis il leur parla en termes émus de l'amour bien autrement grand du Seigneur Jésus pour leurs âmes.

Ils répondirent avec douceur qu'ils commençaient à

1. Pour l'histoire de la mission aux îles Sandwich. Cf. Bingham « *Histoire de la mission des îles Sandwich* » ouvrage très complet et très intéressant ; Cf. aussi Mme W. Monod : *Cinquante années de la vie d'un peuple, ou les îles Sandwich transformées par le christianisme*.



comprendre et que, plus tard, peut-être...on verrait. Mais Naïvalita insista sur la nécessité de prendre une résolution immédiate, ce jour-là étant favorable, le jour du salut. L'esprit saint que la petite communauté chrétienne avait ardemment imploré, agit avec puissance sur ces cœurs jusque là rebelles, et avant la fin de la journée, ils décidèrent que le Dieu de Naïvalita deviendrait leur Dieu. On procéda, sur le champ à la destruction des idoles et l'on inhuma les crânes des ancêtres. (1) Le temple païen fut démoli, et, avec ses débris, ces sauvages transformés, commencèrent la construction d'une maison pour leur cher père spirituel.

Ces îles restèrent très longtemps sans conducteur européen. Mais elles eurent le privilège de garder de longues années, non plus comme évangéliste, mais comme pasteur, le pieux Naïvalita. Le jour de sa consécration il ne peut réprimer les sentiments qui l'agitaient et il s'écria : « Penser qu'un homme aussi indigne que moi est appelé à une charge aussi belle ! »

Si l'introduction de l'Evangile aux Gilbert est naturelle, si la conquête de la partie-sud de cet archipel a été le résultat des travaux persévérants d'un hardi pionnier indigène, la conquête du **Groupe des Ellice** fut tout à fait accidentelle et son histoire tient du roman (2). Nous, chrétiens, nous y trouvons

1. Les crânes des ancêtres étaient des objets du culte des idoles.

2. Lire cette histoire longuement racontée dans : W. Murray ; *Forty-years mission Work in Polynesia* p. 378.



une preuve éclatante de la divine Providence de Dieu.

Il y eut d'abord la période de préparation.

Vers 1860, un capitaine de navire avait conseillé aux naturels de brûler leurs idoles, ce qu'ils firent, et depuis lors, ils attendaient impatiemment des maîtres qui leur enseignassent l'Évangile. L'année suivante, Dieu lui-même continua l'œuvre qu'il avait commencée. Elékana, indigène converti de Manahiki, perdit son chemin à la suite d'une effroyable tempête. Pendant près de trois semaines ce malheureux et les quelques indigènes qui l'accompagnaient, mourant de faim, de soif et de fatigue, errèrent au gré des vents sur le vaste Océan. Enfin ils abordèrent ; les indigènes des Ellices leur firent le meilleur accueil et furent ravis d'apprendre qu'ils étaient les maîtres qu'ils attendaient.

Mais son titre de chrétien ne donnait pas à Elékana l'instruction qui lui était nécessaire et il partit pour Samoa à la recherche d'un catéchiste. M. Murray lui fit faire un stage dans le séminaire de Malua et en 1865 le *John Williams* emportait trois catéchistes vers le groupe des Ellices, au nombre desquels étaient Elékana. Depuis son départ ces îles avaient été ravagées par les vaisseaux venus du Pérou à la recherche de nouveaux coolies. Cependant M. Murray organisa fortement la mission sur ces nouvelles terres déjà gagnées à l'Évangile, puisque l'idolâtrie y avait été abolie depuis 1860, et depuis lors les indigènes ont



fait des pas de géants dans les voies du christianisme et de la civilisation.

M. Witwel visitant ces évangélistes, cinq ans après put écrire : « J'ai été réjoui au-delà de toute expression des progrès vraiment merveilleux qui se sont accomplis pendant ces cinq années. L'idolâtrie a entièrement disparu des cinq îles placées sous les soins de nos catéchistes. A peu d'exceptions près, tous les indigènes savent lire, et comme leur idiome se rapproche beaucoup de la langue parlée à Samoa ils ont introduit partout nos livres et notre Bible. De jolies chapelles en pierres s'élèvent dans les différentes îles... les costumes primitifs ont aussi fait place aux habillements européens... sous le rapport spirituel les progrès sont plus réjouissants. J'ai trouvé un grand nombre de catéchumènes... » Avant son départ M. Witwel présida la première cène célébrée dans ce groupe d'îles. (1)

Les évangélistes samoens ne négligèrent pas, sous la direction de leur missionnaire J. Hunt, d'amener à leur nouvelle religion les insulaires de **Rotoumah**, (2) petite île située entre les Fidji et les Ellices. Là encore, ils furent sages et persévérants et eurent un complet succès. Mais l'histoire de cette mission n'ayant aucun caractère d'un intérêt particulier, nous aborderons, sans plus tarder, la longue et douloureuse histoire de l'Évangélisation des Nouvelles Hébrides.

1. Cf : *Journal des Missions*, 1878 p. 392.

2. Cf. *journal des Missions* 1845-1855-1877.



**L'archipel des Nouvelles Hébrides.** (1) (72.000 habitants) fut l'une des conquêtes les plus difficiles, et celle qu'il fallut le plus chèrement payer. « En somme beaucoup d'argent pour peu de profit, c'est là toute la morale de l'affaire » dit de la mission chrétienne aux Nouvelles-Hébrides M. N. Imhaus dans « *les Nouvelles Hébrides* » (Paris et Nancy 1890) page 109. Ceci est une calomnie. Nous dirons, nous : beaucoup d'argent, mais surtout beaucoup de vies d'hommes, sacrifiés (2) pour l'évangélisation de ces quelques îles, telle est la morale de cette affaire. Loin de regretter l'argent et la peine dépensés, loin de pleurer sur les glorieux martyrs qui sacrifièrent, ou exposèrent seulement, leurs vies, pour gagner quelques âmes au Christ, nous proclamons hautement combien nous sommes fiers de nous sentir les frères de ceux qui malgré tout, ont vaincu les faux dieux en prenant d'assaut l'une de leurs principales forteresses.

Pour plus de clarté nous diviseront cette histoire dramatique en quatre actes.

1. Particularité bizarre: Malgré le peu de distance qui sépare les îles les unes des autres et bien que les habitants appartiennent à la race Mélanésienne, chacune d'elle a sa langue spéciale et même dans les plus grandes, il y a plusieurs dialectes très distincts. Ainsi à Tanna il y a trois langages si distincts que les indigènes des trois districts ne se comprennent pas entre eux. Dans l'île de Malekula on compte plus de dix dialectes. Cf. J. Paton. « *La Bible aux Nouvelles Hébrides.* »

2. Cf. W. Murray « *The Martyrs of Polynesia* » London 1885 p. de 133 à 161.



*1<sup>er</sup> acte : L'essai de J. Williams, sa mort. (1)*

Depuis longtemps « l'apôtre des Mers du Sud », ayant appris les cruautés exercées aux nouvelles Hébrides par les trafiquants européens, avait résolu d'apporter l'Évangile à ces malheureux sauvages. Après son voyage en Angleterre, il fit ses préparatifs, et partit le 5 novembre 1839, à bord du *Camden* (2) ayant avec lui quelques compagnons anglais et une petite troupe d'instituteurs indigènes. Après avoir touché à Rotumah, à Fotuna et à Tanna, le 20 novembre le vaisseau jetait l'ancre devant Erromanga, dans la baie de Dillon.

Malgré tous ses pressentiments, malgré un rêve lugubre et obsédant fait par Madame Williams, le grand missionnaire descendit à terre afin de nouer des relations avec les indigènes dont les apparences n'étaient pas menaçantes, mais plutôt douces et confiantes. Après avoir échangé quelques présents avec eux, les quelques amis qui accompagnaient Williams se dispersèrent sur le rivage ; l'un partit d'un côté chercher des coquillages, l'autre M. Harris s'enfonça dans la forêt à la recherche d'une source. Alors le signal fut donné, un cri perçant retentit et l'on vit M. Harris s'élancer hors de la brousse, puis tomber sous les coups de massue des sauvages qui le poursuivaient. Aussitôt Williams s'enfuit vers la mer ; mais un sau-

1. Voir un récit détaillé dans Prout « *Vie de J. Williams*, chap. IX et dans Murray « *The Martyrs of Polynesia* » chap. III, IV et V.

2. Vaisseau missionnaire acheté par les élèves de l'école du dimanche d'Angleterre à J. Williams pour remplacer le *Messager de la Paix*,



vage le poursuivait, en le frappant de sa massue. Bientôt il trébucha : tous se précipitèrent sur lui et lui enfoncèrent leurs flèches dans la poitrine....

Le *Camden* impuissant se retira..... « Ce drame avait duré moins de cinq minutes, raconta plus tard le capitaine Rodd, alors aspirant sur le *Camden*. (1) Il eût suffi d'un coup de feu pour arrêter les sauvages, mais nous n'avions aucune arme à feu sur le navire : M. Williams estimait qu'un navire au service de la cause des missions n'en doit pas porter.... »

Au 2<sup>me</sup> acte, on voit surtout de courageux catéchistes de Samoa ( quelques-uns aussi étaient venus de Rarotonga), s'établir, sous la direction des missionnaires de la Société des Missions de Londres, à Tana, où Williams en avait déjà placés, à Erromanga, à Anionna (en 1840), à Fotuna et à Aneïteoum (en 1841), à Vaté (en 1845). Un nouveau navire, le *John Williams* (2), les visitait le plus souvent possible, tous les ans, ou tous les deux ans.

Le désir qu'avait Williams d'évangéliser la race Mélanésienne ne fut pas oublié après sa mort. A peine fut-elle connue, que le Révérend T. Heath, reçut la mission d'aller relever aux Nouvelles Hébrides l'étendard qu'avait laissé tomber la main mourante du vaillant apôtre de la Polynésie.

M. Heath accepta joyeusement de se dévouer à

1. Cf *The Chronicle of the L. M. S.* 1890 p. 114

2. Histoire du « *John Williams* » Cf. *Journal des Missions* 1845 p. 317,



cette tâche, mais posa pour condition que, s'il venait à être massacré, l'œuvre ne serait pas abandonnée, mais qu'un autre partirait immédiatement pour le remplacer. Son premier voyage, fut d'aller à Erromanga, venger la mort de Williams, en déposant deux évangélistes parmi cette population cruelle. Mais ces courageux serviteurs, laissés à eux-mêmes, eurent à passer par de dures épreuves. Si, cinq mois plus tard, le navire missionnaire n'avait pas abordé à nouveau dans l'île, c'en était fait de leurs vies, car les indigènes, sachant qu'il leur en coûterait cher s'ils portaient encore la main sur un missionnaire, avaient résolu de les laisser mourir de faim. Heureusement il se trouva à Erromanga un pauvre homme charitable, qui en cachette, de nuit, leur apporta quelques provisions.

Cependant, à Tana, les deux évangélistes Samoens déposés par Williams la veille de sa mort, avaient plus de succès et appelaient à leur aide des missionnaires européens ; ces beaux jours devaient être vite oubliés !

A Fotuna, Samuela et Abela se virent bientôt entourés d'un petit groupe d'indigènes disposés à renoncer à leurs coutumes païennes. Mais ces succès ne devaient pas durer et, en 1843, la persécution éclata avec une épidémie. Un matin, comme ils allaient à leur plantation avec leur famille, ils furent surpris et tués. La station fut pillée ; deux des cadavres furent dévorés, les autres jetés à la mer.

Pendant deux années, il sembla que le temps



n'était pas encore venu d'évangéliser les Nouvelles Hébrides ; jusqu'en 1845 rien ne put être entrepris en leur faveur. A cette date deux missionnaires de Samoa MM. Murray et Turner tentèrent un nouvel essai. A Aneïteoum ils laissèrent deux évangélistes. A Tana ils trouvèrent un vieux chef, attaché au culte évangélique et qui, pendant tout le temps qu'avait duré l'absence des missionnaires, avait compté les jours pour continuer à distinguer le jour du Seigneur et célébrer, chaque dimanche, de son mieux, un service religieux. Ils se hâtèrent donc de placer dans les divers districts de cette île, sept évangélistes qui furent accueillis partout avec empressement. A Erromanga les missionnaires ne purent encore déposer de chrétiens samoens ; mais à Faté, la fille du chef ayant épousé un samoen chrétien, le chef demanda quatre catéchistes ; bientôt après il fallut lui en envoyer encore cinq autres.

Qu'allait-il advenir de tous ces germes de vie, semés pour la seconde fois aux quatre coins des Nouvelles Hébrides ? Hélas, encore une fois, l'ouragan passa et détruisa tout !

A Faté de tous les instituteurs samoens et rarotongans qui y étaient à l'œuvre, un seul survécut pour raconter aux missionnaires du « *John Williams* » ce qui s'était passé. Deux d'entre eux avaient été égorgés, leurs corps coupés en morceaux, distribués au peuple et mangés. Deux autres avaient été emportés par une épidémie.

Pour nous rendre compte de ce que fut la situation



de ces premiers pionniers de l'Evangile aux Nouvelles Hébrides, voici un fragment d'une lettre adressée par l'un d'entre eux à M. Turner de Samoa : « Bientôt après nous être décidés à nous séparer et à aller deux à deux, nous fûmes saisis par la maladie qui fait trembler (la fièvre). Au commencement de décembre un des Rarotongans fut forcé, par la maladie de partir pour Lifu avec sa famille. Quelques jours après la fille d'Isaaka mourut. Le 13 du même mois, Paulo mourut aussi. Le 19 de février ma femme fut à son tour enlevée par la mort. Le 22 du même mois, Isaaka nous quitta pour aller à Aneïteoum. Le 4 mars, la fille de Mailei mourut, et le 7 mai, Mailei partit aussi pour Aneïteoum. Ces évangélistes ne nous ont quittés que parce qu'ils étaient trop malades pour rester ici. Quant aux morts, que pouvons nous en dire ? Ils sont tous morts dans la foi..... »

signé : Elia

Au milieu de tant de périls, quel singulier mélange de foi, d'abnégation et de simplicité chez ces évangélistes ! Voici ce qu'écrivit l'un de ces instituteurs pionniers qui prêcha le Christ à Erromanga aussitôt après la mort de Williams et que les circonstances conduisirent ensuite dans une autre île des Nouvelles Hébrides :

« Je remercie Dieu d'avoir le privilège de connaître le salut qui vient de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Aussi mon désir ardent est-il de continuer



l'œuvre dans laquelle je suis engagé, non pas avec l'idée de recevoir pour cela un salaire, mais parce que je connais, oui, moi aussi, je connais le salut qui est en Christ. *Et n'est-ce pas une récompense suffisante que de pouvoir me donner moi-même à l'œuvre de Dieu dans ce pays lointain ?* Je suis résolu à ne pas retourner dans le pays de ma naissance, mais à mourir en faisant ici cette œuvre de Dieu..... »

Quelle formidable place forte était donc cet archipel pour le paganisme, avec le double rempart que lui faisaient la cruauté de ses habitants et l'insalubrité de son climat ! La mission fut bientôt dans ces îles un lugubre champ de bataille où les nouveaux arrivants devaient passer sur un monceau de cadavres pour marcher à l'ennemi. Malgré de terribles rafales, le drapeau de l'Evangile restait debout, car la main vigoureuse d'un courageux guerrier était là pour le relever quand un héros blessé au cœur le laissait tomber. En vingt-cinq ans à peine, plus de trente catéchistes périrent sur ce champ d'honneur, mais cette petite armée avait des réserves d'élite au séminaire de Malua (Samoa).

Samuela avait été, en même temps que sa femme, massacré par les sauvages de l'île Fotuna. Quand la nouvelle de cette mort arriva à l'école de Malua, où le martyr comptait encore beaucoup de ses compagnons d'études, la douleur fut profonde. Dans une réunion publique, où les circonstances du martyr furent racontées, l'un des élèves les plus avancés prit



la parole et s'exprima à peu près dans ces termes : « Eh bien, nos amis sont heureux d'être tombés en combattant pour le Christ. N'ayant pas failli à la profession de la foi, ils sont aujourd'hui avec Jésus ce qui leur est de beaucoup meilleur. Un grand nombre d'hommes tombent tous les jours, soit à la guerre, soit en cherchant des profits terrestres et cependant, malgré cela, il s'en trouve toujours d'autres prêts à poursuivre les mêmes objets. Serons-nous, nous autres, moins persévérants que les gens du monde *et parce que nos frères ont péri par la main de ceux qu'ils voulaient sauver, craindrons nous de servir la même cause ? Non, oh non ! ....* » Et la conclusion de l'orateur fut de s'offrir lui-même pour aller reprendre le poste qu'avait laissé vacant la mort de Samuela. (1)

Pendant le *troisième acte* de cette émouvante tragédie les missionnaires européens jouèrent les principaux rôles : MM. Geddie et Inglis à Aneïteoum N. Gordon et son frère D. Gordon à Erromanga et J. Paton (2) à Tana et plus tard à Aniona.

Depuis seize ans Tana avait été privé de missionnaires blancs. MM. Turner et Nisbet avaient failli payer leur dévouement de leur vie. Pendant la nuit ils avaient tenté de gagner Aneïtéoum ; mais les vagues les avaient rejetés à la côte. Au moment même où ils allaient être pris par les indigènes, un navire européen se montra, vint droit au rivage et les sauva. Ils

1. Cf *Journal des Missions* 1861 p. 259.

2. Cf J. B. Paton — abrégé de son autobiographie,



avaient eu cependant la consolation de voir l'un de ces sauvages les suivre sur le navire et avaient reçu de lui la promesse qu'il continuerait à prier Dieu.

Un peu plus tard, quelques intrépides évangélistes polynésiens, dont on ne saurait trop admirer l'humble dévouement, ne craignirent pas d'aller reprendre l'œuvre interrompue. L'un d'eux y périt de mort violente. Les autres, sans se laisser décourager par cette nouvelle preuve de la férocité des naturels, continuèrent leurs travaux et avec assez de succès, pour qu'au bout de dix ans, en 1858, trois missionnaires européens prissent de nouveau la résolution de continuer l'entreprise. Deux d'entre eux les Révérends MM. Paton et Matheson, étaient encore à Tanna en 1861, mais ils durent se retirer devant l'ouragan suscité contre eux par les meurtriers de M. et de Mme Gordon qui avaient juré la perte des autres missionnaires de l'archipel. Après leur départ, les païens brûlèrent leur demeure et causèrent dans leur propriété des dégâts qu'on n'évalue pas à moins de 25.000 francs. Les missionnaires, de leur côté, errèrent plusieurs jours dans la forêt, mourant de faim et courant à chaque instant le risque d'être découverts et massacrés. A la fin pourtant, arrivés sur le rivage, ils attirèrent par leurs signaux de détresse, l'attention d'un navire marchand qui se trouvait dans ces parages et qui, les ayant recueillis à son bord, les transporta à Aneïteoum. Madame Matheson avait héroïquement partagé tous ces dangers.

A Erromanga, on n'avait pu débarquer des caté-



chistes de Samoa qu'en 1853. En Juin 1857, dix-huit ans après le martyr de J. Williams, le missionnaire N. Gordon crut pouvoir se fixer à Erromanga avec sa femme pour diriger les travaux des instituteurs Samoens. Mais M. et Madame N. Gordon furent assassinés le 20 mai 1861. La mission des Nouvelles Hébrides comptait désormais deux martyrs de plus !

Trois ans après, D. Gordon, le frère du martyr, vint prendre sa place à Erromanga. En peu de temps il put y baptiser seize personnes. En mars 1872, un jour qu'il travaillait à la traduction du chapitre VII des Actes (le récit du martyre d'Etienne,) un ennemi du Maître qu'il servait l'appela sous sa véranda et l'assomma d'un seul coup de massue ! « Les chefs européens » suivaient donc les humbles héros indigènes sur la voie douloureuse !

Dès le mois de Juillet 1852, M. J. Inglis avait occupé le district-nord d'*Aneïteoum*, tandis que M. J. Geddie continuait à évangéliser le district méridional de cette même île où il était établi depuis le mois de mai 1848. Les débuts n'avaient pas été commodes au sein de ce peuple cannibale. La pratique indigène qui faisait le plus souffrir le missionnaire était la strangulation des veuves. Il ne perdit jamais une occasion de s'y opposer et de prêcher l'Evangile, aidé qu'il était par un évangéliste indigène exceptionnellement dévoué, sérieux, et intelligent, le pieux et infatigable Wahit, à qui M. Geddie attribua plus tard la plus grande part des succès du christianisme dans ces îles. Plus d'une fois à Aneï-



teouth l'orage gronda sur la tête des messagers de la Bonne Nouvelle. Un jour même la station fut incendiée. Mais un événement heureux se produisit, le chef Nohoat, se convertit au christianisme et dès lors MM. Geddie et Inglis et aussi Wahit furent témoins d'une merveilleuse floraison spirituelle. Dès l'année 1856 M. Geddie pouvait écrire : toute la population, se montant à près de 4000 âmes, a maintenant, à l'exception d'environ 200, accepté le christianisme.... » et il ajoute, « jamais nous n'avons vu venir à nous les âmes en foule, mais depuis quelques années, il ne s'est peut-être pas écoulé de semaine où quelque païen ne se soit approché de nous... »

Quand M. J. Geddie mourut, en 1872, on put écrire sur une plaque commémorative : « lorsqu'il débarqua ici, en 1848, il n'y avait pas de chrétiens ; lorsqu'il mourut en 1872, il n'y avait plus de païens. »

Enfin le *quatrième acte* de cette histoire s'étend jusqu'à nos jours. C'est sur toute la ligne une période de progrès. Après de longues et pénibles semailles une abondante moisson ; telle est la phrase qui résume l'activité missionnaire aux Nouvelles Hébrides. En effet, dès 1853 des chrétiens d'Aneïteoum, avec *le zèle apostolique qui semble animer les Mélanésiens comme les Polynésiens*, allèrent offrir aux païens de Fotouna les bienfaits de l'Evangile. En 1866, un missionnaire européen se joignit à eux, et en 1889, le premier insulaire de cette île sauvage fut baptisé.

L'année suivante, deux autres évangélistes quit-



tèrent Aneïteoum pour aller à Tana, où après les deux essais malheureux qui y avaient été tentés, ils réussirent à poser les premières bases d'une Eglise durable.

A Erromanga les évangelistes remportèrent de remarquables succès dans le courant de l'année 1856, si bien que quatre collaborateurs leurs furent adjoints avec la mission de fonder une ou plusieurs stations nouvelles. Peu à peu l'Evangile gagnait du terrain et Aneïteoum devenait pour les Nouvelles Hébrides, ce que Tahiti avait été pour les îles de la Société, une source de vie et de régénération spirituelle.

**L'Evangélisation du groupe de Calédonie** (50.000 habitants.) (1) *Maré*. Le 9 avril 1841, le *Camden*, ayant à bord M. Murray et quelques évangelistes indigènes se présenta devant l'île de Nengone ou Maré ; il ne s'agissait de rien moins que de conquérir cette île à l'Evangile. Tout un jour le navire missionnaire erra autour de cette terre nouvelle, mais il lui était impossible de jeter l'ancre à cause de la falaise de corail qui lui sert de rempart. Déjà la nuit tombait. Tout à

1. Braime « *La Nouvelle Calédonie* » Hachette 1854, (contient un bon résumé des origines de la mission catholique dans ce groupe.)

Père Lambert « *Mœurs et superstitions des Néo-Calédoniens*. »

A. Bernard, chargé de cours à la Sorbonne « *L'archipel de la Nouvelle Calédonie*. »

De Lanessan Alcan 1886 « *L'Expansion Coloniale de la France*. » p. 674.

Piolet, « *Les missions catholiques*. »

« *Marins et missionnaires* » (a dû être publié par la mission mariste. Lyon.)

Valette « *Essai de Bibliographie sur la Nouvelle Calédonie*. »



coup une lumière brilla dans l'obscurité, un canot apparut à peu de distance. Aussitôt M. Murray sauta dans une chaloupe, alla au devant du nouveau venu... jugez de sa surprise en entendant ce soit-disant sauvage, lui crier dans un langage connu : « Je connais le vrai Dieu ». Cet indigène était Taufā, un rarotongan, qui perdu en mer, avait été poussé, avec quelques-uns de ses compatriotes, sur ces rivages inconnus pour préparer ce terrain à recevoir les messagers de l'Évangile. Taufā et ses amis avaient eu en effet le temps d'apprendre la langue de Maré et furent de précieux auxiliaires pour Tataio et Taniela, les deux évangélistes samoens qui furent laissés dans l'île. (1)

Grâce à la collaboration des pieux serviteurs samoens et rarotongans l'œuvre se développa. Cependant jusqu'en 1848 ils trouvèrent un grand obstacle dans le chef même qui les protégeait : « Gardez-vous d'adorer le Dieu des étrangers.... » ne cessait-il de dire à tous ses gens. Mais aussitôt après sa mort (1848) on s'aperçut que l'influence du christianisme avait pénétré plus avant qu'on aurait pu le croire. « Maintenant que notre père n'est plus, abandonnons les anciennes coutumes pour nous tourner vers la Parole du Vrai Dieu », dirent d'un commun accord les trois héritiers du trône et, spontanément, ils renoncèrent à l'usage de leurs idoles, renvoyèrent leurs nombreuses femmes et observèrent le dimanche. Cet exemple

1. Cf. Murray *The Martyrs of Polynesia* p. 159.



produisit une impression profonde sur toute la population et fut suivi.

Mais la tribu voisine et ennemie, jalouse des progrès accomplis par son adversaire, s'assembla en armes et envoya défier les chrétiens de venir combattre avec eux. Deux chrétiens seulement se rendirent sur le champ indiqué ; ce furent Nasilini, l'un des jeunes chefs dont il vient d'être question et Maka l'un des évangélistes. Ils partirent ensemble sans autre moyen de défense que des armes spirituelles. Arrivé en présence des guerriers païens, Nasilini leur dit qu'il venait sans peur à leur rencontre, parce qu'il ne craignait pas les hommes mais Dieu seul et que, désirant suivre la Parole de ce Dieu, il était décidé à ne pas combattre. Maka attaqua ensuite les coutumes idolâtres, exposa les doctrines de l'Evangile et exhorta vigoureusement les assistants à les embrasser eux-mêmes. Ceux-ci, frappés de tant de confiance et de hardiesse, n'osèrent pas attaquer ces deux hommes désarmés et se retirèrent sans leur faire de mal. ... Après cette entrevue, les païens s'obstinèrent à demander la lutte, mais les chrétiens continuèrent à refuser de combattre et aucune guerre ne vint plus jamais troubler cette île où jadis le sang coulait si souvent à flots.

Au lieu de les combattre, la tribu chrétienne se mit à évangéliser ses ennemis. (1) Sous les ordres

1. A Maré ce ne sont pas seulement les instituteurs qui évangélisent, mais tous les nouveaux chrétiens. M. Sunderland dit à leur sujet : « C'est



de Nasilini, la petite troupe, ayant parlé de Jésus-Christ à tous ceux qui avaient voulu l'écouter, rentrait un soir paisiblement au lieu de sa résidence habituelle, quand une bande de païens forcenés se précipita sur elle en proférant des cris de mort. Ces gens en voulaient surtout à deux hommes qui appartenaient, par leur naissance, à la même tribu qu'eux, mais qui, après avoir embrassé la foi nouvelle s'étaient rattachés à la tribu chrétienne. Nasilini, qui avait rendu quelque temps auparavant un grand service à la tribu ennemie, (1) se constitua le protecteur de ses compagnons menacés, en les entourant de ses bras. Mais les sauvages, tout en se criant les uns aux autres : « Épargnez Nasilini, prenez garde de le blesser » ne tinrent aucun compte de ses efforts et ce fut, à la lettre, entre ses bras que les victimes de leur haine furent massacrées. Tels furent les deux premiers martyrs de l'archipel calédonien (2).

L'œuvre de Maré était donc solidement fondée : ses progrès étaient rapides, aussi en 1854 la Société de Londres jugea-t-elle nécessaire d'y envoyer deux de ses agents : MM. Greagh et J. Jones. La période héroïque ou de conquête était à peu près terminée pour cette île. Cependant de gros nuages allaient s'amasser

chose délicieuse à voir que le zèle que nos chrétiens indigènes mettent à se rendre parmi les tribus encore idolâtres pour leur enseigner les vérités de l'Évangile. On les trouve toujours prêts à entreprendre ces excursions ; et pour peu qu'ils aient vu les gens disposés à les écouter, c'est la joie peinte sur le visage qu'ils regagnent la station. »

1. Cf. *Journal des Missions* 1856 p. 187.

2. Cf. Murray.. *Martyrs*..... p. 158.



sur cette jeune mission avec l'occupation française et l'arrivée dans l'île des prêtres catholiques. (1)

L'histoire des premiers jours de la mission à *Lifu* et tout aussi captivante que toutes les précédentes. Le héros principal en est un jeune célibataire de Rarotonga, Pao, qui après avoir passé une année seulement au séminaire théologique, supplia ses maîtres de le laisser partir. Quelques semaines après, l'ardent évangéliste arrivait à Maré. Là des chrétiens bien intentionnés voulurent l'arrêter, pour quelque temps, prétextant son ignorance, mais Pao, s'écria : « Je sais bien une chose, c'est que Jésus est mort pour moi... et pour les autres ; n'est-ce pas la chose essentielle ? » Toutes les résistances furent désormais vaincues et quelques jours après, monté sur un frêle esquif indigène, avec sa bible de Rarotonga et quelques habits attachés en paquet et placés au bout de son petit bateau, il déploya sa voile de joncs et prit la direction de Lifou. Arrivé, sans attendre que quelque canot s'approche pour prendre des informations, sans aucune perte de temps, il aborde et se place tout de suite entre les mains des natifs. Il est présenté au chef, Boula, et trouve en lui un ami puissant : « Ils mangeaient, dormaient, travaillaient, se baignaient

1. Il nous est impossible de raconter la douloureuse histoire des différents sans fin qui ont paralysé pendant si longtemps la mission des îles Loyalty. Nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à l'histoire détaillée qu'en a fait M. Macfarlane dans « *The Story of the Lifu Mission* » Londres 1873 et au clair résumé de M. A. Bœgner paru dans le *Journal des Missions* 1892 p. 81. Voir deux faits de cette persécution dans *Journal des Missions* 1888 p. 192 et 315.



et priaient ensemble » disent aujourd'hui encore les indigènes en parlant d'eux.

Petit de taille, mais d'un caractère énergique, il s'en allait de village en village parlant du Christ, brisant et brûlant les idoles et supportant avec un courage indomptable les privations, les injures ou les coups. Un jour, il n'échappa à une mort certaine qu'en se jetant dans un canot et en quittant précipitamment l'île ; mais peu de temps après il revint et recommença ses courses intrépides. Puis s'apercevant, aux succès même que sa parole remportait, qu'il ne pouvait suffire seul à la tâche, il se mit à construire une chapelle de corail, se fixa dans le voisinage, appella auprès de lui quelques-uns des convertis les plus capables, les prépara du mieux qu'il put aux fonctions d'évangelistes et les envoya de côté et d'autre poursuivre l'œuvre qu'il avait commencée, mais sans cesser d'y consacrer lui-même tout ce qu'il avait d'énergie. Peu à peu il se forma sur différents points des villages chrétiens, aux mœurs paisibles, à l'aspect décent. D'autres évangélistes polynésiens étaient venus, à diverses époques, mettre la main à cette œuvre, et ils avaient rendu de grands services, mais Pao était resté l'agent principal et comme l'âme du mouvement. (1)

Les choses allèrent de mieux en mieux à Lifou ; aussi en 1859, la Société des Missions de Londres envoya MM. Macfarlane et Sleigh s'établir dans cette

1. Voir l'intéressante autobiographie de l'un des compagnons de travail de Pao dans *journal des missions* 1861 p. 63



île comme missionnaires. Peu de temps après leur arrivée, Pao, « l'apôtre de Lifou » entra dans son repos et fut pleuré et regretté par les chrétiens de toute l'île. Cette mort permit à M. Macfarlane d'apprécier l'œuvre de son prédécesseur indigène et de dire ce qu'est la piété des chrétiens amenés par son ministère à la profession du christianisme. « Leur foi les a rendus capables de résister à la persécution. (1) Ils lisent les Ecritures, fréquentent le culte, chantent leurs cantiques avec une sorte de passion. S'il y a dans leurs rangs bien des gens qui se contentent des apparences de la piété, il y a aussi bien des âmes véritablement régénérées ; la polygamie a cessé ; le cannibalisme des temps passés n'est plus que le souvenir d'une effroyable coutume. En somme l'église Chrétienne de Lifou peut soutenir la comparaison avec plus d'une des anciennes Eglises d'Europe, avec cette différence cependant, qu'elle est en voie de progrès, tandis que les autres sont en voie de décadence. Voici deux preuves que les chrétiens de Lifou ont bien compris quelques-uns des caractères essentiels de la vie chrétienne :

1<sup>o</sup> Le terme employé le plus souvent pour désigner la religion est synonyme de celui d'*abnégation* ou de *renoncement à soi-même*. 2<sup>o</sup> Les natifs disent d'un homme qui embrasse le Christianisme, qu'il *noue sa ceinture* et de celui qui apostasie qu'il la

1. La même que celle de Maré, ayant eu les mêmes causes ; Cf. les mêmes sources et de plus le *Journal des Missions*. 1873 p. 423.



*dénoue*, donnant ainsi à entendre que dans le premier cas, il veut se consacrer au travail, à l'ordre et à la pureté, tandis que dans le second il annonce l'intention de se livrer de nouveau aux habitudes cruelles et licencieuses des jours passés. »

Dès que Maré et Lifou furent devenues chrétiennes, elles n'eurent ni trêve, ni repos, que l'Evangile n'ait été annoncé à leurs voisines : Ouvéa et la Grande Terre. (1-2)

En 1856 les églises de Maré envoyèrent deux des leurs christianiser Ouvéa. Les travaux de ces deux évangélistes furent bénis, et commençaient à porter des fruits quand arrivèrent des prêtres missionnaires *sur un vaisseau de guerre français*. Aussitôt commença pour les protestants une longue période de vexations et de troubles. Tantôt c'était un village (protestant) qui était attaqué et brûlé, ou bien un temple qui était fermé par un prêtre catholique qui le déclarait « Tabou » (!) tantôt c'était la confiscation de la cloche des protestants tout simplement parce que « ce bruit déplaisait au prêtre » ; ou bien encore c'étaient des instituteurs pris et maltraités ; toujours

1. Notre sujet étant déjà trop vaste pour qu'il nous soit permis d'entrer dans tous les détails, nous ne pouvons parler ici de l'important mouvement missionnaire qui porta l'élite religieuse des Loyalty vers la *Nouvelle Guinée*. Voir à ce sujet *Journal des Missions*. 1892 p. 87 et Macfarlane. « *The Story of the Lifu Mission* » p. 353.

2. A l'île des Pins (sud de la Nouvelle Calédonie), deux instituteurs de Samoa et tout l'équipage d'un vaisseau anglais furent assommés et dévorés en 1842. Ceci était une vengeance. Cette île devint plus tard une place forte des missions catholiques.



c'était la partialité quand les autorités avaient à intervenir : impunité pour les coupables et réprimandes pour les innocents. (1)

Il était tout à fait impossible que les modestes évangélistes indigènes se défendissent contre des adversaires si habiles et si effrontés, aussi la Société des Missions de Londres envoya à Ouvéa l'un de ses agents, M. Ella, qui se vit tout d'abord interdire l'accès de l'île par les autorités françaises. Grâce à l'intervention de M. Ella, et aussi au changement du gouverneur de Nouméa des jours meilleurs se levèrent pour les protestants d'Ouvéa.

De très bonne heure l'évangélisation de la *Grande Terre* avait été le but visé par les chrétiens de Lifu. Pao déjà, avait organisé deux expéditions en vue de cette importante conquête. M. Macfarlane reprit ce projet et parvint à établir toute une chaîne de postes missionnaires sur la côte Est de l'île. Maré n'avait pas encore pris part à ce mouvement, quand une circonstance imprévue vint l'y décider (2) : une lettre adressée par des Maréens lépreux à leurs concitoyens chrétiens pour leur raconter la misérable existence qu'ils vivaient dans leur exil, à Belep (île située au nord de la Grande Terre), émut à pitié la petite Eglise de Maré, aussi, à la fête de Mai 1857, il fut décidé, et

1. Nous ne pouvons que renvoyer aux sources déjà indiquées à l'occasion de Maré et de Lifu en ajoutant les *Journaux des Missions*. 1872 p. 437 et 1889 p. 192.

2. Le fait suivant nous a été raconté par M. Ph. Delord, missionnaire à Maré.



cela sans que les missionnaires aient eu à intervenir, que quelques messagers des églises maréennes iraient apporter des secours à leurs frères souffrants de l'île Belep et que, pour tirer un profit double de ce voyage, *pour ne pas rester en arrière sur les Eglises de Lifou et d'Ouvéa, des évangélistes pionniers accompagneraient l'expédition pour être déposés sur la côte ouest de la Grande Terre.*

Ces deux propositions furent accueillies avec enthousiasme : « Nous serons les évangélistes dont vous avez besoin » crièrent des jeunes gens de l'école. Deux vieillards furent choisis pour diriger la troupe, et l'on partit sur un bateau marchand qui devait s'arrêter quelques heures dans tous les ports de la côte Ouest de la grande île. Chaque fois qu'ils abordaient les deux vieillards descendaient à terre ; vite, ils réunissaient le plus grand nombre possible d'indigènes, leur disaient qu'ils venaient pour leur offrir de connaître le vrai Dieu, leur annonçaient les quelques points fondamentaux de cette « nouvelle religion, » et concluaient en leur posant la question suivante : « voulez-vous recevoir deux messagers du vrai Dieu ? » Si les indigènes répondaient « oui », un signe était fait, deux évangélistes accouraient et recevaient pour mission de sonder le terrain jusqu'au retour du bateau. Si au bout de ces quelques semaines l'essai tenté avait échoué les deux jeunes gens étaient repris pour être apportés vers des tribus mieux disposées. Quand les indigènes répondaient « non » les deux vieillards regagnaient le bateau,



prêts à recommencer leurs tentatives à la prochaine halte. Quelle merveilleuse histoire que celle-là et digne d'être mise en parallèle avec les anecdotes les plus touchantes et les plus belles de toute l'histoire ecclésiastique ! « Cela prend le cœur, dit M. Ph. Delord (1) ; il y a là quelque chose de si saintement héroïque, de si grand dans sa simplicité, qu'on se sent saisi de respect pour ces « pauvres canaques » dans le cœur desquels l'Évangile produit de tels fruits. »

Les évangélistes qui furent ainsi placés de loin en loin sur les côtes de Calédonie connurent souvent, eux aussi, la misère et la souffrance. M. Delord écrit à leur sujet (2) : « L'un deux vient de perdre en une semaine, et sa femme et son fils unique. » Pauvre jeune nata ! Je lui ai écrit : « Viens passer quelque temps parmi nous, tu te reposeras et nous essaierons de te consoler. » Un autre m'écrit : « Nos vêtements sont usés ; que faire ! Devons-nous revenir ? qui prendra soin de nous ? »

La présence d'un missionnaire européen était devenue indispensable en Nouvelle Calédonie : un évangéliste écrivait à son missionnaire M. Delord : « quatre petites tribus à l'Ouest et une à l'Est réclament des natas. Un chef a même fait construire par avance et la case du futur catéchiste et le temple.... »

1. Cf. *Mon Voyage d'enquête en Nouvelle Calédonie* p. 31.

2. Même ouvrage p. 38.



Qui allait prendre la direction de ce nouveau et immense champ de travail ?

Les églises de France furent longues à répondre. Enfin M. M. Leenhardt se décida à partir et voici les circonstances touchantes dans lesquelles il prit possession de ce poste d'honneur. (1) « Le président des évangélistes de la côte Est, Haxén, le plus âgé d'entre les natas, qui avait acquis de l'expérience et ruiné sa santé en évangélisant quatorze ans en Nouvelle-Guinée, encourageait ses collègues, leur apprenait l'initiative, le tact et la résignation. Il se sentait bien fatigué et vieilli pour une tâche aussi lourde. « Missi écrivit-il à M. Delord, je suis maintenant trop âgé je demande à me retirer dans mon pays, à Lifou. M. Delord, plein de foi dans la réponse que les Eglises de France feraient à son appel en faveur d'un missionnaire pour la Nouvelle Calédonie, lui écrivit : « Attends encore un peu, un missionnaire viendra et te remplacera. » Et Haxén attendit.

Quelques mois après, malade et usé, il demanda encore : « Laissez-moi rentrer, je voudrais mourir dans mon pays, chez moi. » Et M. Delord, sachant cette fois que les Eglises de France allaient répondre, lui écrivit de nouveau : « Attends encore un peu, si tu en as le courage ; le missionnaire est en route pour venir, tu le verras et t'en iras ensuite. »

Vers la fin de novembre 1902, nous étions à Houaïlou depuis quelques heures à peine, avec M. Delord,

1, Cf. M. Leenhardt : *La Grande terre* p. 41.



au milieu de la foule qui nous recevait, lorsqu'un billet nous parvint : Haxen ne se joindra pas à la foule il est très mal et voudrait voir le missionnaire. Nous y allâmes aussitôt ; c'était à 15 kilomètres de la tribu de Ba. Haxen était couché, étendu sur une natte, dans sa case. Sa femme, en nous voyant, se penche sur lui : « Haxen, le missionnaire ! » Haxen tourne la tête lentement et nous jette un long regard.....

Quand nous eûmes prié et fûmes repartis, il appela les siens : « A présent, je puis laisser mon travail, dit-il. Je ne vais pas à Lifou, mais je retourne chez mon Père, là-haut. Et il mourut. »

Telle est la fin triomphale de cette longue histoire que nous nous étions donnés pour tâche de faire connaître à nos lecteurs : « Que de victimes ont réclamé les îles de l'Océanie, s'écrie T. Fallot. Ah ! vraiment si nous voulions, à la façon des catholiques romains, former un calendrier des saints, des héros, des confesseurs dont les missions au XIX<sup>me</sup> siècle nous fournissent les noms, aucune date ne resterait en blanc ! Car il n'est aucune des œuvres actuellement fécondes qui n'ait été arrosée, sinon par du sang, du moins par beaucoup de larmes. »

« Mais cette première période n'est pas seulement caractérisée par d'indicibles souffrances et des labeurs inouïs elle marque aussi par les victoires parfois éclatantes que l'Évangile a remporté sur le paganisme. Et ces premiers triomphes de la grâce divine, ces premières conversions impriment à l'activité du



missionnaire je ne sais quel enthousiasme qui ne se retrouvera plus dans la suite....»

« Peu à peu la scène change ; des conversions se sont opérées : les âmes sont nées à la vie d'en haut. L'effort du missionnaire se concentre désormais sur le troupeau fidèle qui l'entoure, sur les quelques nouveaux nés que Dieu lui a accordés. Il comprend que c'est en organisant une Eglise qu'il s'assurera l'instrument le plus efficace à l'Evangelisation ultérieure des païens. Du reste, l'opposition extérieure est vaincue, un milieu chrétien se forme et l'Evangile exerce son influence indirecte mais certaine sur ceux qui s'y montrent encore les plus hostiles. La période héroïque est arrivée à son terme. Nous voici en pleine période pédagogique. »

Il ressort de tous ces faits, qui ont mis à peu près exactement un siècle à se dérouler, que les agents indigènes ont été les principaux propagateurs de l'Evangile dans les îles des Mers du Sud, et les principaux héros de cette époque héroïque,

A l'appui de cette conclusion, nous rappellerons seulement quelques traits :

1° L'œuvre a été très longue et très dure tant que les missionnaires européens ont travaillé seuls (début à Tonga et à Tahiti.)

2° La mission a remarquablement prospéré en Polynésie dès que des évangélistes ou instituteurs, polynésiens se sont mis à l'œuvre (îles de la Société Hervey et Samoa.)



3° L'héroïsme des évangélistes polynésiens s'est heurté, pendant longtemps, aux Nouvelles Hébrides, contre la race mélanésienne sans pouvoir la pénétrer. Cet archipel n'a été vraiment conquis au christianisme que le jour où l'Evangile lui a été apporté par des évangélistes mélanésiens, des jeunes gens sortis de son sein, des indigènes d'Aneïteoum.

4° Les premiers évangélistes polynésiens furent « choisis » parmi les chrétiens les plus pieux, les plus zélés, les plus intelligents et aussi les plus robustes des premières communautés indigènes.



## CHAPITRE II

### PÉRIODE PÉDAGOGIQUE

Les lignes de M. T. Fallot qui terminent notre premier chapitre disent assez ce qu'est la période pédagogique sans que nous ayons besoin d'insister. Nous rappellerons seulement, que la direction générale de l'activité missionnaire pendant ce laps de temps, qui peut être d'une longueur très inégale suivant les différents champs de travail, doit tendre à l'émancipation des églises indigènes. Ceci revient à dire que le missionnaire européen qui, pendant tout le temps que dure la période pédagogique, est *tout* pour l'indigène, doit avoir la préoccupation constante de s'effacer peu à peu, de faire éclipser son influence par celle de personnalités indigènes qu'avec patience il aura façonnées, de devenir pour eux seulement un frère aîné, dont les avis seront discutés, et dont on pourra se passer si l'occasion se présente.

« C'est ici qu'abondent les difficultés d'un nouveau genre, car ces convertis ne sont, au point de vue spirituel, que des enfants, que des mineurs, que des



êtres passifs qu'il s'agit de protéger, de guider et surtout de rendre capables de devenir des hommes. Touchant spectacle du reste que celui de ce missionnaire qui, durant de longues années d'obscur dévouement, va être investi, dans l'intérêt des enfants spirituels que Dieu lui a donnés, de toutes les fonctions imaginables. A lui de leur enseigner les mystères de l'Alphabet, de leur communiquer le goût du travail, de leur inculquer les règles de la pudeur ; à lui d'agir sur eux sans se lasser, jour après jour, par la parole et surtout par l'exemple. Dans certaines parties de l'Inde, on désigne le missionnaire du terme naïf de *Ma-Bap*, mère et père tout à la fois, celui qui doit subvenir à tous les besoins et auquel on recourt à toute occasion.

« Touchant spectacle, disions nous tout à l'heure. Mais il en est un plus émouvant encore : Ce missionnaire qui a tout été pour ces chrétiens, parce qu'il ne pouvait faire autrement : père nourricier, instituteur, législateur, ne tarde pas à comprendre, avec la sagesse qu'inspire le véritable amour, qu'il doit, coûte que coûte, habituer ceux qui ne comptent que sur lui à ne plus compter que sur eux-mêmes ; car ce sont des hommes qu'il est venu façonner et non des enfants incapables de toute virilité. Dorénavant il mettra tout en œuvre pour leur enseigner à se passer de lui. Après avoir été tout, il s'efforcera d'être le moins possible, de s'effacer, de se faire oublier. Il ne négligera rien pour éveiller dans ces âmes passives les plus nobles ardeurs de la liberté, et c'est à ce



moment que son abnégation sera mise à une rude épreuve. Dans ces natures à peine dégrossies tout est excessif. Elles sautent souvent, d'un bond, de la passivité la plus absolue, aux excès d'une indépendance sans bornes. C'est l'heure de la jeunesse fougueuse et souvent ingrate. Qu'un agitateur se montre, qu'un émissaire de quelque société sectaire et qui n'a nul souci de déchirer le corps du Christ apparaisse, et l'esprit de révolte se manifeste. (1) Pauvre missionnaire, quelle patience ne lui faudra-t-il pas pour supporter ces volontés mal équilibrées et pour les redresser plutôt que de les briser. (2)

Il nous est impossible dans ce travail de nous arrêter à considérer tout ce qu'ont fait les missions évangéliques pour éduquer les peuples enfants au milieu desquels elles se sont établies dans les Mers du Sud. (3) Mais rappelant, avec Warneck que *les évangélistes et instituteurs indigènes sont les représentants de leurs tribus, que tout ce qui est fait pour eux, ou contre eux, a sa répercussion directe et immédiate sur ceux qui les entourent*, nous essayerons seulement de faire ressortir ce qui a été fait pour l'éducation de cette élite indigène et les résultats qui ont

1. Cf. à ce sujet : M. Leenhardt « *Le mouvement éthiopien au sud de l'Afrique* ».

et *Foi et vie* : 1908 p. 129 H. Dieterlen « *Madagascar et l'éthiopisme* »

2. T. Fallot : sermon précédemment cité.

3. Cf. Warneck : *Modern Missions and culture* les deux premiers chapitres.



été obtenus. Dans ce but nous diviserons ce chapitre en deux parties :

1° L'influence du missionnaire à l'école.

2° L'influence du missionnaire après l'école.

### 1° L'influence du missionnaire à l'école

Les écoles nous apparaissent comme les places fortes, les tours solides, qu'une armée conquérante prudente laisse derrière elle à mesure qu'elle s'avance en terre étrangère. C'est là qu'elle trouvera les forces et les munitions qui lui sont indispensables pour son ravitaillement, là que seront les *réserves* et les *arsenaux* dont elle aura sans cesse besoin pour continuer sa marche en avant.

Cette bonne stratégie a été pratiquée dès la première heure par les missionnaires de Polynésie. Aussitôt après la prise de possession de Tahiti par l'Évangile, l'*Académie des Mers du Sud* (1) fut fondée et façonna les centaines d'évangélistes pionniers qui allaient être les principaux héros des grandes choses que nous avons vues se dérouler dans tous les archipels voisins. Des écoles semblables furent fondées à Rarotonga (îles Hervey) par M. Buzacott ainsi qu'aux îles Tonga, aux Fidji (à Kandavou, directeur M. Niettletton), à Maloua (Samoa) en 1841, à Maré (directeur M. Jones), à Lifou (directeur M. Macfarlane)

1. Cf. Prout. « *Académie des Mers du Sud* » p. 284.



et à Anéïteoum ; partout des « séminaires théologiques » furent institués pour préparer des évangélistes et des instituteurs indigènes. (1)

Comment se recrutèrent, et se recrutent encore les élèves de ces écoles ? (2)

C'était surtout aux jeunes gens du groupe d'îles dont elles faisaient partie que s'adressaient ces institutions. Ainsi *L'Académie des Mers du Sud*, surtout dans ses débuts, n'avait comme élèves que des jeunes gens des îles de la Société, et la majorité des élèves du séminaire de Rarotonga étaient du groupe des Hervey. Cependant des exceptions étaient consenties avec plaisir par les missionnaires. « Ainsi à Malua (Samoa), il y avait, dit M. Turner, le directeur du séminaire, « des indigènes d'autres groupes du Pacifique venus au hasard dans l'île dans des baleiniers ou d'autres bateaux. En même temps nous avons eu des indigènes de Calédonie, de Maré, de Lifou, de Tanna, de Vaté, d'Erromanga, des îles Tokelau, et Manahiki et de l'île Sauvage. » « La plupart d'entre eux, ajoute M. Turner furent amenés à l'école de Malua par le bateau missionnaire et reconduits chez eux après avoir terminé leur instruction..... »

1. Nous ne parlerons pas ici des centaines d'écoles primaires qui furent ouvertes dans tous les nouveaux champs de travail et dont le nombre est allé toujours en croissant.

2. Les mêmes principes ayant guidé tous les missionnaires qui ont été appelés à fonder des écoles pour instituteurs, les méthodes employées ont été à peu près les mêmes partout. Nous ne parlerons donc pas de ce qui a été fait dans chacune de ces institutions. Nous relèverons seulement certains traits caractéristiques dans chacune d'elles.



Nous abordons ici le mode de recrutement d'aides indigènes qui a eu le plus de succès dans les mers du Sud, dont John Williams déjà avait usé quelquefois mais qui a été pratiqué sur la plus grande échelle par l'évêque Patteson, le grand missionnaire de la Nouvelle Zélande.

*Persuadé que les naturels de cette partie de l'Océanie qu'on désigne par le nom de Mélanésie ne seraient gagnés à l'Evangile que quand il leur serait prêché par des hommes sortis du milieu d'eux*, Patteson avait voulu consacrer à former des prédicateurs de ce genre tout ce que Dieu lui avait donné d'intelligence, de forces physiques et de richesses. Dans ce but il avait fondé, à lui seul, sur les côtes de la Nouvelle Zélande, une école normale et s'en était ensuite fait le pourvoyeur. A bord d'un petit navire acheté de ses propres deniers, il s'en allait à peu près toute l'année, d'archipel en archipel, d'île en île, portant aux païens indigènes les bienfaits du christianisme, leur rendant tous les services qu'il pouvait, et visant surtout à obtenir d'eux qu'ils lui confiassent ceux de leurs enfants qui lui paraissaient les mieux doués. Puis ces enfants une fois instruits et christianisés dans son école de Norfolk, il les reconduisait lui-même dans leurs îles natales, et les présentait à leurs familles ou à leurs concitoyens, comme la preuve vivante de la supériorité de ce christianisme qu'il les avait précédemment exhortés à recevoir.

Deux faits ont démontré l'excellence de cette méthode. C'est d'abord, que sous l'influence des jeunes



gens élevés dans l'école de Norfolk, un bon nombre de congrégations chrétiennes se sont formées dans les divers archipels visités par l'évêque, notamment aux *Nouvelles Hébrides*, aux îles Salomon. C'est ensuite, que, d'après les dernières nouvelles reçues de Norfolk, l'école aujourd'hui privée de son fondateur, mais dont les amis et les admirateurs de l'évêque ont assuré la continuation, ne compte pas moins de 153 jeunes Mélanésiens, dont une cinquantaine pourront bientôt reprendre le chemin de leurs terres natales.

Certaines conditions devaient être remplies pour être admis à l'école d'instituteurs. M. Ph. Delord a remarqué que le missionnaire Jones, son illustre prédécesseur à Maré, ne prenait généralement que de beaux hommes, vigoureux, sains de corps. « Je sais, dit-il, que M. Jones en a refusé plusieurs qui étaient chétifs et malingres. Les anciens natas sont tous des hommes superbes de taille et d'une grande vigueur physique. »

Cette condition importante, n'était cependant pas essentielle. « A Malua, dit M. Turner, nous recevons des élèves *choisis* parmi les jeunes gens les plus pieux et les plus capables de tout l'archipel et des autres îles avoisinantes et qui *s'engagent à y rester au moins quatre ans*. On peut bien dire choisis, parce que le nombre des candidats est toujours beaucoup plus considérable que celui des admissions à prononcer, indice précieux de la vie religieuse qui règne dans ces contrées. » Les directeurs donnent, à mérites égaux, la préférence aux candidats



mariées, pour cette raison toute simple que, dans ce cas, la femme profite en une certaine mesure de l'instruction donnée à son mari. Il se prépare ainsi une petite armée de femmes indigènes missionnaires généralement bien qualifiées pour aider leurs maris dans l'accomplissement de leur tâche. Les Eglises indigènes comprirent vite l'importance de ces couples d'évangélistes, et bientôt, des demandes comme celle-ci furent adressées aux missionnaires directeurs : « Envoyez-nous un évangéliste dont la femme puisse instruire nos femmes et nos filles. » De très bonne heure il y eut donc à l'ombre des écoles d'évangélistes indigènes dispersées dans le Pacifique, des écoles de jeunes femmes dont on ne saurait exagérer l'importance civilisatrice et chrétienne. (1)

Généralement, à l'arrivée des nouveaux élèves, à la réouverture des classes, le missionnaire attirait l'attention de ces jeunes gens sur les difficultés de la carrière qu'ils aspiraient à parcourir et ne leur cachait pas qu'ils pourraient, comme bien d'autres, y trouver une mort sanglante. A cela, l'un d'eux répondit à M. Macfarlane (à Lifou,) au nom de tous ses camarades : « Ce que vous dites là, monsieur, n'est pas nouveau pour nous ; nous en avons déjà parlé plus d'une fois entre nous, mais sans être effrayés ;

1. Voici deux faits racontés par M. Ph. Delord au sujet de ces femmes de nata : L'une d'elle arrivant avec son mari dans leur nouveau poste, déchira sa plus belle robe pour vêtir quelques indigènes ; une autre aidait son mari dans son œuvre en peignant elle-même les femmes du village, afin de leur enseigner à se tenir propres.



nos corps ne sont rien et il n'est personne sur la terre qui puisse nous enlever nos âmes. Si nous devons mourir dans le champ que Dieu ouvre devant nous, eh bien, nous y mourrons ; mais si nous y devons vivre, nous vivrons ; c'est à Jésus que nous nous en remettons. » (1)

Et maintenant pénétrons dans l'une de ces institutions pour en voir l'organisation, l'emploi du temps, en un mot tout ce qui pourra nous aider à discerner l'influence éducatrice du missionnaire sur ces élèves choisis par lui et qui, bientôt, deviendront à leur tour, grâce à son heureuse influence, des foyers de civilisation et de christianisme.

L'extérieur de l'une quelconque de ces écoles ne ressemble en rien à nos écoles ou facultés d'Europe. C'est un village, plus ou moins grand suivant son importance, disposé généralement avec ordre et symétrie et renfermant la maison du missionnaire directeur, de petites habitations séparées les unes des autres, où les élèves qui, nous l'avons déjà vu, sont en grande majorité mariés, peuvent se loger. Il y a dans ce village une chapelle, et toujours de vastes champs aux alentours dont chacun doit cultiver une parcelle pour subvenir à ses besoins. Cette vaste organisation matérielle n'est pas un mal pour la mission ; au con-

1. Quelqu'un cherchait à détourner l'un de ces futurs évangélistes de se consacrer à une telle œuvre. « Ce pays est affreux, lui disait-on, il est infesté d'alligators, de serpents, de scorpions... et les hommes y sont sauvages. » — « Ah !... mais il y a aussi des hommes ?... » répondit l'instituteur ; eh bien allons, *partout où il y a des hommes il faut qu'il y ait aussi des prédicateurs du Christ,*



traire elle est l'occasion de *l'éducation manuelle* que le missionnaire sera appelé à donner à ses élèves. S'agit-il de construire une nouvelle maison, le missionnaire qui doit savoir tout faire, enseignera à en poser les fondements, à construire un mur, à équarrir des poutres et à cheviller une charpente. Ou bien ce sera aux mystères de l'agriculture que le directeur de l'école initiera ses élèves et les leçons seront écoutées, les conseils suivis avec soins, car la vie de toute une saison en dépendra. Ou bien encore ce sera au métier du tisserand (1), du cordier ou du forgeron (2) qu'il faudra avoir recours. Ces connaissances manuelles sont donc indispensables aux missionnaires : « je suis avant tout occupé de l'œuvre spirituelle, écrit J. Williams ; (3) mais je le sens aussi, j'aurais peu de confiance dans le travail d'un missionnaire qui négligerait ces importants accessoires. »

Certaines règles maintiennent le bon ordre dans la station. « A Malua il est, dit M. Turner, défendu de se quereller, de fumer, de sortir sans permission, d'avoir de la lumière après une certaine heure, d'aller pêcher la nuit... etc...etc.. » Autant que possible les moindre cas de délit ou de conflit doivent être prévus car c'est par les détails de la vie quotidienne que ces grands enfants sont peu à peu éduqués. « La discipline était très sévère au séminaire théolo-

1. Madame J. Williams était une habile fileuse.

2. Serappeler J. Williams fabriquant à Rarotonga le *Messenger de la Paix* sans outils et sans aides.

Cf. Decoppet : *Sermons pour les enfants*. (1re série) p. 34,

3. Cf. Prout, *Vie de J. Williams* p. 156,



gique de Maré dit M. Delord. M. Jones exigeait beaucoup de ses élèves, surtout en fait de travail manuel, chose très dure à un canaque. Quelques-uns ont passé *dix ans et plus* à son école. Quant à l'emploi du temps, voici qu'elles étaient les habitudes dans l'établissement de Malua.

Au point du jour, une cloche se fait entendre. A ce signal les élèves se lèvent, font leurs dévotions particulières et vont ensuite travailler dans leurs champs ou se livrent à la pêche jusqu'à huit heures. Alors à un nouveau coup de cloche, ils se rendent tous au bain, soin du corps que le climat et les habitudes nationales rendent indispensable ; puis à neuf heures ils déjeunent et entrent en classe, où ils étudient, avec deux ou trois courts intervalles de repos, jusqu'à quatre heures. Ils prennent alors leur second repas et retournent à leurs travaux manuels, soit de culture soit de pêche, soit d'industrie, suivant que leurs besoins ou leurs goûts les y portent. Ils assistent ensuite au culte domestique, et passent le reste de la soirée soit à lire soit à s'entretenir ensemble sur des sujets religieux ou sur les travaux de la journée. Le couvre-feu, sonné à neuf heures et demie du soir, les fait enfin rentrer dans leurs chambres respectives....

Le samedi soir, une réunion de prières a lieu dans la chapelle de l'institution et alors chaque étudiant à son tour fait une allocution devant ses maîtres et ses camarades. Le dimanche est commencé par une réunion de prière à six heures ; pendant la journée les élèves assistent au culte public et le soir M. Turner avait



l'habitude de les réunir pour causer avec eux et entendre leurs questions.

Toujours, dans ces entretiens intimes, où le maître peut sans peine pénétrer l'esprit et le cœur de ses élèves, des questions s'entre-choquent; tantôt c'est le missionnaire qui interroge, tantôt c'est l'élève qui éclaircit un point resté obscur, qui s'informe sur un cas de conscience ou sur une question qui l'intéresse plus spécialement. Il nous est très difficile à nous, qui venons après vingt siècles de civilisation, de nous rendre compte des difficultés que rencontrent les peuples encore sauvages en se trouvant placés tout à coup en présence du christianisme, et de la peine que devaient souvent rencontrer les missionnaires pour éclairer les gens ignorants des choses les plus élémentaires. Voici, prises au hasard, quelques-unes des questions qui furent faites à M. Turner par ses élèves de Malua :

« Pourquoi le Christ a-t-il demandé au paralytique s'il croyait? Ne le savait-il pas? »

« Si quelqu'un m'appelle pendant que je prie, dois-je lui répondre? »

« Si j'ai sommeil pendant la prière, puis-je ouvrir les yeux? »

« Pourquoi Paul a-t-il dit aux Corinthiens qu'il ne faut pas manger les viandes offertes aux idoles, et pourquoi à Timothée dit-il que toute créature de Dieu est bonne? »

« Si les gens vont pêcher la nuit, doivent-ils prier dans le canot au point du jour? »



« Si Dieu savait que Juda avait le cœur mauvais, pourquoi ne l'avait-il pas confondu ? »

« Que signifie « le trou sans fond » ? Que signifie « cymbale » ? Est-ce un animal ? »

« Peut-on se raser le dimanche ? A-t-on le droit ce jour-là de battre un enfant ? »

« Si on répare une chapelle peut-on manger dedans ? » (1)

On pourra facilement d'après ces questions, se rendre compte du niveau intellectuel et religieux de ces jeunes gens ; elles nous aideront aussi à mieux comprendre la grandeur, la difficulté et l'importance de la tâche du missionnaire-pédagogue.

L'une des principales occupations à l'école, était d'apprendre aux futurs évangélistes, à annoncer le message dont ils étaient les porteurs, à prêcher. Aussi, longtemps avant leur départ de l'institution, étaient-ils envoyés dans les villages des environs pour faire leurs premiers essais.

Essayons de voir comment ces futurs évangélistes étaient préparés au ministère si important de la parole.

De tous temps, les indigènes des mers du Sud ont été amis de beau langage. Avant même l'arrivée des premiers missionnaires, il y avait, dans certaines îles, des joutes oratoires dont les vainqueurs étaient honorés de tous. Les futurs prédicateurs de l'Evangile avaient donc reçu des talents spéciaux pour

1. Cf. Turner ; *Nineteen Years in Polynesia*, p. 137.



remplir leur mission. Mais ceci ne veut pas dire qu'ils aient été, sans préparation aucune, des prédicateurs convenables. Tout don, tout talent, le génie même, a besoin d'être cultivé.

Que firent les directeurs d'écoles pour préparer leurs élèves à la chaire ? Leurs premiers efforts portèrent sur le plan du discours. M. Buzacott insista tellement sur la nécessité dans laquelle est le prédicateur d'avoir un plan très clair dans son sermon, que M. Wyatt Gill (1) a pu écrire bien des années après :

« Un ministre indigène divise invariablement son sermon d'après le mode introduit par les premiers missionnaires et qui est somme toute le meilleur. Le voici : Il annonce d'abord le « corps de la Parole » c'est à dire le texte ; puis suit « la base » ou introduction, suivi par le « premier tronc » ou division générale. Deux ou trois « branches » du « tronc » suivent naturellement. En général il y a un second « tronc » avec des « branches » qui s'en détachent. Lorsque tout cela a été bien expliqué et illustré « le bouchon » ou application termine le discours. (2)

Voici un exemple de plan de sermon missionnaire qui a été soumis au Révérend Gill par un digne prédicateur indigène de Rarotonga :

1. Cf. *Jottings from the Pacific* p. 73.

2. L'allusion vient d'une bouteille indigène d'huile parfumée qui doit être soigneusement bouchée ; si on oublie de le faire le précieux contenu est perdu. Il en est de même pour un sermon. Tout dépend de l'application.



*Corps de la Parole* : Matthieu II, 11. (Les mages à Bethléem).

*Base* : L'état pitoyable des païens tel que je l'ai vu ; le décrire.

*I<sup>er</sup> Tronc du discours* : Imitons ces sages en apportant des présents à notre Sauveur nouvellement trouvé.

*1<sup>re</sup> branche* : nos cœurs.

*2<sup>me</sup> branche* : nos corps.

*3<sup>me</sup> branche* : nos biens.

*II<sup>me</sup> Tronc* : Pourquoi devons-nous faire cela ?

*1<sup>re</sup> branche* : par gratitude pour la lumière reçue.

*2<sup>me</sup> branche* : parce qu'il est le Seigneur de tous.

*III<sup>me</sup> Tronc* : Ceux qui refusent de Lui donner sont des insensés

*1<sup>re</sup> branche* : car en réalité nous ne possédons rien.

*2<sup>me</sup> branche* : ceux qui donnent librement sont eux-mêmes abondamment bénis par Dieu.

*Bouchon* : rien de ce que nous pouvons donner ne peut se comparer avec le don infiniment précieux qu'Il nous fit de son Fils.

Si dans un discours le plan est beaucoup, il n'est cependant pas tout, et pour se faire écouter le meilleur sermon a besoin de revêtir une forme intéressante. Ici les prédicateurs polynésiens ne sont pas en peine. « Ils ne peuvent ouvrir les lèvres, dit M. Gill sans employer des paraboles, des chants, ou des proverbes qui personnifient des faits bien connus de l'histoire naturelle, qui racontent des incidents de



leurs histoires de clans, ou répètent des dictons de sages des temps passés.... J'ai entendu un orateur indigène mêler des allusions humoristiques, des récits historiques et des lamentations pour les morts dans une confusion apparente, mais avec un but bien défini et un effet saisissant. Un sermon anglais ou français traduit dans la langue indigène ne produirait aucune impression sur les auditeurs.... Le prédicateur polynésien s'adapte sagement au mode de pensée de ceux qui l'écoutent et dans ce but il utilise les provisions d'exemples et d'illustrations qui sont autour de lui. »

*La prière* est comparée au long bambou terminé par un crochet et servant à cueillir les fruits de l'arbre à pain. Personne n'est trop faible ou trop âgé pour s'en servir.

Voici la conclusion d'un discours missionnaire ; « Enfin, mes frères, souvenez-vous que si les *feux de veille* s'éteignent les canots seront perdus. Beaucoup de nos proches parents se sont aventurés loin, sur l'Océan, pour pêcher les âmes des païens. La nuit est sombre, leur tâche est périlleuse. Notre part du travail est de nous tenir éveillés et d'empiler les coques sèches de noix de coco dans les feux de veille et d'appeler les canots qui reviennent pour qu'ils puissent savoir où est la terre. Ah ! si les feux de veille de la prière et de la foi brûlent avec éclat nos frères, avant peu, reviendront lourdement chargés d'âmes. »

*Résistez* : « Tenons ferme dans la bataille comme des oiseaux qui traversent la mer pendant la tempête »



Autre exemple : « nos ancêtres racontaient dans leurs fables que tous les arbres à fruit, l'arbre à pain, le châtaignier, appartenaient à Tangaroa qui, après avoir permis à l'humanité de les goûter et de les voir un peu, les emmène dans d'autres pays en hiver. Mais les bonnes choses de Rongo ( autre divinité polynésienne ), le taro et la banane, durent toute l'année. Que notre piété donc ressemble aux dons durables de Rongo. »

Nous ne pouvons multiplier ici ces exemples qui occupent une place importante dans le livre de M. Gill. Nous en relèverons cependant un autre encore qui nous a paru d'une extrême délicatesse d'expression et de sentiment : « La vie qu'est-ce ? » demandait un jour dans son sermon, Suméo évangéliste samoen en Nouvelle Guinée. Et il continua : « Elle est comme un petit oiseau porté dans la main du maître. Qu'il ouvre la main : le voilà parti ! »

Mais pour arriver à de si heureux résultats, maîtres et élèves avaient dû travailler. Que d'observations faites aux meilleurs élèves avant leur sortie de l'école, que de conseils prodigués ! Car, nous l'avons déjà dit, leurs dons naturels pour la prédication avaient besoin d'être cultivés. En voici deux preuves : « Seigneur, dit un jour l'un d'eux, que la parole prêchée s'enfonce dans l'esprit des incrédules comme une arête dans le gosier dont on ne peut pas se débarrasser. » Un autre, un élève de J. Hunt, voulant faire admirer à ses auditeurs les merveilles de l'œuvre du Créateur, s'écria dans le feu de son argumentation : « Ne



voyez-vous pas, quand vous mangez une main ?... » et il décrivit les jointures et les tendons qui font de la main humaine un instrument si parfait.

Après avoir suivi les travaux accomplis aux séminaires théologiques, après avoir entrevu les qualités innombrables qu'il faut aux missionnaires qui les dirigent, douceur, fermeté, tact, amour paternel pour ces grands enfants, intarissable patience, connaissances manuelles et intellectuelles presque universelles, nous comprendrons combien ces jeunes gens sont redevables à leur missionnaire. Aussi, après quatre années d'intimité avec lui, années pendant lesquelles ils ont été façonnés, pétris à grand peine, enfantés à une vie nouvelle, ils se dispersent dans les îles les plus éloignées, emportant avec eux et communiquant autour d'eux le respect et l'admiration du missionnaire : « Je vous écris, missi, écrivait à M. Hunt l'un de ses anciens élèves, pour que vous soyez assuré que je vous aime extrêmement... » et avant de terminer sa lettre il reprit : « Je vous aime tous beaucoup (suit une longue liste de noms,) et je vous aime surtout beaucoup Monsieur et Madame Hunt. » (1)

Leurs études terminées, les nouveaux évangélistes se préparaient à quitter l'établissement. Ici encore le missionnaire intervenait. Certes le champ était vaste et bien des voies opposées s'ouvraient devant ces nouveaux pionniers de l'Évangile. Mais pour avancer sûrement il fallait marcher avec ordre, avec

1. Cf. *Journal des Missions*. 1846 p. 308.



méthode, aussi le missionnaire, comme le centurion de l'évangile, n'avait-il qu'à dire « va » et l'évangéliste partait « pour la direction indiquée » : « Je suis prêt à aller dans tout pays de ténèbres qui me sera indiqué, disait un jour Pomaré, jeune converti de Tutuilla ( Samoa ). Mon désir est de mourir dans l'œuvre de Jésus-Christ qui fut crucifié pour moi. Je désire faire l'œuvre de Dieu et je suis prêt à aller dans une contrée sauvage, soit à demeurer dans notre pays ; *j'abandonne la chose à la sagesse du missionnaire, qu'il choisisse pour moi.* »

Avant de sortir, nous aussi, de ces écoles d'instituteurs, produisons quelques chiffres qui nous permettrons de nous rendre encore mieux compte de l'importance de ces institutions pour la cause missionnaire.

Durant les quinze premières années de son existence, le séminaire de Malua a reçu 263 élèves. Sur ce nombre 25 sont morts, tous, à trois exceptions près, dans les sentiments d'une véritable joie chrétienne ; 32 ont été renvoyés pour cause de mauvaise santé, d'incapacité ou par défaut de sérieux, et 5 seulement ont déshonoré leur vocation par une conduite décidément contraire aux lois de l'Évangile.

Il en restait dans l'établissement, à la fin de la 15<sup>e</sup> année, 70, dont 50 mariés, et le chiffre de ceux qui travaillaient soit dans l'archipel même, soit sur différents autres points de la Polynésie, ne s'élevait pas à moins de 131, presque tous remarquables par



leur zèle, leur abnégation et leur courage à affronter les périls des missions, souvent très difficiles, qui leur ont été confiées. L'institution, avec ses 70 élèves internes, ne coûte à la Société de Londres que les frais d'entretien des bâtiments et que le traitement des missionnaires qui la dirigent. Dès l'origine, il avait été décidé que les élèves se suffiraient à eux mêmes et jusqu'à présent ce plan a été fidèlement suivi.

En 1888, M. Marriott, l'un des directeurs de l'école de Malua écrivait : « depuis sa fondation, jusqu'à ce jour il est sorti de notre institution plus d'un millier de pasteurs et de missionnaires indigènes et plus de 500 jeunes femmes ont été préparées, dans une institution annexe, à devenir des compagnes dignes pour ceux qui doivent proclamer le nom du Roi des rois. Le total exact des élèves formés à Malua depuis son origine jusqu'en 1888 est de 1681. (1)

Le séminaire des îles Fidji, en 1894, comptait

4. L'institution de Malua pour l'éducation des pasteurs indigènes est une vraie ruche avec une population d'environ trois cents personnes. Toute la provision de nourriture est fournie par les travaux des étudiants sur les plantations. Leurs mains font tout le travail de réparation et de construction. La presse à imprimerie, qui fournit la littérature pour tout le groupe et qui se suffit entièrement à elle-même, est à Malua. Un courant constant d'hommes qui ont reçu une éducation complète de quatre ans en sort, année après année, pour servir l'Eglise de Samoa ou pour aller comme missionnaires en Papouasie ; l'instruction intellectuelle et manuelle sont combinées. Les étudiants bâtissent et réparent les classes où l'on donne les cours. Ainsi l'institution de Malua incarne le principe de M. Buzacott qui visait à produire des hommes qui, d'après l'exemple chrétien le plus élevé et le plus ancien, soient à la fois prédicateurs et charpentiers.

Cf. : *Reapers in the corn*. L. M. S. 1909-1910.



108 élèves qui tous avaient déjà passé par l'une des douze petites écoles préparatoires établies dans les différents districts de l'archipel. Monsieur Nettleton, le directeur, se plaisait à rendre les meilleurs témoignages à la foi de ses élèves, à leur piété et à leur amour de l'institution. Il raconte que l'un d'eux, ayant dû quitter l'établissement pour aller mourir chez ses parents d'une consommation arrivée à sa dernière période, prononça ces paroles si émouvantes : « Il n'y a que deux lieux dans l'univers où j'eusse voulu vivre ; l'un c'est l'institution, où je me fusse préparé pour me rendre utile par la suite ; l'autre c'est le Ciel, où Dieu est sur le point de me prendre. Entre les deux je n'ai pas choisi, mais j'accepte la volonté de Dieu. » Quand en 1887 on s'adressa à cette institution pour demander des volontaires qui iraient se vouer à la périlleuse mission de l'archipel Bismarck, quarante élèves s'offrirent ; on en choisit dix-huit, les plus capables, et ils partirent joyeusement. Même la presse coloniale, le *Fidji Times* en particulier, d'ordinaire peu enclin à faire l'éloge de la mission, releva le fait avec admiration.

Comme tous les autres établissements similaires, le séminaire théologique de Rarotonga a eu de petits commencements. M. Buzacott lui-même écrit que depuis l'origine de l'œuvre (1833) jusqu'en 1855 c'est à dire pendant une période de 22 ans, 70 évangelistes sont sortis de son école.

Ce fut en 1841 que le premier candidat au saint ministère sortit du séminaire de Rarotonga : jusqu'en



1888, deux-cent-cinquante autres ont fait leurs études dans cette institution ; et voici, réduits à des chiffres singulièrement éloquents, les fastes de cette école : cent-cinquante-six missionnaires d'entre les élèves du séminaire de Rarotonga ont succombé à la fièvre dans les îles du Pacifique occidental ; cinq autres furent enlevés avec leurs ouailles et transportés de force au Pérou par d'infâmes voleurs d'hommes qui portent le nom de chrétiens ; ils ont péri en esclavage ; vingt moururent martyrs, égorgés par les sauvages des Nouvelles Hébrides et de la Nouvelle Guinée, auxquels ils avaient voulu apporter la vie éternelle. La plupart des autres, prêchent fidèlement le Christ, soit comme *missionnaires*, soit comme *pasteurs*. Quel séminaire théologique en Europe ou en Amérique peut montrer de pareils titres de noblesse ? On comprend quel recueillement et quel sérieux règnent sous les orangers, les marronniers et les cocotiers qui entourent la grande maison en blocs de corail blanc et qui ombragent les nombreuses huttes du séminaire d'Avarona à Rarotonga. (1-2)

1. Pour moi, dit M. Delord, je crois qu'il faut toujours plus que l'Evangélisation du monde se fasse par les indigènes eux-mêmes. Il faut fortement organiser le pastoralat indigène pour cela que les écoles des pasteurs indigènes soient la grande occupation et préoccupation des missionnaires. Là est l'avenir.

2. Cf. *journal des Missions* 1889 p. 399.



## II. L'influence du missionnaire après l'école

Le peu que nous savons sur les jeunes évangélistes au moment de leur sortie de l'école est fait pour nous rendre perplexes. Comment des âmes si simples, des intelligences si peu éclairées, des ouvriers si inexpérimentés pourront-ils accomplir la grande tâche qui leur incombe ?

Deux forces vont les soutenir dans l'action : leur foi, grande parce qu'elle ressemble à celle du petit enfant, et le missionnaire, qui longtemps encore sera près d'eux pour leur prodiguer ses directions et ses conseils.

Quelle touchante sollicitude que celle de ce missionnaire qui est à la fois « père et mère » pour le jeune ouvrier qui va s'établir dans le champ de Dieu. Sans commentaires voici l'une des lettres que J. Williams adressait à ses évangélistes. Elle est datée du 6 juillet 1823.

« Chers frères,

Que la grâce et la paix vous accompagnent dans l'œuvre pour laquelle vous avez été choisis par l'Eglise de Raïatéa.... Vous rencontrerez peut-être, en débutant, de nombreuses difficultés, vous aurez de grands sujets d'angoisse ; mais que cela ne vous ébranle pas. Sachez que Jésus a dit à ses disciples, il vous le dit aussi à vous-mêmes : Voici, je suis avec



vous jusqu'à la fin du monde. Il ne vous repoussera jamais. Sa parole fructifiera, soyez en assurés.

Vous connaissez déjà, par expérience, qu'elle est sa force pour renverser le règne de Satan. Peut-être la Parole de Dieu ne fera-t-elle pas de rapides progrès dans la contrée où vous allez ; mais que cela ne vous décourage point, car il peut entrer dans ses vues d'éprouver votre patience et votre foi. Le Seigneur agit avec sagesse dans tout ce qu'il fait. Votre patience doit-elle être mise à l'épreuve, souvenez-vous des missionnaires qui ont porté l'Evangile dans vos îles (Tahiti et Tonga.) Ils semèrent longtemps, avant de voir poindre l'herbe. Pensez à la mort de Jésus, et n'oubliez pas que les pauvres habitants de ces îles ont été rachetés par son précieux sang ! Souvenez-vous aussi de la puissance régénératrice que Jésus a déployée à Raïatéa, à Rurutu, enfin dans vos propres cœurs, et ne vous désespérez plus.

Travaillez, et priez beaucoup, car la prière a une grande efficace. Vous verrez peut-être sous vos yeux revivre les coutumes coupables et diaboliques auxquelles vous avez renoncé ! Vos cœurs seront alors remplis de gratitude envers Celui qui vous a ouvert les yeux, et vous vous réjouirez dans l'espoir que ces pauvres païens seront amenés au Sauveur comme vous l'avez été vous-mêmes. »

Voici maintenant quelques directions spéciales :  
« Quant à vous-même, veillez attentivement sur vos propres cœurs. Ne laissez pas votre foi s'alanguir. Priez fréquemment en particulier ; ayez toujours les



uns envers les autres une conversation qui ranime en vous la vie. Lors même qu'autour de vous les païens ne consentiraient pas à sanctifier le dimanche, considérez ce saint jour comme vous ayant été donné pour chercher tout particulièrement auprès de Dieu la force et le secours. Une grande énergie spirituelle est nécessaire pour accomplir l'œuvre excellente qui vous est confiée. Il n'y aura aucun missionnaire à votre portée pour vous exciter et vous exhorter. Vous n'aurez peut-être même aucun frère auprès de vous pour veiller sur vous et vous fortifier. Satan prendra avantage de cette circonstance, et vous attaquera avec une grande force, vous voyant privés de tout appui extérieur.

Je sais ce qu'a de douloureux un tel isolement, mais j'en connais aussi le remède ? Si les ruisseaux vous manquent, allez au fleuve de vie, allez à Jésus lui-même. Tenez vous près de lui, vous souvenant constamment qu'il a dit : « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire ». Nous ne cesserons de prier pour vous, afin que vos cœurs soient remplis du Saint-Esprit, que votre foi augmente et que vos travaux soient couronnés de fruits abondants.

*Quant à votre conduite extérieure, considérez-vous comme une ville bâtie sur une montagne », et qui attire de partout les regards.*

L'Eglise de Raïatée, vos frères répandus dans les îles, nous mêmes et tous nos frères missionnaires, la Grande Société de Londres et les fidèles d'Angleterre, tous ont les yeux fixés sur vous. Le ciel et l'enfer



vous comtempent ; souvenez-vous aussi que les païens qui vous entourent épieront votre conduite avec des yeux de lynx, auxquels aucune tâche n'échappera. Usez donc envers eux d'une circonspection toute particulière. Évitez tout ce qui pourrait vous donner l'apparence de vues intéressées, évitez aussi tout air de supériorité. Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu ? S'il survenait quelques dissentiments entre vous, hâtez-vous de vous expliquer selon la charité, et ne donnez pas scandale aux païens.

Gardez-vous de l'envie et de tout mauvais sentiment, les uns envers les autres. Ce sont autant de dispositions que Satan cherchera à faire naître dans vos cœurs ; ce sont les armes qu'il compte employer pour remporter sur vous la victoire.... Si vous êtes unis, rien ne vous sera difficile : divisés, votre œuvre sera comme paralysée. Oh ! oui, chers amis, soyez unis de cœur, d'action et de parole. Tout ce que vous voulez que les païens fassent, faites le vous-même, et prenez garde de ne jamais vous permettre les choses que vous voulez extirper du milieu d'eux.

*Quant à votre œuvre*, souvenez-vous que c'est l'œuvre du Seigneur Jésus. Elle ne peut donc s'accomplir par la force de l'homme, mais seulement par l'action du Saint-Esprit. Telle est la grande vérité que nous désirons graver dans vos cœurs.

Vous enseignerez également les adultes et les enfants. Vous baptiserez et vous administrerez la Sainte-Cène. Voici les principales doctrines qui doivent être l'objet de votre enseignement ; la



création, œuvre d'un seul Dieu, l'innocence de l'homme avant la chute, les effets de cette chute, la grande misère dont Dieu a usé envers l'homme déchu en lui donnant un Rédempteur, la mort et la résurrection du Seigneur, seule source de pardon et de justification devant Dieu, la corruption du cœur de l'homme, la nécessité de l'œuvre du Saint-Esprit pour changer ce cœur. Outre ces doctrines, vous prêcherez tout ce qui est contenu dans le catéchisme ; mais n'enseignez que ce que vous comprenez vous-mêmes parfaitement bien.

Que vos prédications ne soient pas trop exclusivement dirigées contre les mauvais esprits (l'idolâtrie) ; mais prêchez le Seigneur Jésus, parlez surtout de ses grandes compassions et l'efficace de son sang pour laver l'âme de ses souillures. Ne bornez pas vos prédications au jour du dimanche ; allez à toutes les assemblées des païens, et lorsque leurs faux prophètes commenceront leurs déclamations, hâtez-vous d'annoncer la Parole de Dieu. Proposez-leur des questions en présence de leurs auditeurs, et ils seront bientôt confondus. Consacrez à votre œuvre, vos mains, vos bouches, vos forces et votre âme toute entière, et Dieu vous bénira.

Ne vous pressez point d'administrer le baptême à ceux qui viendront le demander.....

Enfin, *quant à la Sainte-Cène*, célébrez-la vous-mêmes, sans vous en laisser jamais détourner ; mais ne vous hâtez pas d'y admettre les nouveaux conver-



tis ; ne le faites en aucun cas en raison de l'influence qu'ils exercent dans le pays....

Vous serez peut-être appelés à décider des questions comme celle-ci qui vous jetteront dans une pénible perplexité : « que doit faire un nouveau converti qui se trouve avoir épousé deux femmes pendant qu'il était idolâtre ? » — Qu'il se sépare de l'une des deux, s'il en trouve une qui y consente ; si non qu'il les garde... Efforcez-vous de toute manière d'introduire le plutôt possible la sainte cérémonie du mariage chrétien.

Ne vous hâtez pas de proposer des lois civiles.... toute chose pour être bonne doit venir en sa saison.

Quant aux usages d'une moindre importance, faites que les indigènes n'aillent pas croire que vous les regardez comme sacrés, car ils s'y attacheraient bientôt avec superstition....

Apportez de l'activité dans vos occupations matérielles. Bâissez-vous de bonnes maisons, pourvues de tout ce qui est nécessaire à la vie. Enseignez en même temps aux indigènes à en bâtir eux-mêmes, à faire des lits, des chaises..., que vos femmes leur enseignent à faire des robes, des chapeaux et des habits, afin de se vêtir décemment.

Peut-être trouverez-vous l'île où vous serez employés, divisée en deux partis ; dans ce cas, si les missionnaires résidaient dans le même lieu, cela pourrait être une cause de jalousie. Il conviendrait alors de se séparer ; puis, lorsque le moment vous



semblera propice, vous chercherez à amener un rapprochement.

Fondez une petite société de missions, mais pas trop tôt, de peur que les indigènes ne vous accusent d'être venus chez eux pour recueillir de l'argent. Faites brûler sous leurs yeux quelques-unes des idoles abandonnées, afin que toute idée superstitieuse sur leur pouvoir soit à jamais chassée de leurs esprits.

Parlez et enseignez la langue de Raïatéa, afin que nos livres puissent vous être utiles.

Tels sont les conseils que j'avais à vous donner. Veillez, je le répète, sur vos propres cœurs ; nous ne cesserons de prier pour vous ; demandez-nous tout ce dont vous aurez besoin : vous communiquerez facilement avec nous, au moyen du petit vaisseau.»

signé : J. Williams (1) .

Voici dévoilé par cette longue lettre, le secret de l'influence considérable qu'eurent les pionniers indigènes dans toutes les îles de l'Océan Pacifique et résumés de la façon la plus claire, la plus méthodique et la plus expressive possible les conseils que tous les missionnaires de tous les champs des missions eurent sans cesse besoin de donner à ceux qu'ils avaient envoyés au loin annoncer la Bonne Nouvelle. Combien précieuses devaient être de pareilles lettres pour ces humbles évangélistes perdus au sein de

2. Cf. Prout *Vie de John Williams*. p. 159,



populations sauvages ; que de fois elles devaient être lues et relues !

L'influence du missionnaire pouvait être plus grande encore quand les évangélistes restaient près de lui, soit dans la même île, soit dans le même archipel.

« A Maré, dit M. Ph. Delord, M. Jones exerçait sur ses natas un contrôle constant ; il les tenait en haleine. Il exigeait qu'ils fussent honorés. Il leur demandait de la tenue et exigeait des églises et des tribus que les natas fussent un peu considérés comme des chefs..... M. Jones était intraitable au sujet de la conduite des natas, la moindre faute quant aux mœurs, les excluait presque indéfiniment du ministère actif. »

A Lifou M. Macfarlane (1) réunissait ses évangélistes le vendredi et leur donnait un plan de sermon pour le dimanche. Un autre jour de la semaine il les réunissait à nouveau pour entendre le récit de leurs travaux dans leurs différentes stations et aussi pour leur donner des conseils sur les cas difficiles qui se présentaient.

J. Williams agissait de même pendant ses différents séjours à Samoa : « Le mardi de chaque semaine, il recevait des instituteurs indigènes des environs, désireux de puiser auprès de lui de précieuses directions.... Le jeudi, les instituteurs revenaient lui lire

1. Cf. Macfarlane. *The Story of the Lifu mission* p. 82.



les textes qu'ils avaient choisis pour leur prochaine prédication, et lui exposaient leurs idées sur ces sujets.... » (1)

Ainsi, peu à peu, à cause même de l'influence qu'il exerce tout autour de lui, le missionnaire est devenu, pendant ce que nous avons convenu d'appeler la période pédagogique, une sorte de « superintendant » « d'évêque » dont le diocèse est parfois considérable, et dont des subordonnés, des représentants, ont été placés sur tous les points de ce territoire pour lui servir de porte-voix et prêcher en son nom, par leurs bouches et par leurs vies, l'Evangile de la grâce. « Je m'aperçus, dit M. Turner, (2) que j'étais devenu en quelque sorte un évêque, et je ne pouvais pas l'éviter. Mes quinze « vicaires » qui prêchaient ou qui enseignaient étaient, comme tous les aides indigènes le sont nécessairement dans une mission encore enfant, de parfaits bébés dans le savoir et dans l'expérience religieuse et ils regardaient à moi pour décider de tout ce qui avait rapport à la doctrine ou à la discipline. Quand je présidais nos réunions, j'essayais de les faire tous réfléchir en leur demandant de donner leur opinion, de voter en levant la main, mais je pouvais voir facilement qu'ils me considéraient comme leur supérieur et que leur seule préoccupation était de savoir ce que je pensais et de voter en conséquence.... Je sentais donc que ma position me

1. Cf. Prout « *Vie de J. Williams*, » p. 334.

2. Cf. « *Nineteen years in Polynesia* ». p. 120.



donnait une grande responsabilité ; j'étais la principale source d'influence du district entier et j'étais ainsi destiné à être une grande source de bénédiction ou de malédiction.... Je me rencontrais, avec mon personnel d'instituteurs et de prédicateurs une fois par semaine. Je leur donnais un plan de sermon pour le dimanche suivant, que chacun copiait ; j'exposais un autre passage de l'Ecriture pour être aussi utilisé le dimanche, je recevais des rapports de tous les événements importants du village et je leur donnais mon opinion sur ces sujets. De plus je passais une heure à compléter l'instruction élémentaire de ces grands élèves.... »

L'influence du missionnaire sur le nata se continue donc presque avec autant d'intensité pendant les années d'exercice que pendant les longs mois d'étude. Après, comme avant, tout ce que dit le « missi » est regardé comme un oracle ; il est, pour nous servir d'une expression même de M. Turner, « *la principale source d'influence du district entier.* »

Cependant le missionnaire est loin encore d'avoir atteint le but qu'il se proposait. Il s'est fait des aides, même des serviteurs dévoués ; il est le maître, le « Chef » universellement servi, respecté, aimé ; il lui reste à faire le pas le plus important de tout son ministère, à descendre de son piédestal, à gagner l'arrière plan de la scène tout en poussant des personnalités indigènes à le remplacer dans la direction des Eglises générales et particulières. Mais ce pas décisif ne dépend pas de la volonté exclusive du missionnaire



il sera le résultat d'une longue éducation. Comme le faisait M. Turner à Samoa en obligeant ses évangélistes à avoir une opinion à eux, et à la manifester en votant, ou M. Ph. Delord à Maré en poussant ses natas à donner le plus souvent possible leurs avis sur les questions difficiles, le missionnaire devra profiter de toutes les occasions qui se présenteront à lui, les provoquer même toutes les fois qu'il le pourra, afin de faire naître et grandir des *individualités indigènes*, ayant le sentiment de leur responsabilité.<sup>(1)</sup>

Le missionnaire sera secondé dans cette tâche longue et délicate par les mille difficultés de la vie de chaque jour. Les échecs, les revers, les persécutions, comme aussi les succès et les victoires, donneront de sérieuses leçons de choses à ces apprentis dans l'œuvre du Seigneur.. « La persécution a trempé l'énergie de ces natas, dit M. Delord des natas de Maré. Ils ont supporté l'exil (quelques-uns en sont morts), ils ont supporté des pertes matérielles, les coups, la prison..... Ils ont persévéré. Sans missionnaire, ils ont cependant continué la ligne de conduite. Ils ont fondé seuls les Sociétés d'Activité chrétienne.

1. Le Dr H. T. Hodgkin, secrétaire de l'Association de la Mission étrangère des Amis, dit à la conférence d'Edimbourg (1910) : « Nous avons besoin de ces hommes (directeurs d'Eglises indigènes) *Il faut que nous leur donnions aussi plus de responsabilité.* L'histoire est pleine d'exemples dans lesquels les hommes ont été formés par la responsabilité qu'on leur avait donnée. Ceci est vrai aussi pour les personnalités indigènes. » Cf. *World missionary conference 1910*, Vol. II, p. 353.



Ils ont eu un réveil (1796-97). Ils ont su donner et faire donner. » (1)

« La vie les mûrit ajoute M. Marriott de Samoa. Ils nous quittent souvent enfants et dépendants en apparence, dépourvus de toute initiative personnelle. Quand nous les retrouvons, peu après, il n'acceptent plus nos avis et nos opinions comme avant de quitter l'école. Ils réfléchissent, ils discutent, ils jettent dans la balance leurs propres expériences. Ils montrent en tout qu'ils ont à cœur autant que nous-mêmes, la prospérité de notre œuvre. »

Les évangélistes sont alors sur le chemin qui les conduira à leur maturité spirituelle, à leur émancipation et à leur autonomie. « Joie, grande joie » peut alors s'écrier le missionnaire, car c'est là le signe que Dieu a béni ses efforts.

Pour montrer toute la difficulté de la tâche du missionnaire éducateur, signalons avant de terminer ce deuxième chapitre, quelques-uns des dangers qui le menacent et qui risqueraient de le faire dévier de sa direction première, en tous cas qui pourraient lui faire obtenir les résultats contraires au noble but qu'il visait. (2)

Le premier danger à éviter est de vouloir mettre les indigènes tout de suite au niveau élevé auquel nous sommes arrivés. Il est inutile dans les séminaires théologiques indigènes d'enseigner le grec, le

1. *Journal des missions* numéro de février 1897.

2. Cf. Warneck : *Modern Missions and culture* p. 145, 149, 314.



latin, l'hébreu et même l'anglais, l'allemand ou le français. Les indigènes n'ont encore que faire ( pendant la période pédagogique ) de ces connaissances prématurées et superflues ; il faut attendre pour cela une période de développement plus avancée. Les indigènes, qui sont actuellement à un niveau intellectuel et moral auquel les nations civilisées étaient il y a des milliers d'années, doivent passer, pour atteindre notre hauteur, par un développement progressif et lent. Ce n'est pas à dire qu'ils devront attendre des milliers d'années pour nous égaler ; nous sommes là pour leur faciliter l'ascension et leur faire prendre de l'avance ; mais cependant le missionnaire ne doit pas oublier qu'ici plus que partout les meilleures choses sont celles qui prennent le plus de temps. Dans les tribus les plus reculées il doit veiller à ce que tous les agents indigènes aient un minimum de connaissances, sachent au moins lire et écrire pour faire connaître la Bible autour d'eux. Il fera bien aussi de proportionner leur instruction à l'élévation des gens parmi lesquels ils devront travailler ; ainsi ils devront être plus instruits en Chine, au Japon ou dans les Indes que dans les différents archipels des Mers du Sud.

Le second danger dérive directement du premier et peut être formulé ainsi : « il y a péril pour l'aide indigène d'être européenisé » car par là-même il est dénationalisé quand il est christianisé et ainsi il perd la confiance de ses compatriotes et ne peut plus avoir sur eux l'action directe et efficace qu'on attendait de lui. Ce danger a la même cause que le premier



et vient du fait que les écoles dans lesquelles les jeunes indigènes sont instruits ont été établies beaucoup trop souvent sur le modèle d'institutions similaires du monde chrétien civilisé. Ici encore on n'a pas considéré que nos institutions modernes ont mis des milliers d'années pour arriver à leur organisation actuelle et qu'en méconnaissant ce fait on demande aux païens non civilisés de faire un bond pour atteindre instantanément la hauteur à laquelle nous sommes arrivés après une lente évolution.

Aussi toutes les fois que ce bond éducationnel immédiat sera demandé aux futurs évangélistes ou instituteurs, il donnera nécessairement naissance, non seulement à l'hypocrisie, à la faiblesse et à l'ignorance, mais aussi à la vanité, au mépris de l'élève de la station missionnaire pour ses compatriotes et aussi, consciemment ou inconsciemment, naîtra chez lui le désir d'imiter son maître européen dans la moindre de ses manières extérieures. Se loger, se vêtir comme le missionnaire deviendra alors pour l'aide indigène l'important de son nouvel office.

C'est là cependant le côté le plus intolérable de ce mal, car ces indigènes européanisés, s'étant habitués aux besoins européens se mettront à réclamer un salaire qu'il est impossible de leur donner, et cela « pour mener un genre de vie en rapport avec leur position. » Dès lors les agents indigènes sont accusés par leurs compatriotes d'avoir embrassé leur nouvelle vocation pour « le gain sordide » et ce soupçon ne tardera pas à miner leur autorité de la part des chrétiens et des païens.



C'est là le troisième écueil que le missionnaire pédagogue aura à éviter avec le plus grand soin, car il perdrait les immenses bénéfices qu'il retirait de la collaboration avec ses aides indigènes qui, n'occupant plus leur position parmi leur peuple, ne seraient plus regardés « comme chair de leur chair et os de leurs os. » Dès lors le but principal, poursuivi par toute mission évangélique, l'autonomie des Eglises indigènes, serait nécessairement perdu de vue, ou tout au moins singulièrement entravé et retardé.

Disons cependant qu'il y a des exceptions. Parmi les travailleurs indigènes européenisés ; il peut y en avoir, qui par leurs talents, leur tact, leur autorité et par leur perfection chrétienne, neutralisent, autant qu'il est possible, le mal auquel nous venons de faire allusion. (1) Mais ces personnalités marquantes sont de rares exceptions, et presque toujours ce sont de très modestes ouvriers, qui eux, n'ont pas été déracinés du milieu de leurs peuples, qui sont appelés à avoir le plus d'influence et à remporter les plus grands succès. (2)

Deux remèdes peuvent être apportés pour enrayer les progrès de cette lèpre qui menacerait de s'attacher à l'œuvre du missionnaire et de détruire les beaux résultats déjà acquis par lui :

1. L'évêque Crowther que les nègres regardent comme un « Anglais noir », ou le bien connu pasteur Kaffir, Tiyo Soga, qui est marié avec une Ecossaise.

2. Voir quelques exemples d'indigènes européenisés dans Warneck : *Modern mission and cultures*, p. 320.



1<sup>o</sup> le missionnaire, qui doit tenir son rang d'homme civilisé, qui doit se vêtir et se loger convenablement et bien élever ses enfants, doit veiller à ne pas avoir chez lui trop de luxe et de confort et s'efforcer aussi de ne pas se tenir trop au dessus des âmes simples dont il a la charge ; qu'il se souvienne que ce fut, en grande partie, cette cause qui provoqua le mouvement éthiopien au Sud de l'Afrique. (1)

Un autre excellent moyen pour empêcher les aides indigènes de se mettre au service de la mission attirés par l'appât qu'est pour eux le titre de fonctionnaire et le traitement qui l'accompagne, serait d'universaliser ce qui s'est toujours fait dans les îles du Pacifique. Le modeste traitement des instituteurs et évangélistes ne leur a jamais été fourni par la caisse de l'une des Sociétés à l'œuvre dans ces archipels, mais toujours ce sont les églises indigènes elles-mêmes qui ont fourni à leurs envoyés tout ce qui leur était nécessaire pour vivre. (2) Aussi n'avons-nous pas rencontré d'exemple, dans l'histoire de cette mission, d'ouvriers indigènes s'étant laissés surprendre par l'un quelconque des dangers que nous venons de signaler. L'Eglise indigène peut en effet, par ce moyen, exercer une certaine influence, et un certain contrôle sur ses représentants en terre païenne, et ainsi leur éviter bien des défaillances.

1. Voir à ce sujet la thèse de M. M. Leenhardt.

2. Dans l'*Ouganda* c'est aussi un principe qu'aucun ouvrier indigène ne doit toucher de l'argent européen.



Nous dirons donc, pour nous résumer, que la formation de pasteurs, au sens de bergers, capables de conduire le troupeau est, pendant la période pédagogique, la tâche qui doit appeler l'attention la plus sérieuse de ceux qui dirigent les missions chez les peuples non chrétiens. Dès qu'un noyau de disciples du Christ s'est formé, en d'autres termes, dès qu'il existe une Eglise, il incombe au missionnaire de discerner en elle les hommes les plus capables d'entrer directement au service du Maître. Il doit alors les préparer à cette tâche, en tenant compte du niveau général de la vie autour de lui, en s'adaptant aux conditions du milieu où il opère et non pas en copiant misérablement ce qui se fait en Europe. Il faut, avec le secours de l'Esprit Saint, faire des hommes ayant l'œil simple et le cœur droit, discernant le bien et le mal plutôt que ce qui convient et ce qui ne convient pas, décidés à glorifier Jésus, en servant comme Il a servi, en se donnant comme Il s'est donné, vivants et ardents; tout plutôt que des fonctionnaires corrects, dignes et imbus d'une espèce d'esprit de caste.

---



## CHAPITRE III

### PÉRIODE D'ÉMANCIPATION

Le missionnaire Leupolt prêchait l'Évangile dans l'Indoustan devant un auditoire nombreux et recueilli, quand tout à coup un brahmane se lève et pose à l'assemblée la question suivante : « que fait cet homme ? (désignant le missionnaire) Considérez ce qu'il est en train de vous faire. »

— « Du Bien, » lui fut-il répondu.

— « Oui, mais que tient-il dans sa main ? »

— « Le Nouveau Testament. » —

— « Très bien ; le Nouveau Testament ; mais que signifie son acte ? Ecoutez donc cet apologue : La *hache-Évangile* était un jour en train de frapper le pied d'un grand arbre (l'Indouisme). Le bois en était fort dur et le manche (le missionnaire), se rompit. Qu'allait faire la hache ? Faire venir un autre manche d'Europe eût été trop long.... avant son arrivée la blessure faite à l'arbre se serait cicatrisée.. Elle regarde à l'arbre, l'examine attentivement et dit : « voici une magnifique branche ; avec elle je vais me faire un autre manche. » Aussitôt la hache



monte à l'arbre, abat la branche, l'équarrit, la polit, remplace son manche brisé et, plus fort que jamais, recommence à frapper le grand arbre. » (1)

Le brahmane disait sous une forme originale que l'évangélisation de son pays devait être faite par des missionnaires sortis de son sein et en disant cela il était tout à fait dans le vrai.

**I. Avis de quelques uns des hommes les plus éminents  
du monde missionnaire sur  
l'évangélisation du monde païen par les indigènes (2)**

« Rien de plus frappant, dit Fallot, que l'importance qu'acquiert à l'heure actuelle dans tous les champs de missions la question de l'activité indigène. Toutes les grandes conférences missionnaires qui se sont réunies depuis quelque temps, celle d'Allahabad aux Indes, celle de Londres en 1879, en ont été saisies. Partout on est arrivé à la conviction que rien ne sera fait aussi longtemps qu'on n'aura pas inoculé aux Eglises arrachées au paganisme un esprit d'initiative, de sacrifice et d'énergie, qui les rende capables de s'administrer elles-mêmes, et dès qu'on examine

1. Traduit librement de Warneck : *Modern Missions and culture* p. 141.

2. Avant de nous occuper du point de développement atteint par chacun des groupes d'îles du Pacifique dans leur marche ascendante vers leur autonomie, il nous a paru indispensable d'essayer de montrer l'importance capitale attachée à ce but par des personnalités marquantes des missions modernes.



avec attention ce sujet, on arrive à comprendre *qu'il faut avant tout créer un pastorat indigène.*

Les déclarations des représentants les plus autorisés et les plus compétents des diverses Sociétés des Missions sont péremptoires à cet égard.

Que ce soit Duff, le patriarche des Eglises libres d'Ecosse et de leur mission aux Indes, qu'on interroge, ou Rufus Anderson qui vient de mourir après cinquante années passées au service de l'American Board (la grande Société de Mission de Boston), ou bien encore Venn, de la Société des Missions de l'Eglise anglicane, ou Tidman, le secrétaire des Missions de Londres, tous, si divergentes que soient les méthodes qu'observent leurs sociétés respectives, sont unanimes à déclarer que le pastorat indigène est une des nécessités de l'heure présente. » (1)

A ces avis, vieux déjà d'une trentaine d'années, M. Warneck (2) ajoute : « Si importants que les missionnaires européens soient comme pionniers, et si indispensable que leur « superintendance » puisse être encore pendant longtemps, il n'en reste pas moins vrai, que la formation de vraies Eglises indigènes ne peut être accomplie que lorsque leurs propres individus pourront, en plus grand nombre, prendre l'œuvre en main d'une façon indépendante. »

Mais arrivons tout de suite à des témoignages qui sont d'autant plus importants qu'ils sont plus près de

1. Cf. *Journal des Missions* 1881 p. 479.

2. Cf. *Modern Missions and culture* p. 141.



nous et nous disent quels sont les besoins de l'heure présente. Tous ont été émis à l'occasion de la *conférence mondiale des missions* réunie à Edimbourg en juin 1910. (1)

« Nous et nos sociétés, dit le Révérend J. Campbell nous nous réjouissons de voir que le temps est proche où nous ne serons plus les conducteurs, mais les alliés des Eglises du Christ dans les champs de missions... »

Et le Révérend Arthur J. Brown, de l'Eglise Presbytérienne de New-York : « Nous avons déjà dit que notre but est d'avoir une Eglise ( indigène ) qui se supporte elle-même, se propage elle-même, et se gouverne elle-même... Les mots « aide » et « agent » indigènes devraient être supprimés. « Aide » et « Agent » de qui ? Naturellement des sociétés qui travaillent chez eux. C'est le moment pour nous d'abandonner non seulement cette terminologie, mais toute l'attitude d'esprit qu'elle représente.... » M. Brown, si clair dans ses affirmations en faveur de l'émancipation des églises indigènes, continue son discours en réfutant une objection : « J'ai souvent entendu exprimer la crainte que l'Eglise indigène n'exerce son pouvoir qu'avec peu de sagesse -- Et nous, avons nous toujours exercé notre pouvoir avec sagesse ? Cette crainte repose sur quatre assertions fondamentales qui nous semblent être radicalement fausses ; 1<sup>o</sup> que nous aurions besoin d'être convertis à notre but avoué

1. Cf. *World missionary conference* 1910 vol. II. discussion.



d'établir une église qui se gouverne, se propage et se supporte elle-même.

2° que l'Eglise d'Asie ou d'Afrique doit être conformée à un type particulier de théologie aussi défini qu'en Europe ou qu'en Amérique.

3° que nous sommes responsables de toutes les erreurs futures de l'Eglise indigène que nous avons fondée.

4° que le Christ qui a racheté l'Eglise et qui en est la tête n'est pas capable à lui tout seul de la diriger.

*Ayons foi dans nos frères et foi en Dieu.* Lorsque le Christ disait qu'il serait toujours avec ses disciples, il voulait dire, avec ses disciples de l'Asie, de l'Afrique (et de l'Océanie), aussi bien qu'avec ses disciples d'Europe ou d'Amérique. Les opérations de l'Esprit de Dieu ne sont pas confinées aux blancs. Pendant mon voyage en Asie, j'ai entendu parler de droits que devraient conserver les comités ou les sociétés de missions. J'irai plutôt à l'autre extrême et dirai : « Nous n'avons pas de droits en Asie et en Afrique, excepté le droit et le devoir d'y servir nos frères au nom de Jésus-Christ. »

Le Révérend A. Hume agent de l'American Board ajoute : « Que les missionnaires le veuillent ou non, le temps de créer une église nationale indienne arrivera sûrement. La seule question est : est-ce que les missionnaires encourageront ou décourageront un tel mouvement ? »

Discutant la question : « que devraient être les relations de la mission avec l'Eglise autonome, » le



Révérénd Pieters agent de l'Eglise Réformée Allemande en Amérique, et missionnaire au Japon, conclue sa réponse en disant : « Pour trois raisons l'œuvre des missions doit être indépendante de l'œuvre de l'Eglise. 1<sup>o</sup> cette attitude est celle qui convient pour qui comprend les natures et les portées distinctives de l'Eglise et de la mission. 2<sup>o</sup> seule l'indépendance absolue de la mission dans l'administration de ses propres affaires est compatible avec l'évangélisation du pays.... 3<sup>o</sup> cette politique est la seule qui soit compatible avec l'indépendance de l'Eglise. Comment pouvons nous stimuler cette indépendance de l'Eglise ? Je réponds : en ne permettant pas que l'Eglise confonde ses propres devoirs et ses responsabilités avec ceux de la mission. »

Le Révérénd Honda, évêque de l'Eglise méthodiste du Japon dit : « L'œuvre missionnaire qui ne connaît pas l'esprit national et l'esprit d'indépendance fera des chrétiens aux genoux faibles et dépendants. »

« Cette question est la question vitale pour la situation missionnaire dans l'empire de la Chine, » disait le même jour, à Edimbourg le Révérénd Nelson Bitton, missionnaire de la Société des Missions de Londres : « Il est certain, ajoutait-il, que nous n'aurons jamais le maximum d'aides indigènes, jusqu'au jour où nous aurons adopté pour nous-même la ligne de conduite de favoriser l'autonomie et l'indépendance. Partout où les jeunes chinois se réunissent et parlent de ce qui peut contribuer à leur progrès national, on les trouve grandement intéressés par



la question de la croissance et de l'indépendance de l'Eglise chinoise.

Voici enfin le dernier témoignage que nous ayons à fournir. Il n'est pas moins significatif que les précédents et vient d'un autre agent de la L. M. S. missionnaire en Chine, M. Cheng Ching Yi : « Cela, dit-il, (l'indépendance des églises chinoises) ne diminuera pas la reconnaissance que nous avons pour ceux qui nous ont apporté l'Evangile... Votre main secourable sera toujours appréciée par nous, et tous les chrétiens de Chine s'en souviendront. Travailler pour le Christ est chose joyeuse ; c'est un privilège et une joie pour nous et non pas un fardeau. Une petite fille portait un jour un petit garçon sur son dos. Un passant lui dit : « je vois que tu as un lourd fardeau, n'est-ce pas ? » — « Non, répondit la fillette, ce n'est pas un fardeau, c'est mon frère ! »

Les Eglises indigènes ne sont pas notre création, mais celle de l'esprit de Dieu. Nous n'avons donc pas à avoir peur. Notre surveillance pourrait faire plus de mal que les erreurs que nous voulons éviter, L'Eglise fera certainement des fautes, mais elle en apprendra ce que nos pères en ont appris avant elles. »



## II. Ces Opinions sont-elles confirmées par les faits qui se sont déroulés dans l'histoire des îles centrales du Pacifique.

Un coup d'œil d'ensemble jeté sur l'œuvre accomplie pendant les cent premières années de la mission dans les îles du Pacifique, nous permet d'affirmer que les faits qui se sont déroulés dans ces archipels sont concluants et prouvent qu'il y a eu là-bas marche constante vers l'autonomie.

Un collectionneur infatigable, un chercheur minutieux et aussi un connaisseur expérimenté, le prévôt J. Vahl de Norre Alslev (Danemark), vient de publier une étude de statistique comparative sur l'état des missions évangéliques en 1845 et en 1890. Les résultats directs de l'œuvre apostolique pendant quarante-cinq ans ont été ainsi mis en relief. Il est à remarquer que le progrès le plus marquant est celui de la colonne des pasteurs indigènes. Leur nombre a été trouvé en 1890, dans le monde entier, près de vingt fois plus grand qu'en 1845. (1) Voici en effet les chiffres donnés par J. Vahl de Norre Alslev (2) sur le nombre des pasteurs et auxiliaires indigènes à quarante-cinq années de distance.

1. Dans le monde entier il y avait en 1882 de 22 à 24.000 aides indigènes. Cf. Warneck. *Modern Missions and Culture* p. 142.

2. Son travail a été traduit en allemand par le pasteur J. Kurse, sous le titre de « *Der Stand der evangelischen Heidenmission in den Jahren 1845 und 1890* » et se trouve à la bibliothèque de la maison des missions de Paris.



En 1845 la Polynésie et la Nlle Zélande ont un total de	1 past. indig. et de 1409 auxil. indig.
— la Micronésie	a — zéro — — zéro —
— la Mélanésie	a — zéro — — 17 —

En 1890 la Polynésie et la Nlle Zélande ont un total de	350 past. indig. et de 2099 auxil. indig.
— la Micronésie	a — 24 — — 35 —
— la Mélanésie	a — 23 — — 402 —

Mais s'il est fort instructif de considérer grâce à ces quelques chiffres la rapidité croissante du nombre des pasteurs indigènes, il ne sera pas moins intéressant pour notre travail de savoir si le chiffre des missionnaires européens s'est accru parallèlement, ou s'il est resté stationnaire pendant que celui des ouvriers indigènes augmentait. Voici donc une autre colonne du tableau statistique fait par le savant danois J. Vahl.

En 1845 la Polynésie et la Nouvelle Zélande avaient un total de 151 missionnaires.	
— la Micronésie	avait — zéro —
— la Mélanésie	avait — zéro — (1)

En 1890 la Polynésie et la Nouvelle Zélande avaient un total de 139 missionnaires.	
— la Micronésie	avait — 22 —
— la Mélanésie	avait — 31 —

Ces derniers chiffres n'étant probants que pour la Polynésie et la Nouvelle-Zélande, puisque nous n'avons pas de termes de comparaison pour le nombre des missionnaires en Micronésie et en Mélanésie nous ferons donc seulement remarquer que d'après les tableaux indiqués il y a eu pour la Polynésie et

1. L'œuvre missionnaire ne fut commencée en Micronésie et en Mélanésie que postérieurement à 1845.



la Nouvelle-Zélande, marche vers l'autonomie. Et en effet, dans la même période de quarante-cinq ans le nombre des missionnaires européens a décru, est passé de 151 à 136, tandis que le nombre des pasteurs indigènes sautait de 1 à 350.

Autre fait précieux à noter : Depuis ses débuts, et malgré l'énorme développement de la mission dans les îles des mers du Sud, les églises indigènes ont toujours couvert par leur libéralité, leurs propres frais. L'accroissement de leurs dons a été proportionnel à l'accroissement de leurs charges. En 1875 l'Océanie en général donnait 40.552 francs pour les missions et en 1889 elle donnait 427,981 francs. (1) Toujours ce sont elles qui ont payé tous leur agents indigènes et qui se sont occupées de la construction et de l'entretien de leurs temples et de leurs écoles. Les missionnaires européens seuls sont à la charge des diverses sociétés qui les emploient. Généralement même les églises indigènes ont donné au-delà de ce dont elles avaient besoin pour vivre. C'est ainsi qu'en 1892 l'Eglise de Samoa après avoir pourvu à toutes ses dépenses pour le culte et les écoles, a encore envoyé 45.000 à la Société des Missions de Londres. (2)

La libéralité de ces églises ne s'est pas refroidie avec le temps ce sont elles qui à l'heure actuelle, en 1910, (3) font le plus grand effort parmi les peuples

1. Cf. *Journal des Missions* 1892 p. 454.

2. Cf. *Revue des Missions Contemporaines* 1893 p. 320.

3. Cf. *rapport de la London Missionary Society* 1910 p. 341.



si divers évangélisés par la L. M. S. Tandis que les contributions de

l'Inde s'élèvent à	28.000 fr.	( 3607 membres d'Eglise)
la Chine	à 76.000 fr.	(17663 id.
l'Afrique	à 23.000 fr.	( 5233 id.
Madagascar	à 111.300 fr.	(29588 id.
celles de la Polynésie s'élèvent à	333.250 fr.	(19025 membres d'Eglise seulement.)

Il est donc évident que les Eglises polynésiennes font des sacrifices beaucoup plus considérables que toutes les autres Eglises indigènes, ces sacrifices étant en particulier de quatre à cinq fois plus grands que ceux faits par les églises malgaches.

Ces considérations générales nous permettent donc d'affirmer déjà que l'histoire des missions dans les îles centrales du Pacifique est une preuve du principe émis plus haut : il y a eu acheminement vers l'émancipation, l'autonomie, autrement dit encore vers le « self-support. »

Où en sont les différents archipels dans cette marche en avant ; en est-il qui aient atteint le but ; quels sont ceux qui sont le plus près de l'atteindre ; telles sont les questions délicates que nous allons essayer de résoudre.

*Les Eglises de Tahiti et de l'archipel de la Société* ne sont pas parvenues encore à leur émancipation. Laissons parler M. Fréd. Vernier dont toute la longue carrière missionnaire s'est écoulée dans ce groupe



d'îles et qui a bien voulu nous donner sur le sujet qui nous intéresse tous les renseignements nécessaires.

1<sup>o</sup> La mission de Tahiti est-elle parvenue à son émancipation partielle ou totale ?

Partielle, oui ; mais seulement en ce qui concerne les frais de matériel du culte, la construction des temples, l'entretien de l'école pastorale, la création et l'entretien des postes missionnaires indigènes aux îles Marquises et aux Gambiers.

Son émancipation totale est encore très éloignée.»

2<sup>o</sup> Si non, la mission de Tahiti est-elle sur le chemin qui conduit à l'émancipation ?

« Oui, sans doute, et c'est l'ardent souhait du Comité des missions de Paris que dans un avenir relativement rapproché, les Eglises Tahitiennes arrivent à leur entière autonomie. Mais il y a lieu de penser que le concours de missionnaires envoyés de France leur sera indispensable pendant bien des années encore. Lorsque j'ai essayé de faire entrevoir aux pasteurs indigènes la possibilité du non maintien par la Société de Paris de ses missionnaires au milieu d'eux, ils ont exprimé leur persuasion qu'ils n'étaient nullement en état de se passer de leur concours et qu'ils ne le seraient pas de longtemps. Ils auraient à lutter contre des adversaires très puissants, tels que les missionnaires de Rome et les nombreuses sectes américaines, devant lesquels ils se trouveraient dans des conditions très désavantageuses. Ils n'auraient pas l'autorité suffisante, ni toute les lumières nécessaires pour préserver leurs travaux de leurs



continuelles entreprises. Privés comme ils le sont tous d'une culture étendue, et des connaissances générales indispensables, ils ne seraient pas en état de donner à leurs candidats pasteurs l'instruction nécessaire, et il en résulterait un abaissement progressif du niveau intellectuel et religieux du pastoral indigène. »

3<sup>o</sup> Quelle est l'organisation des Eglises ?

« Les Eglises tahitiennes, non comprises celles de l'archipel des îles Sous-le-Vent ( Tahaa-Raïatéa, Bora-Bora, Manupiti, Huahine, total onze églises ) et autres archipels ( îles Australes et îles Marquises, total huit Eglises ), sont au nombre de vingt-deux. Il y en a dix-huit à Tahiti et quatre à Mooréa. Elles sont dirigées chacune par un conseil de paroisse, composé du pasteur ( indigène presque toujours ) comme président, et de quatre à douze diacres suivant le nombre des paroissiens. Elles forment trois arrondissements religieux qui ont chacun un conseil ( ou consistoire ) présidé par un pasteur français et composé de trois délégués par paroisse, le pasteur indigène et deux diacres. Ces conseils doivent se réunir quatre fois par an. Ils traitent d'une foule de questions concernant les paroisses de leur ressort. La direction générale des Eglises appartient à un conseil supérieur dont sont membres de droit les pasteurs européens. Chaque conseil d'arrondissement y délègue cinq de ses membres. Une commission permanente exécute les ordres du conseil supérieur et est l'intermédiaire entre les paroissiens et l'administration.



Cette organisation, préparée par une commission gouvernementale sous le ministère Jaureguiberry, et consacrée par un décret présidentiel en 1884 a rendu un grand service aux Eglises Tahitiennes, en leur donnant en face du papisme et des sectes diverses, une unité et une cohésion qu'elles n'auraient probablement pas eu sans cela....

Non seulement le missionnaire, pasteur officiel, à voix délibérative dans les conseils, mais il en est le Président de droit. »

4° Si un essai d'émancipation a été fait, à quoi a-t-il abouti ?

« Il n'y a pas eu d'essai d'émancipation digne de ce nom. Rien qui ressemble au mouvement qui parmi les nègres d'Amérique et d'Afrique a pris le nom d'Ethiopisme.

Il y a eu cependant quelque velléité d'émancipation à Bora-Bora et à Rurutu, à l'occasion de la remise de ces îles par la Société des Missions de Londres aux soins de la Société de Paris en 1889. Les Eglises de Rurutu et de Bora-Bora avaient projeté, à la suite du retrait définitif des missionnaires Anglais, de rester indépendantes de toute société de missions. Délégué par la conférence auprès d'elles, je réussis sans trop de peine à les convaincre du danger qu'elles couraient en s'engageant dans cette voie. D'où viendraient leurs pasteurs ? Dans quelle école pastorale seraient instruits leurs futurs conducteurs spirituels s'ils refusaient toute relation avec des représentants de la Société de Paris. Qui prendrait leur défense



contre leurs adversaires ? Le résultat fut que ces églises se mirent cordialement sous la direction de la conférence missionnaire, comme l'avait déjà fait toutes les autres îles de la Société : »

5<sup>e</sup> Les indigènes trouveraient-ils parmi eux des personnalités capables de les diriger ?

« Je ne pense pas que la chose soit possible actuellement. Les indigènes les plus intelligents, et les pasteurs Tahitiens les meilleurs, semblent plutôt portés à se défier de leurs capacités que d'en faire l'étalage. On ne voit pas encore parmi eux des personnalités éminentes par leur capacité, l'intelligence, le savoir faire et la persévérance, qualités indispensables pour présider aux destinées des Eglises. »

Il est inutile que nous ajoutions des commentaires à la lettre si documentée de M. F. Vernier. Rappelant seulement la grande place faite aux missionnaires européens dans les conseils d'arrondissement et dans le conseil supérieur, nous concluons qu'il reste à Tahiti et aux îles de la Société en général à faire le pas décisif qui les sépare encore de l'autonomie.

Les Eglises *des îles Hervey* sont exposées aux mêmes difficultés que celles de Tahiti. Pas plus que celles-ci elles ne peuvent encore se passer des missionnaires que la Société de Londres entretient à Rarotonga et à Mangaia. Cependant, de très bonne heure les fonctions pastorales y ont été confiées à d'excellents ouvriers indigènes, et même l'on peut dire que nulle part ailleurs, le pastorat indigènes n'a mieux réussi qu'à Rarotonga. Ses membres sont



aussi respectés que les missionnaires ; il est vrai que parfois leurs prédications sont un peu verbeuses, mais la seule chose nécessaire y occupe la place principale.

Les vocations missionnaires sont facilitées par l'intérêt que les communautés prennent à l'extension de la Parole de Dieu. Non seulement elles équiperont leurs envoyés, mais leur procurent des secours, des vivres, des vêtements et les suivent avec amour dans leurs travaux, leurs souffrances et leurs succès.

Il y a actuellement (1910) trois missionnaires anglais et vingt-et-un pasteurs indigènes dans les îles Hervey. A elles seules les quatre églises de Mangaia, Rarotonga, Aitutaki et Atiu, donnent environ vingt mille francs par an pour les missions.

On peut donc dire que si les Eglises de l'archipel des Hervey ne sont pas encore tout à fait mûres pour arriver à leur émancipation définitive, elles n'en sont pas très éloignées. MM. Burckardt et Grundemann disent d'elles (p. 211) « elles vivent maintenant de leur propre vie et nomment leurs pasteurs, les missionnaires n'étant là que pour la direction générale des troupes et l'enseignement dans le séminaire. Mais la population témoigne toujours d'un profond respect et d'une vive gratitude pour les pères de Londres » qui l'ont amenée à la connaissance de l'Evangile. (1)

1. Nous regrettons de ne pouvoir donner quelques renseignements précis sur la situation actuelle des Tonga et des Fidji. Il nous a été impossible d'entrer en relations avec la mission Wesleyenne qui travaille dans ces vastes champs.



De très bonne heure, aux îles Samoa, les indigènes se mirent en avant soit par leurs dons en évangélistes, soit aussi par leurs sacrifices en argent. Déjà en 1845 il y avait plus de deux cents pionniers indigènes travaillant sous la surveillance des missionnaires de Samoa. (1)

Trente ans après, vers 1875 eut lieu la consécration des premiers pasteurs indigènes. M. Turner fut chargé, par la conférence des missionnaires de ces îles, de faire une tournée dans les différentes îles du groupe et de consacrer au saint-ministère plusieurs des catéchistes indigènes qui secondaient les missionnaires avec le plus de zèle et de renoncement. Il visita de la sorte une quinzaine d'îles et investit dix-neuf indigènes du titre et des fonctions pastorales. (2)

La mission de Samoa avait dès lors fait un pas de plus vers son émancipation mais était cependant loin encore de l'avoir atteinte : « nos agents indigènes seront nous l'espérons capables de prendre définitivement le soin des Eglises, dit M. Turner (3), cependant il faudra bien des années avant qu'on puisse leur confier en sécurité une si lourde responsabilité, Mais le travail continue..... »

Et en effet, Les progrès faits dans cette voie n'ont pas cessés. Il y a actuellement (1910) seulement onze missionnaires européens (hommes et femmes) pour

1. Cf *Journal des Missions* 1846 p. 313.

2. Cf *Journal des missions* 1877.

3. Cf *Nineteen year in Polynesia* p. 140



500 travailleurs indigènes. Tous les frais de la mission samoenne, sauf le traitement des onze agents de la Société de Londres, sont payés, et au de-là, par les 260.000 francs donnés annuellement par les Eglises indigènes.

Le temps de la complète autonomie n'est donc pas venu pour les Eglises de Samoa.

Voici un résumé de ce qui a été dit à ce sujet au congrès d'Edimbourg (1910) par le Révérend James E. Newel, agent de la Société des Missions de Londres à Samoa (1) : Si l'heure de l'indépendance n'est pas déjà venue, elle est proche, dans le développement de la vie des Eglises de Samoa.... Ce développement a été lent, comparé à celui d'autres pays, mais il a été sûr et ferme. Les conditions politiques qui étaient, jusqu'à il y a dix ans, aussi peu satisfaisantes que possible (2), ont été en partie responsables de la répugnance à donner, ou à recevoir, telles ou telles responsabilités ; ceci est possible, maintenant que les circonstances extérieures sont changées.... Le grand pas qui a été fait dans ces vingt-cinq dernières années, a été de donner à l'Eglise, ou plutôt aux Eglises, de réelles responsabilités dans l'autonomie. La direction du personnel de la mission, relativement à l'église indigène, a été principalement exercée par l'assemblée annuelle des délégués (pasteurs et laïques) de toutes les Eglises du groupe.

1. Cf. *World missionary conference 1910* volume II. p. 356.

2. Voir un résumé de ces troubles politiques dans Burckardt et Grunemann *Océanie*, p. 228.



A mesure que cette fonction de l'assemblée de l'Eglise s'est développée, il est devenu nécessaire de constituer une deuxième assemblée, appelée *Conseil indigène consultatif*. Ce conseil, composé de membres éprouvés, où les missionnaires ont aussi une place, est le réel gardien de l'Eglise unie. Il discute et propose à l'assemblée générale les mesures pour lesquelles l'Eglise semble être prête dans le développement et le renforcement de sa vie autonome. Il a déjà fait ses preuves et gagne la confiance du peuple, comme le vrai gardien de la vie de l'Eglise parmi les conditions sociales changeantes et les dangers sociaux qui assiègent sans cesse la communauté chrétienne non encore arrivée à sa maturité.

Le sentiment de la responsabilité, et la conscience que nous avons confiance en eux n'a pas amoindri, mais augmenté l'amour de l'église samoenne pour la mission. »

Nous pouvons donc conclure que Samoa, « ce point stratégique dans le Royaume de Dieu, » pourra avant peu se passer de conducteurs européens, se suffire en hommes et en argent, en un mot avoir sa complète indépendance.

Le groupe de Calédonie nous semble aussi rapproché de son émancipation définitive. En deux circonstances différentes, les indigènes ont fait preuve de bon sens et de savoir, ont montré à leurs missionnaires qu'ils seraient capables, un jour de se diriger eux-mêmes.

La première de ces occasions fut donnée aux indi-



gènes de Maré. Après que M. Jones eut quitté l'île, quatre ans se passèrent sans qu'il y eut de successeur européen.<sup>(1)</sup> Grâce à la forte et puissante organisation que M. Jones avait donnée à son église, et aussi grâce aux natas qu'il avait formés, l'œuvre ne fut pas délaissée après son départ. Il se trouva de vieux natas pour continuer les traditions du « Père Spirituel ». Rappelons ici, ce que M. Ph. Delord a dit à leur sujet : « Ils ont persévéré. Sans missionnaire, ils ont continué la ligne de conduite. Seuls ils ont fondé les Sociétés d'activité chrétienne, sur les conseils il est vrai de leur ancien missionnaire. Ils ont eu un réveil en 1896-97. Ils ont su donner et faire donner, et de plus, ils ont fondé avec leurs frères de Lifou et d'Ouvéa la mission de la Nouvelle Calédonie. Ils en ont pris l'initiative et jeté les premiers jalons, plusieurs se sont donnés pour cette œuvre : il y a là un bel élan missionnaire. »

« De plus, ajoute M. Delord, voici l'une de mes expériences avec eux : toujours, lorsque réunis entre plusieurs, je leur ai posé une question difficile à résoudre, question délicate d'organisation ou de discipline ecclésiastique, toujours j'ai été frappé par la réponse pleine de bon sens et de sagesse qu'ils m'ont donnée.... »

Passons au second fait qui mérite d'être noté pour montrer le point de développement auquel sont arrivés les pasteurs indigènes. Il a eu lieu à Lifou,

1. C'est alors que M. Ed. Lengereau vint sauver les Eglises Maréennes du péril qu'elles couraient,



dans le courant de l'année 1908-1909, pendant le congé du Révérend Hadfield. (1) « Le caractère du pasteur indigène devient si fortement marqué, que pour la première fois dans l'histoire de soixante années de la Société des Missions de Londres aux Loyalty ( Lifou et Ouvéa ), tout l'arrangement du travail religieux leur a été laissé pendant cette dernière année. Le Révérend Hadfield est resté, pendant son séjour en Angleterre, en contact avec eux par correspondance. Il avait laissé des instructions écrites très complètes sur les examens et sur la discipline. Tous les rapports qui arrivent montrent que les réunions et les examens, dans les trente-six villages de la mission, ont été régulièrement tenus, tandis que les contributions sont restées à 10.000 francs pour supporter les pasteurs indigènes. Environ la même somme a été donnée par la caisse générale à la Société. »

Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur chacun des archipels des îles centrales des mers du Sud, nous montre que les jours viennent où tous se suffiront totalement, et où les grandes sociétés de missions européennes pourront diriger leurs regards et leurs agents vers une autre partie du monde. Cependant le problème de l'avenir du christianisme dans le Pacifique est encore préoccupant ; les progrès sont lents plus encore que dans les autres champs de missions.

Et cela s'explique : Nulle part ailleurs, sauf peut-

1. Cf. rapport de la L. M. S. 1909.



être en Afrique les indigènes n'ont été trouvés dans un pareil état de sauvagerie, allant jusqu'au cannibalisme le plus dégradant, nulle part aussi les indigènes ne sont partis de plus bas pour se diriger vers la civilisation et vers le christianisme. Il n'est donc pas étonnant qu'ils mettent plus de temps pour arriver au but que les Chinois ou les Japonnais, peuples déjà instruits et civilisés au moment de l'introduction de la religion chrétienne chez eux. De plus il faut se rappeler que ces nouvelles Eglises sorties du sein du paganisme, nées d'hier à la vie de l'esprit, manquent de traditions chrétiennes et par cela même ont beaucoup plus de peine que les vieilles Eglises d'Europe à éviter les chutes, les erreurs, les tâtonnements à aller droit au but, qui, pour elles, doit être l'autonomie.

Mais ceci dit, revenons en au côté encourageant de l'histoire de la mission dans les îles de la mer du Sud et concluons que les Eglises de tous ses archipels sont sur le chemin qui les conduira à leur émancipation ; toutes ne sont pas parvenues au même point, elles arriveront au but à des époques différentes, mais l'important pour elles n'est pas tellement le moment de l'arrivée au but que la direction prise ; il est même bon pour la sécurité de leur marche en avant qu'elles ne connaissent pas la hâte ou la précipitation. Ici, comme partout, qui va doucement va sagement et sûrement ; les bonnes choses demandent du temps.



**Preuves nouvelles apportées en faveur de la nécessité  
de la conquête du monde païen par les indigènes.**

Si l'histoire de la mission dans les îles de la Mer du Sud est une preuve suffisante que l'évangélisation du monde païen doit se faire par les indigènes et que les Eglises indigènes doivent arriver « à se gouverner, à se propager et à se suffire à elles-mêmes, » elle n'en est cependant pas une preuve tout à fait irrécusable car nous n'avons pu trouver aucun exemple d'Eglise ayant atteint le but que nous prétendons être « nécessaire. »

Nous apporterons pour fortifier cette première preuve deux séries de faits qui seront comme l'expérimentation d'abord positive, puis négative de la justesse du principe posé.

1° Il est dans quelques parties du monde des Eglises indigènes autonomes.

Tout d'abord, à quelques centaines de lieues au nord de la Polynésie, nous trouvons les îles Sandwich, ou Hawaï, qui évangélisées par « l'American Board » se sont constituées en 1879 en « *Association évangélique de Hawaï* » dans l'intention de poursuivre par elles-mêmes l'œuvre commencée. Le travail missionnaire étant arrivé à son terme, les missionnaires américains ont pu se retirer, et ceux qui sont restés sont demeurés à titre de pasteurs, et traités sur le pied d'une parfaite égalité avec leurs collègues hawaïens. Après s'être organisées et évangélisées elles-mêmes, elles ont fondé une mission dans les îles



Marquises, où étaient encore un grand nombre de païens. Plus tard, secondées encore par leur ancienne « mère spirituelle » l'American Board, elles ont travaillé avec succès dans les îles Carolines, Marshall et Gilbert (nord.) L'Association évangélique d'Hawaï est fortement constituée sur les bases d'une profession de foi, libre de toute attache avec l'Etat, avec ses missions extérieures et intérieures et aussi ses écoles du dimanche.

Mais d'autres champs de missions ont connu ces jours de liberté et d'activité.

« Qui de nous n'a entendu parler de *Sierra-Leone* ? Ce qui était au commencement du siècle un ramassis de débris de vingt tribus, une agglomération d'esclaves à peine affranchis, est devenu aujourd'hui, grâce à la mission, un peuple intelligent et prospère. Une université noire y forme des prédicateurs et des missionnaires noirs, et ce n'est pas nous, protestants français, qui mettrons en doute la valeur des ouvriers qui en sortent, car c'est elle qui nous a donné notre vaillant Taylor. Et Crowther, l'évêque africain qui dirigea en s'appuyant uniquement sur le concours de collaborateurs africains, la mission du Bas-Niger, est lui aussi un fils de *Sierra-Leone*.

Allez en *Casrerie*, et vous entendrez répéter avec orgueil le nom de Tiyo Soga, le pasteur éminent, le grand orateur indigène trop tôt enlevé à l'estime de ses collègues européens et à l'affection de ses compatriotes. Plusieurs prédicateurs cafres, formés à l'admirable institution de Lovedale, marchent actuellement sur ses traces.



Passons à *Madagascar*. Durant vingt ans les chrétiens malgaches ont subi les plus terribles persécutions. Les missionnaires anglais avaient été chassés, les chrétiens étaient traqués jusqu'au fond des forêts, lorsqu'ils ne mouraient pas sur les bûchers. Pour seule consolation, ils possédaient quelques lambeaux de la Bible, héritage précieux des missionnaires, qu'ils avaient réussi à dérober aux investigations des persécuteurs. Mais Dieu a suscité des prédicateurs indigènes qui enseignaient par leur propre exemple comment il fallait mourir et aussi comment il fallait vivre pour glorifier Jésus-Christ. Et, grâce aux obscurs et héroïques labeurs de ces pasteurs, les centaines de chrétiens devinrent des milliers sous le feu même de la persécution, jusqu'au jour où, la liberté de conscience étant proclamée, Madagascar fut témoin d'un des réveils les plus étonnants de notre siècle. » (1)

Passons à la contre-épreuve négative que nous fournissent les diverses sociétés de missions qui ont voulu compter sans l'élément indigène et que l'expérience a convaincues d'erreur.

Les Sociétés allemandes, au Sud de l'Afrique du moins, étaient restées sur la réserve, mais bientôt, une des plus puissantes d'entre elles fut obligée de déclarer, après une enquête approfondie et minutieuse, qu'on avait eu tort de mettre en doute si longtemps, la capacité des indigènes, qu'il fallait désormais leur témoigner plus de confiance, et coûte

1. Cf. T. Fallot *Journal des Missions* 1881, p. 479.



que coûte aller de l'avant dans cette nouvelle voie.<sup>(1)</sup>

Mais la leçon la plus utile va nous être donnée par l'expérience faite par les missions moraves. Leur rapport de 1888 est extraordinairement instructif à propos de la méthode suivant laquelle les missions doivent être dirigées.

Il constate une situation très critique. Il laisse entrevoir que son œuvre bénie, est menacée d'une déchéance méritée si l'on n'y porte un prompt remède.

Quel est le mal qui menace de dessécher la sève de cette belle plante ? Laissons parler le rapport : « Au Groënland, disent les auteurs du rapport, nous nous sommes accoutumés depuis longtemps à diriger des communautés chrétiennes et à ne plus faire œuvre de mission proprement dite.... Au Labrador, nos travaux ne méritent plus le nom d'apostoliques ; il y a longtemps qu'ils se réduisent à entretenir et à approfondir la connaissance et la vie chrétienne dans les communautés existantes.... Les Indes occidentales sont notre plus ancien champ de travail, là surtout l'œuvre des missions a pris fin depuis longtemps... Sur les bords du Surinam dans la Guyane hollandaise, il s'agit de purifier nos communautés chrétiennes des marques de la souillure païenne qu'elles portent encore ; mais ce n'est pas là non plus ce que l'on peut appeler une œuvre de mission..... Dans les provinces occidentales de l'Afrique australe, notre

1. Cf. *Journal des Missions*, 1881, p. 479.



activité s'est transformée en une sorte d'œuvre de mission intérieure. (1)

On trouvera dans ces traits d'excellents arguments pour l'apologie du christianisme et des missions chrétiennes et surtout de grands sujets d'actions de grâces. Le paganisme n'a-t-il pas été vaincu dans ces diverses contrées ? Rien de plus vrai. Cependant, l'observateur attentif demeure dans une certaine perplexité en face de ces faits. Ces succès, fruits de plus d'un siècle de travaux apostoliques ne cachent-ils pas un danger pour les missions moraves ?

Les Eglises chrétiennes doivent donner leur argent et leurs meilleurs hommes pour porter au loin, jusqu'aux extrémités de la terre, le beau message de la vie par Christ ; cela est pour elles plus qu'un devoir, plus même qu'un honneur insigne, c'est leur condition d'existence. Mais laisser les missionnaires se transformer en pasteurs, le fussent-ils dans les pays les plus inhospitaliers ; dépenser les ressources que l'Eglise met à la disposition de l'œuvre de la propagation de la foi, pour entretenir des Eglises indigènes sous quelque latitude que ce soit, c'est commettre à la fois deux fautes graves. Les financiers y verront un emploi de fonds condamnable ; ceci porte en outre un coupable préjudice à l'avancement du règne de Dieu en employant à autre chose qu'à la prédication de l'Evangile parmi les païens des hom-

1. Cf. *Jahresbericht von dem Missionswerke der Brüdergemeine* 1888 p. 3-5 & 15-17.



mes qui se sont enrôlés dans l'armée des apôtres et des missionnaires. Mais il y a bien plus, on fait tort aux Eglises mêmes que l'on pense protéger et soigner ainsi. On les traite comme des enfants que l'on serrerait indéfiniment dans un maillot, ou plutôt comme des adolescents que l'on retiendrait à jamais dans une chambre d'enfants. Qui ignore qu'à un certain âge il faut laisser faire à un enfant ses premiers pas au risque de le voir marcher gauchement d'abord et tomber fréquemment ! Quelle génération abâtardie, incapable de se conduire, indigne de vivre, que celle de jeunes gens qu'une sollicitude trop prudente et bien mal avisée aurait toujours préservés du grand air et de la vie publique ! Or, tel est précisément l'état des communautés chrétiennes que la mission morave a gardées trop longtemps sous sa bienveillante tutelle.

Loin de nous la pensée de vouloir critiquer des frères pour le zèle et la fidélité desquels on ne peut avoir qu'une profonde admiration ! Mais il importe que l'impasse où se trouvait il y a quelques années l'Eglise morave devienne pour d'autres sociétés des missions un sérieux avertissement. Qu'il y ait là une difficulté, et l'on doit ajouter, une erreur évidente, c'est ce que le rapport morave constate dans ce résumé significatif : « Partout où nos missionnaires creusent un sillon nouveau, partout où le Seigneur nous ouvre les portes du monde païen, nous voyons dans ce rude combat contre les ténèbres éclater la vie. Par contre, dans nos anciennes communautés



où les générations christianisées se succèdent depuis quelque temps, la mort semble régner ; la vie chrétienne rétrograde au lieu de progresser. » (1)

Pour éviter ce péril, il faut que, dès la génération des premiers convertis, les Eglises indigènes soient habituées à se considérer comme des sociétés qui doivent subvenir à tous leurs frais ; elles doivent apprendre à se suffire à elles-mêmes comme des organismes vivants et indépendants. Le plus tôt possible, les anciens de ces Eglises doivent être chargés, sous la direction du missionnaire, de tout ce qui concerne le gouvernement ecclésiastique. Et, dès qu'on peut le faire, il faut préparer parmi les chrétiens indigènes des hommes capables d'instruire leurs compatriotes, d'être les pasteurs des troupeaux rassemblés d'entre les païens. Jamais une société de mission ne doit salarier un pasteur indigène : c'est l'affaire de chaque Eglise de veiller à l'entretien de son pasteur. Encore bien moins un missionnaire doit-il devenir le pasteur d'une église indigène, à moins qu'il ne veuille entièrement dépendre de celle-ci et renoncer en tous cas à son titre de missionnaire.

Il suffit d'énoncer les principes ; ils s'imposent à tout esprit réfléchi. Les négliger, c'est s'exposer inévitablement aux embarras et aux épreuves que traversent plusieurs des missions moraves, ainsi que le constate le rapport que nous avons cité. Puissent toutes les sociétés de missions, tous les missionnaires

1) Jahresbericht, ..., 1888 p. 25, Cf. p. 9.



tous, les amis des missions, prendre au sérieux les avertissements du département des missions moraves et reconnaître ce que les faits démontrent, à savoir que le pastorat indigène est une question de vie ou de mort pour toute mission parmi les païens. (1)

## CONCLUSION

Après les lignes qui précèdent notre conclusion sera brève.

Si dans les nombreuses îles de la Mer du Sud l'Evangile et la croix ont prouvé leur vertu réformatrice, c'est en grande partie aux humbles ouvriers indigènes que sont dues toutes les victoires remportées et les merveilleuses transformations opérées.

Pendant la période héroïque ce sont eux qui, au péril de leurs vies, sont partis pour les postes avancés, conquérir de nouvelles terres et de nombreuses âmes à leur nouveau Maître.

1. Il faut se hâter d'ajouter que parfois les circonstances ne permettent qu'une application très lente et très réservée des principes énoncés ci-dessus. Tel est le cas pour la plupart des missions moraves, car les moraves ont regardé comme un singulier privilège d'aller prêcher le Christ parmi les plus déshérités de ce monde. Les Hottentots du Cap, les Nègres des bois de la Guyane Hollandaise, et même les Esquimaux, resteront apparemment de grands enfants tant que durera leur race. Il faut donc accorder à l'Eglise morave dans la critique que l'histoire de la mission porte contre elle, les circonstances atténuantes. Pourtant la critique faite subsiste car la mission danoise est parvenue à former des pasteurs esquimaux, tandis que les frères moraves n'ont pas fait un pas décisif dans cette direction. Cf. : *Journal des Missions*, 1888 p. 402.



Plus tard, à l'école des missionnaires, ils ont su être des élèves attentifs et soumis, se sont montrés toujours prêts à écouter leurs conseils, à se soumettre à leurs règles, se sont faits les enfants, les propres fils de ces « pères spirituels » afin d'être rendus plus aptes à consacrer leurs vies à la Grande Cause.

Peu à peu ces enfants sont parvenus à leur adolescence spirituelle et même se sont acheminés vers l'âge de raison. Certes, cette transformation ne s'est pas opérée sans luttes de tout genre, elle a exigé de la part du missionnaire une abnégation absolue dont tous ne sont pas capables, mais aussi de quels féconds résultats n'a-t-elle pas été accompagnée !

« Ah ! certes, dirons-nous avec Th. Fallot, le missionnaire qui persévéra dans cette voie de patience et de renoncement ne regrettera jamais les labeurs qu'il se sera imposés ; car le jour viendra où à l'agglomération d'enfants en tutelle dont les soins consumaient ses forces, succèdera pour lui ce spectacle d'une communauté de frères, d'hommes capables de comprendre ce qui est bien, et de l'exécuter, et l'amour viril que récoltera le missionnaire, le consolera amplement des peines endurées : bien plus, cette église indigène, pourvue d'un pasteur indigène dont elle défrayera les besoins, n'oubliera pas son origine ; elle deviendra à son tour une Eglise missionnaire, et lorsque celui qui l'a enfantée au Christ la quittera pour aller plus loin apporter l'Evangile aux multitudes qui ne le connaissent pas, elle lui



donnera des évangélistes et des missionnaires comme compagnons de ses nouveaux labeurs.

**La victoire reste à la foi qui attend tout de Dieu et à l'amour qui ne se dément pas. »**

---

## ÉPITHÈSES

### I

Des connaissances manuelles sont indispensables pour tous les missionnaires pionniers.

### II

L'esprit missionnaire a toujours été la caractéristique de la chrétienté des îles de la Mer du Sud.

### III

Dès qu'une Eglise est fondée en terre païenne, le devoir du missionnaire est de discerner en elle les hommes les plus capables de se mettre directement au service du Maître.

### IV

On doit adapter l'instruction des futurs aides indigènes à leur milieu et non copier servilement ce qui se fait en Europe.



## V

Le danger pour les indigènes est d'être européanisés et par là dénationalisés, quand ils sont christianisés.

## VI

La mission ne peut prospérer rapidement que dans les pays où des travailleurs indigènes sont à l'œuvre. (Exemple la Polynésie). Une race ne peut être profondément évangélisée que par des hommes de cette race. (Exemple les Nouvelles Hébrides.)

## VII

Le caractère essentiel de l'œuvre missionnaire est d'être l'œuvre génératrice par excellence. Elle poursuit l'éducation des âmes qu'elle conquiert au Christ, et par l'éducation des individus, elle produit la transformation des peuples.

---



*[Faint, illegible handwriting on lined paper, possibly a ledger or notebook page. The text is mirrored across the page, suggesting bleed-through from the reverse side.]*



POLYNESIE

MICRONESIE

MELANESIE

POLYNESIE

Océan Pacifique

